

Utilité des voyages de mer, pour la cure de différentes maladies, & notamment de la consommation; avec un appendix sur l'usage des bains les fièvres / Ouvrage traduit ... par M. Bourru.

Contributors

Gilchrist, Ebenezer, 1707-1774.
Bourru, Edme-Claude, 1741?-1823.

Publication/Creation

London ; Paris : P.F. Didot, Jnr, 1771.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/vavubt2p>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.


You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

**wellcome
collection**

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

40851

UTILITÉ
DES VOYAGES
SUR MER.



Digitized by the Internet Archive
in 2020 with funding from
Wellcome Library

UTILITÉ
DES VOYAGES
SUR MER,

POUR la cure de différentes
Maladies , & notamment de
la Consomption ;

AVEC UN APPENDIX
SUR L'USAGE DES BAINS DANS LES
FIÈVRES.

*Ouvrage traduit de l'Anglois de M.
EBENEZER GILCHRIST, M. D.
par M. BOURRU, Docteur-Régent
de la Faculté de Médecine en l'Univer-
sité de Paris.*



A LONDRES ;

Et se trouve à PARIS ,

CHEZ PIERRE-FRANÇOIS DIDOT, LE JEUNE,
Quai des Augustins, à Saint Augustin.

M. DCC. LXX.

UTILE

BES VOYAGES

SUR MER

Par le sieur de la Roche
Maitre, & Capitaine de
la Compagnie

AVEC UN APPENDICE

15804



LONDRES

chez M. de la Roche

Quai des Augustins, 1212

M. DC C. LXX

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

L'OUVRAGE dont j'offre au Public la traduction, a été composé, comme l'annonce M. Gilchrist, dans la vue de faire voir quels sont, dans de certaines maladies, & principalement la pulmonie, les bons effets, & pour ainsi dire, la spécificité d'un remède mis en usage & recommandé par les Anciens, & par une fatalité qui n'est que trop commune, enseveli depuis dans l'oubli le plus profond. Ce n'est pas que

II PRÉFACE

les premiers Médecins de nos jours aient omis de parler des effets de la navigation dans les mêmes circonstances où les Anciens l'avoient prescrite : mais son usage étoit négligé par les Modernes , pendant qu'il paroît que c'étoit particulièrement sur lui que les Anciens fondoient leurs plus grandes espérances. Comme c'est notamment dans la pulmonie ou consommation que M. Gilchrist pense que la navigation convient le mieux , c'est aussi sur cette maladie qu'il s'est le plus étendu : & il semble en effet , par les observations qu'il a faites , que c'est le secours auquel

DU TRADUCTEUR. VII

les personnes attaquées ou menacées de cette maladie, doivent recourir de bonne-heure.

Quoique la consommation paroisse être beaucoup plus commune en Angleterre que parmi nous, néanmoins elle l'est encore malheureusement assez en France, & particulièrement en cette capitale, pour exciter chez les Médecins une nouvelle émulation, afin de pouvoir la guérir ou au moins la pallier a un point qu'elle soit moins cruelle. On peut bien dire en effet que de toutes les maladies chroniques, c'est a peu-près celle qui annuellement enleve le plus de

monde à Paris. L'air des grandes Villes feroit-il donc préjudiciable aux poumons? Ou la pulmonie n'est-elle que la suite du genre de vie qu'on y mène ordinairement? Je croirois plutôt cette dernière proposition. On ne voit beaucoup de pulmoniques parmi nous, que parce que toutes nos modes tendent à l'affoiblissement de la poitrine, & que peu de personnes ont l'esprit assez fort pour se mettre au-dessus de l'usage. On sent assez la vérité de ce que j'avance pour me dispenser de le prouver. La seule mode de ne point se couvrir la tête, & très-peu la poitrine, donne nais-

DU TRADUCTEUR. ▼

sance à des rhumes sans nombre, dont la plûpart se terminent par la consommation, maladie contre laquelle on n'emploie même le plus souvent que des remédes vains & infructueux. Puisse la navigation n'être pas dans ce cas !

Le sujet de cet Ouvrage m'a donc paru assez intéressant, curieux & instructif, pour mériter d'être connu. Il m'a semblé assez bien traité ; le Lecteur décidera si je me suis trompé. Les Médecins & les Malades attaqués du poumon, y trouveront, selon moi, de quoi profiter. Il enhardira les uns à prescrire un reméde qui pa-

roît bien adapté à la maladie, & il portera les autres à suivre ce conseil. Je ne parlerai pas de l'*Appendix* qui traite de l'utilité des bains dans les fièvres. Quelques Médecins ont déjà tenté ici d'en renouveler l'usage, & il a été suivi de succès.

Je finis par faire remarquer que j'ai cru pouvoir ajouter quelques notes en certains endroits. J'en avertis le Lecteur, moins pour m'en faire honneur, que pour mettre l'Auteur de l'Ouvrage à l'abri de la critique si elles sont trouvées mauvaises ou déplacées.



P R E' F A C E

D E L' A U T E U R.

IL y a long-tems que j'avois conçu que de vivre en mer pouvoit être un remède spécifique, & j'avois embrassé cette opinion, au sujet d'un événement qui m'a touché de près. Après une réflexion plus mûre, je vis que ce sentiment, qui dans le tems m'avoit paru plein d'incertitude, étoit susceptible d'une plus grande évidence & pouvoit devenir le sujet de recherches sérieuses. Cette matiere au premier coup d'œil ne paroît pas promettre grande chose, ou ne semble pas assez importante pour mériter qu'on l'approfondisse ; mais lorsqu'on vient à l'examiner plus attentivement, & à en peser toutes les circonstances &

VIII P R É F A C E

les rapports , elle entraîne dans une suite de raisonnemens , & fournit une agréable variété de conjectures & d'observations qui , je crois , ne sont pas tout-à-fait indignes de l'attention.

C'est la nécessité & le hazard , plutôt que le choix , qui sont causes de mon travail sur ce point. Quelques personnes à qui j'avois communiqué mes sentimens , me demandèrent ce qu'il étoit possible de dire sur ce sujet , & me pressèrent de le traiter méthodiquement. D'un autre côté , comme je recommandois la navigation dans tous les cas où elle paroïssoit convenir , fondé en cela sur quelques observations que j'avois de ses succès , je trouvois très-peu de personnes portées à suivre mes avis. Chacun ne pouvoit pas discerner comment la navigation pouvoit agir en maniere de remède ; quelques-uns doutoient de sa sûreté en cas de maladie à guérir , & en vérité elle paroïssoit être suspectée généralement , parce qu'il n'étoit

pas commun aux Médecins de l'ordonner. Pour ces raisons donc, après avoir recherché quels étoient les sentimens des Anciens sur ce remède, je pensai qu'il étoit en quelque sorte de mon devoir de soutenir de cette maniere une pratique que j'avois tâché de faire revivre, en donnant quelques exemples de ses succès, & en montrant sur quels principes elle est fondée.

Je ne prétends pas offrir ici quelque chose de parfait en son tout ou en ses parties. On doit considérer ce traité comme un essai donné dans la vue d'augmenter & d'expliquer une partie d'Histoire Naturelle, qui, quant à ce qui concerne la médecine, n'a été traitée nulle part ni comme matiere de curiosité, ni comme matiere dont on puisse faire usage. Pour traiter ce sujet sous ces points de vues, on sent bien que je serai obligé d'avancer des choses qu'on regardera peut-être comme inutiles, & d'autres dont l'expérience démontrera à l'avenir la vérité ou peut-être la

x P R É F A C E

fausseté. On ne doit donc avoir précisément égard qu'à l'intention générale.

Les observations que j'ai données de cures faites par un séjour en mer, & les autorités que j'ai apportées pour les étayer, autorités des plus respectables, donnent une ample matière à de nouvelles expériences. Je m'imagine avoir employé tout ce qui a déjà été dit, ou que l'on pourra avancer avec raison ou vraisemblance sur ce chapitre, afin que le lecteur ayant toutes les pièces sous les yeux, puisse être en état de juger quelle place mérite en Médecine ce remède peu usité, & de quelle manière il est possible d'en perfectionner l'usage dans la pratique. Quant à moi, je puis dire qu'il n'a jamais manqué de répondre aux bons effets que j'avois lieu d'en attendre, & que jamais dans aucun tems il n'a produit d'accidens dangereux.

Dans la pratique journalière nous avons une ample provision de remèdes familiers bien appropriés aux

différentes indications de la plûpart des maladies. Mais dans des occasions plus déplorables, dans des maladies particulières, où toute la machine est attaquée, ou quelque'une de ses parties essentielles éminemment affectée, combien n'est-il pas fréquent de manquer d'un remède d'une vertu supérieure & plus convenable, sans lequel la nature doit succomber dans un combat où elle n'a pas l'avantage ? Alors l'art étant à bout, on laisse le Malade dans l'incertitude de quelque hazard, qui seul peut opérer la cure, ou bien en le déclarant incurable, on l'abandonne au chagrin & au désespoir que lui cause une mort à laquelle il est impossible de s'opposer. Et je suis persuadé que pour secourir efficacement la nature, lorsqu'elle est aux derniers abois, il ne faut pas toujours insister sur une méthode universellement reçue, ou sur un système suivi généralement.

C'est toujours avec peine qu'on vient à bout d'introduire quelque

nouveau remède, ou de faire revivre ceux qui sont tombés en discrédit. C'est en partie la suite de l'aversion qu'on a pour eux, & en partie parce qu'on met en question le sçavoir ou la prudence du Médecin qui l'ordonne, & qui d'ailleurs pourroit par-là se donner une réputation de singularité, ce que chacun cherche à éviter avec soin.

Il me paroît évident que la Médecine a souffert une grande perte par l'oubli où ont été mis tant de remèdes anciens, dont j'ai observé que quelques-uns étoient d'une qualité & d'une vertu singulière, quoique redoutés & abhorrés par un grand nombre. Je me rappelle que d'avoir seulement fait mention de l'usage libre du vin dans les fièvres, excita l'étonnement & la suspicion de ceux qui étoient présens, ce qui ne m'est pas arrivé pour une fois. Cependant je suis si certain de la bonté de cette pratique, que puisque l'occasion s'en présente, je dirai que dans de grandes maladies le vin,

DE L'AUTEUR. xiii

& le vin seul, a été d'un grand secours, pendant qu'il falloit mettre à part une foule de remèdes nauséabondes qui n'étoient d'aucun avantage. L'usage du vin n'est pas seulement propre dans les fièvres nerveuses, mais il s'étend à toutes les petites fièvres continues, éruptives, ou autres, bien entendu sous une restriction convenable, & dans ces cas j'en ai été pleinement satisfait.

J'ai encore trouvé dans les bains de grands secours contre les fièvres, & c'est pour cette raison que j'en ai parlé comme méritant au moins l'attention. La crainte & un faux amour de ma réputation m'a empêché pendant long tems de tenter ce remède. On pourroit dire beaucoup de choses sur ce sujet; mais je me contenterai de rapporter dans un court *Appendix* les effets dont il a été suivi dans quelques cas, & j'y joindrai des remarques, dans la vue d'exciter d'autres Praticiens, & de détruire les préjugés de ceux qui rejettent ce secours comme incommode ou im-

propre , ce qui est une objection de peu de conséquence , ou enfin comme dangereux , qualité que je ne lui connois point.

Je ne puis actuellement répondre de quelle maniere on recevra cet autre grand remède des Anciens , qui fait le sujet de ce traité. Tel haut que j'aie élevé ses avantages , ce en quoi je ne suis pas seul , & même quoique j'aie un grand nombre de preuves de son efficacité , je n'ose néanmoins présumer qu'il devienne d'un usage général avant que des observations en plus grand nombre en aient confirmé les avantages. Mais une chose que je mettrai en avant sans crainte d'être contredit , c'est que supposé que la navigation , après un mûr examen , soit admise à faire partie des prescriptions médicales du jour , la mode , je pense , ne se pressera pas de se déclarer en sa faveur. C'est un remède pour ceux-la seuls qui ont besoin d'un remède ; qui sont attaqués de maladies , qui , comme on sçait , ne résistent que trop

souvent à la force de tous les remèdes ; & d'ailleurs pour en faire usage, tel qu'il est quelquefois nécessaire, il faut un degré de raison & de force que de petites incommodités ou une simple affectation de faire le malade pour être à la mode, n'inspireront jamais.

Dans le Chapitre qui traite du véritable usage des voyages sur mer, je ne fais qu'indiquer les remèdes dont on peut user pendant qu'on séjourne en mer. J'avois intention d'entrer dans des détails plus particuliers sur la manière dont on devoit s'y gouverner dans quelques maladies, mais comme je n'aurois pu rien avancer d'après l'expérience, je ne sçais si cela auroit beaucoup servi ; d'ailleurs je ne doute pas que d'autres Médecins ne connoissent de meilleures méthodes que les miennes, ou bien on verra aisément quels sont celles qui doivent être employées. De plus, c'auroit été s'écarter du sujet, mon but étant de montrer ce que peut produire la seule

xvi P R É F A C E

navigation , & qu'on peut l'employer sans crainte conjointement avec d'autres remèdes , si elle ne suffit pas seule pour la cure de quelques maladies très-obstinées & la plûpart mortelles. J'ai toujours eu principalement en vue la consommation ; j'ai tâché partout d'y faire rapporter ce que je disois , & c'est ce qui fait la plus grande partie de cet Ouvrage. Je ne pense pas qu'on regarde cela comme étranger au sujet , puisqu'on doit se rappeler que je traite d'un remède qui est si convenable à la cure de cette maladie. Je n'ai garde de me faire court au point de passer sous silence quelques choses qui puissent y avoir rapport.



T A B L E

DES CHAPITRES.

CHAP. I. *DE la constitution de l'air
sur mer.* Page. 1.

CHAP. II. *De la navigation considérée
comme exercice , & compa-
rée avec les autres exercices.*
21.

CHAP. III. *OBSERVATIONS de mala-
dies guéries par lanaviga-
tion.* 38,

OBS. I. *Consumption.* *ibid.*

OBS. II. *Consumption.* 41.

OBS. III. *Consumption.* 44.

OBS. IV. *Consumption.* 46.

OBS. V. *Douleur à l'esto-
mach.* 49.

OBS. VI. *Langueur & fièvre
vaporeuse.* 50.

XVIII TABLE DES CHAPITRES.

OBS. VII. *Consumption.* 53.

OBS. VIII. *Consumption.* 55.

OBS. IX. *Consumption accom-*
pagnée de crachemens de
sang & de pus. ibid.

OBS. X. *Suppuration des*
poumons. 58.

OBS. XI. *Migraine.* 59.

OBS. XII. *Consumption à la*
suite d'une pleurésie. 60.

OBS. XIII. *Rhumatisme &*
maladie de nerfs. 62.

OBS. XIV. *Consumption.* 66.

OBS. XV. *Ulcère aux pou-*
mons. 68.

OBS. XVI. *Convalescence dou-*
teuse & mal assurée. 71.

OBS. XVII. *Crachement de*
sang. 73.

OBS. XVIII. *Douleurs de*
nerfs, langueur & fièvre
vaporeuse. 75.

TABLE DES CHAPITRES. XIX

OBS. XIX. <i>Consumption.</i>	78.
OBS. XX. <i>Asthme.</i>	79.
OBS. XXI. <i>Consumption.</i>	80.
OBS. XXII. <i>Paralysie.</i>	81.
CHAP. IV. <i>De la maniere dont opère la navigation.</i>	88.
CHAP. V. <i>Du véritable usage des voyages sur mer.</i>	117.
CHAP. VI. <i>Objections.</i>	118.
CHAP. VII. <i>La navigation est propre aux maladies communes dans la Grande - Bretagne.</i>	160.
PARAG. I. <i>De la Délicatesse.</i>	161.
§. II. <i>Du Scorbut.</i>	163.
§. III. <i>Des Vapeurs</i>	167.
§. IV. <i>Des Obstructions dans les glandes.</i>	172.
§. V. <i>Des Fluxions.</i>	174.
§. VI. <i>De l'Asthme.</i>	177.
§. VII. <i>De la Consumption.</i>	181.

xx TABLE DES CHAPITRES.

§. VIII. <i>Du crachement de sang.</i>	234.
§. IX. <i>Des convalescences difficiles & longues.</i>	237.
APPENDIX <i>sur l'usage des bains dans les fièvres.</i>	241.
SUPPLÉMENT <i>au traité de l'usage de la navigation.</i>	242.

Fin de la Table.

UTILITÉ



UTILITÉ
DES VOYAGES
SUR MER,
Pour la Cure de différentes maladies.

CHAPITRE PREMIER.

De la constitution de l'air sur Mer.

L'OBSERVATION journaliere prouve jusqu'à quel point l'air influe sur les corps animés, & la Médecine nous instruit de la maniere dont il contribue universellement à la vie, à la santé, & par la même raison, à la

cause des maladies. On ne peut attendre de si grands effets que d'un fluide doué de grandes propriétés, & qui avec beaucoup de gravité, une grande élasticité, un mouvement intestin constant, exerce sur nous une pression continuelle en tous sens. Ajoutez à cela que ce fluide peut être empreint de plusieurs autres qualités adventices, provenantes du chaud, du froid, de l'humidité, des corpuscules de différente nature qui peuvent y être soutenus, & des fermentations auxquelles ils sont sujets.

En effet, du vaste globe de la terre il s'éleve continuellement en vapeurs plus ou moins sensibles, un nombre infini de particules de matière, qui toutes sortent des corps renfermés en son sein.

Ces exhalaisons doivent cepen-

dant être de nature fort différente entre-elles, selon le terrain, les minéraux & autres substances qui abondent en différens endroits; elles doivent aussi affecter différemment les corps des animaux, selon leur plus ou moins de salubrité. Delà on peut déduire la cause des situations plus ou moins salubres, des maladies endemiques, aussi bien que de ces maladies singulieres qui tirent leur origine d'une situation particuliere & insalubre pour de certains individus.

On a assez de détails exacts sur la constitution de l'air en général; mais il paroît qu'on n'a pas examiné particulièrement la constitution de celui qu'on respire en mer, dans la vue de le faire servir à la cure de quelques maladies, ni considéré quelles sont les raisons qui le rendent, en

plusieurs circonstances, fort différent, du moins à ce que je pense, de celui qu'on respire sur terre. Il est donc nécessaire d'en donner une connoissance plus précise, avant que de parler des avantages que la Médecine peut procurer à certains malades, en leur prescrivant des voyages sur Mer.

1°. Si l'on considère que la Mer s'étend sur la moitié au moins de notre globe, on doit concevoir que de la surface de cette immense étendue d'eau, il s'élève continuellement une quantité de vapeurs beaucoup plus grande à proportion que celle que peut fournir la terre. La Mer Méditerranée seule, selon les calculs, fournit en un jour d'été 5280 millions de tonneaux de vapeurs; du côté du Sud où les causes de cette évaporation sont plus puissantes, la

quantité de vapeurs doit être en conséquence plus considérable. Mais la chaleur n'est pas la seule cause de cette évaporation, elle a pareillement lieu dans les plus grandes froidures. Les fluides sont sujets à l'évaporation pendant l'hiver, comme pendant les chaleurs de l'été; c'est même pendant les froids qu'ils perdent davantage de leurs parties spiritueuses. Il paroît encore que cette évaporation joue un grand rôle dans la nature, puisque partout & en tout tems, l'air roule avec lui une si grande quantité de vapeurs. Ce que nous venons de dire, prouve d'une manière incontestable que l'air en mer est beaucoup plus humide que l'air à terre.

2°. Les vapeurs qui s'élevent de la mer, des rivieres, engendrent une quantité d'air plus considérable que les exhalaisons qui sortent du sein

de la terre; c'est par cette raison que les vents sont beaucoup plus fréquens & plus variables en mer, & que respectivement il en vient beaucoup plus du côté de la mer que du côté de terre. Delà, les vents que nous avons ici dans la Grande-Bretagne, viennent les deux tiers de l'année du sud ou du couchant. La mer étant donc une source abondante d'air, il n'est pas étonnant que les ouragans durent plus long-tems en mer qu'à terre.

3°. Les exhalaisons que produit la terre varient infiniment en qualités, & tel petit trajet que l'on fasse sur terre, on trouve l'air chargé de substances bien différentes & d'une température rarement égale. Il en est tout autrement en mer; l'air n'y est pas empreint de substances si différentes, la vapeur qui s'éleve de la

mer étant toujours de la même espèce, & le sujet qui la fournit étant uniformément & universellement le même. Pareillement ces vapeurs qui sont si considérables, ne doivent point être souillées des exhalaisons de différente nature qui sortent du sein de la terre, du moins ce ne doit être que dans le voisinage des terres, & encore à un certain degré. Il s'ensuit delà, que l'air est plus compact sur mer, parce qu'il y est plus homogène, & conséquemment il y est plus élastique.

4°. Sur mer l'air a un mouvement plus grand, plus vif, & plus constant, parce que rien ne s'oppose à son cours; au lieu qu'à terre, il est arrêté à chaque instant par des montagnes, des côteaux, des forêts, &c. Par cette raison il y est dans une agitation plus grande, il y est aussi plus

pur , puisqu'il acquiert une forte d'impureté lorsqu'il est en stagnation. Or ce qui prouve qu'il est bien plus souvent en stagnation sur terre , c'est ce brouillard & cette brume qui couvrent toujours la terre , & qui sert à l'indiquer aux Marins de très-loin. Quand bien même l'air ne feroit pas balayé continuellement sur mer par les vents , il n'en feroit pas plus en stagnation , puisque le flux & le reflux constant de la mer , & les différens courans suffiroient pour lui donner le mouvement qui lui est nécessaire. Puis donc que sur mer l'air est plus humide , plus dense , & que son mouvement est plus vif , il s'ensuit que son action doit être augmentée. C'est aussi pour cela qu'en mer les vents sont plus violents que sur terre , & qu'ils y ont beaucoup plus de force , sur-tout étant sou-

vent chargés d'une matiere très-faline : car,

5°. Il s'éleve une grande quantité de fel marin avec ce brouillard épais que les vents balotent, & c'est dans une atmosphere humide & pleine de matiere saline, que les Marins passent des semaines, des mois; c'est dans cette atmosphere qu'ils vivent, qu'ils respirent, & par conséquent pendant tout ce tems, leur corps est constamment pour ainsi dire dans un bain de vapeurs.

6°. Sur mer l'air est plus chaud. Il est rare qu'en mer les Marins se plaignent du froid; mais ils s'apperçoivent bientôt du changement de température, lorsqu'ils approchent des côtes. Ils sont encore plus sensibles à ce changement les premiers jours de leur débarquement. La terre

est un corps mort, toujours dans l'inertie ; la plus grande force du soleil ne peut l'échauffer que jusqu'à la profondeur de quelques pieds, & bien-tôt cette chaleur est perdue. Ce vaste corps si froid par lui-même, doit rendre dans toute son étendue l'atmosphère participante de sa froideur, & même rafraîchir la mer à une distance considérable. Aussi les Marins soupçonnent-ils le voisinage de la terre à la fraîcheur de la mer qui augmente à mesure qu'ils approchent des côtes. Les vents en passant par dessus des trajets immenses de terre couverts de neige & de glace, se chargent de parties froides ; c'est pour cette raison que les vents qui viennent de l'est & du nord, sont si froids, pendant que ceux qui soufflent du sud & de l'ouest, venant du

côté de la mer, sont pour la plûpart doux, chauds & agréables (1). Si l'air n'étoit pas plus chaud sur mer, ce ne feroit que par le plus grand effet du hasard, que les Marins pourroient soutenir l'humidité à laquelle ils sont si souvent exposés (2).

(1) J'entens eu égard à notre propre situation ; car dans la partie de l'Amérique la plus voisine de l'Angleterre, ce sont au contraire les vents d'est qui ont passé sur un espace de mer considérable, qui y portent les plus grandes chaleurs. Nos côtes quoique peu éloignées du nord, sont rarement sujettes à de fortes gelées ou à la neige. Ceux qui les habitent, jouissent de saisons plus riantes, & recueillent d'amples moissons.

(2) Dans certaines contrées, les vents ont des effets tout-à-fait opposés, quant à la chaleur & au froid ; car ils ne sont pas toujours tels que la sensation qu'ils nous

7°. L'air est exposé en mer à un mouvement ondulatoire constant,

causent nous le fait croire. Dans les Indes Orientales le vent de terre est sec, chaud & brûlant, de sorte que lorsqu'il souffle, personne ne s'y expose; on se tient au contraire alors renfermé chez soi, & on a soin de fermer portes & fenêtres. D'un autre côté lorsque le vent de mer souffle, il porte avec lui la fraîcheur & l'agrément. Cela semble contredire ce que nous avons dit des vents ci-dessus. Il y a encore une autre chose à observer, qui est assez curieuse. Dans ces pays, pour rafraîchir le vin, on enveloppe la bouteille d'un linge mouillé, on la suspend & on l'expose au vent de terre, qui quoique brûlant, communique à la liqueur une fraîcheur agréable, & qui la fait boire avec plaisir. Si on expose une pareille bouteille au vent de mer, la liqueur devient d'une chaleur désagréable. Qu'un vent aussi chaud aux sens puisse ainsi rafraîchir & modérer la chaleur de

qui correspond à celui de la mer ;
 en conséquence il y est sujet à une

l'air, cela est un paradoxe ; mais il est aisé de donner la solution de ce phénomène. La chaleur brûlante du vent de terre provient de ce qu'il a passé par-dessus de vastes déserts de sables brûlans, ou parce qu'il balaye peut-être une atmosphère chargée d'une infinité de parties sulphureuses, aromatiques, seches, exhalées d'une grande étendue de terre, & supposées potentiellement chaudes. La bise au contraire amene du côté de la mer une plus grande quantité d'air & d'air frais, doué d'un mouvement plus actif, & chargé d'une humidité qui le rend encore plus agréable. Mais ces différens vents nonobstant cette contrariété de leurs effets, sont toujours de la nature qui leur est propre, c'est-à-dire, le vent à terre est certainement froid, pendant qu'en mer il est généralement plus chaud.

(L'Auteur auroit dû ajouter que le ra-

plus grande collision ou à un espede de broyement : enfin il s'y trouve mû comme par voie de percussion.

8°. Pour peu que l'on veuille examiner attentivement quelle est la nature des vapeurs qui s'élevent de la mer, on verra encore plus évidemment qu'il y a une véritable différence spécifique entre l'air qui couvre la terre & celui qui s'étend sur la

fraîchissement du vin contenu dans cette bouteille enveloppée d'un linge mouillé, & exposée au vent de terre dans les varanques, provient de l'évaporation du fluide dont le linge est imbibé. Plus cette évaporation est prompte & plus le refroidissement du vin est grand. Or, lorsque l'air est sec & brûlant, cette évaporation est plus subite; au contraire elle n'a point lieu, ou du moins se fait très-lentement lorsque l'air de la mer souffle, puisqu'il est très-humide: nouvelle preuve de l'humidité de l'air de mer, n°. 1.)

vaſte ſurface de l'océan. Ce ſeroit trop reſſerrer nos connoiſſances, que de croire que cette prodigieufe quantité de vapeurs qui ſortent de la mer, ne fert qu'à fournir à l'atmoſphere & à la terre, la quantité d'eau néceſſaire. Cette quantité eſt plus que ſuffiſante pour ces uſages. Il paroît donc qu'elle eſt encore de quelque autre utilité, & c'eſt ce qui ſeroit ſouſçonner que ces vapeurs doivent contenir autre choſe que de l'eau pure.

Il eſt aſſez vraiſemblable qu'elles peuvent contenir quelque portion de ſel marin, puis-que l'on ſait qu'il ne peut ſortir des corps que plus ou moins de la ſubſtance formelle dont ils ſont compoſés. La nature a des moyens ſecrets pour répandre & diſperſer des ſels par tout cet univers, & il y a toute apparence qu'ils doivent s'élever en abondance des en-

droits qui en contiennent une grande quantité, & où il y a moyen d'en tirer partie. Ainsi donc sur mer & dans ces pays où il y a beaucoup de mines de sel, il doit s'élever une aussi grande quantité de corpuscules du sel commun, que des autres substances dont l'air se trouve abondamment chargé. Quoique l'évaporation causée par la chaleur ne puisse peut-être pas enlever beaucoup de sel fossile, il en est tout autrement ici, puisque les vents en léchant la surface de l'eau, en emportent la première couche & écument pour ainsi dire la mer. (3) On attribue à l'ex-

(3) C'est dans les tems orageux où il doit s'élever de cette maniere une plus grande quantité de vapeurs impregnées de sel. En effet, pour peu que la mer soit agitée par les vents, ses vagues en se bri-

halaison du sel, le plus foible degré de salaison qu'on remarque à la surface de la mer, ce qui montre que quelque fixe qu'il soit, néanmoins il souffre une dissipation par les causes communes des exhalaisons, qui sont assez puissantes pour opérer sur les corps même les plus graves.

L'huile, le bitume, le soufre, doivent aussi se trouver mêlés dans ces vapeurs, comme étant plus disposés à s'exalter; c'est ce que confirme aussi l'odeur de l'eau de la mer.

lant les unes contre les autres, forment une écume qui n'est autre chose qu'un mélange d'air & d'eau beaucoup plus léger que l'eau pure, & par conséquent plus facile à être emporté dans l'air par les vents en tout ou en partie. Les trombes, les typhons peuvent encore donner lieu à l'air de la mer, de se charger d'une grande quantité de particules salines.

On fait que l'odeur prouve quelque chose de plus que de l'eau, qui par elle-même est inodore. Ces substances incorporées avec l'air sont le principe de beaucoup de phénomènes remarquables que nous présente la nature. Les huiles sulphureuses étant visqueuses à un certain point, doivent envelopper des particules de sel qui de cette manière sont pareillement exaltées en vapeur.

On présume qu'il s'élève aussi de la mer une grande quantité d'une espèce de sel d'Epsom, (4) qui est plus volatil. Ce sel dispersé dans l'atmosphère, devient le générateur d'autres sels. Il passe aussi pour en-

(4) Ce sel se fait, comme on fait, avec l'eau-mère du sel commun. Cette eau contient différens sels, & principalement beaucoup de sel nitreux, [à base terreuse.]

trer dans la composition de ce qui sert à la nourriture des plantes & des animaux. Toute la nature est pleine de fels; il faut donc qu'ils viennent de quelque grande source. La mer est celle qui peut en fournir le plus, & c'est en trop limiter l'usage, que de dire que le fel dissout dans ses eaux, ne sert qu'à l'empêcher de se corrompre ou à des usages mécaniques & alimentaires. Il est plus raisonnable de penser que le grand but de cette immense quantité de vapeurs, est de fournir constamment l'air d'une variété de corpuscules salins, & de répondre par-là à l'intention de la nature, c'est-à-dire à la propagation des fels dans tout l'univers.

Il est aussi probable, & c'est l'analyse qui nous conduit à le croire, qu'il s'exhale continuellement de

l'eau de la mer une quantité plus ou moins grande d'un esprit acide. Ce qui appuye même cette conjecture, c'est que dans les plages méridionales, l'air est si corrosif, qu'il détruit promptement les métaux. & les corps pierreux.



CHAPITRE II.

De la Navigation considérée comme exercice, & comparée avec les autres exercices.

LES exercices inventés ou adoptés par la Médecine pour la cure de différentes maladies, sont de plusieurs especes. On peut les diviser en ceux qui sont le produit d'une action volontaire des muscles, & ceux dans lesquels le corps est passif. Tous ces exercices sont d'une efficacité si grande, que la premiere ou seconde classe devient quelquefois par elle-même un moyen plus ou moins sûr de guérison dans certaines maladies; & afin de les rendre d'une utilité plus certaine, on a recherché avec soin à déterminer au juste les mala-

dies particulieres auxquelles chaque espece paroît convenir principalement, & cela d'après l'expérience.

C'est ainsi que l'on a jugé que la promenade étoit l'exercice qui tendoit le plus au but de la nutrition, à la distribution du chyle, & à l'embonpoint. C'est-là l'exercice propre des gens de lettres; c'est même celui que l'on regarde comme le plus propre à conserver la santé. L'exercice du cheval est au contraire un moyen pour la rétablir lorsqu'elle est altérée; & lorsqu'il convient, c'est un exercice très-agréable pour l'homme, & qui est adapté spécialement aux hypochondriaques & aux vaporeux. Ceux qui sont sujets à la goutte & replets, ne peuvent prendre que l'exercice des voitures ou celui de la voix. Les personnes foibles, délicates, & qui sont mena-

cées d'éthisie ou de phtisie, ne pouvant prendre d'autre exercice, sont obligées d'en prendre de plus modérés; ainsi on leur conseille de se faire porter en litiere, de se faire frictionner, &c.

Non-seulement dans chaque maladie particuliere on a soin de prescrire la sorte d'exercice qui lui convient, mais encore on la prescrit selon certaines conditions essentielles; ainsi on fait prendre cet exercice pendant un tems déterminé, jusqu'à un certain degré & selon d'autres circonstances que l'on observe avec le plus grand scrupule. Des constitutions différentes demandent des especes différentes & des differens degrés d'exercice; les mêmes ne conviennent point dans toutes les maladies & en tout tems. Quand il s'agit donc de faire choix d'un exer-

cice, il faut faire une sérieuse attention pour connoître dans des circonstances particulieres quel est celui qui conviendra le mieux, & qui est par conséquent à préférer.

Soit que l'on considere l'exercice en lui-même, ou comme propre à la cure des différentes maladies, il n'y en a pas, de quelque côté que nous tournions nos vues, qui mérite plus notre attention & nos recherches, que celui de la Navigation. Il est même étonnant que pendant qu'on a mis si fort en usage plusieurs autres exercices, on ait eu si peu d'égard à celui qui seul peut produire les avantages les plus manifestes, ou qu'il ait été si peu en recommandation chez un Peuple aussi attaché à la Marine, que le nôtre.

1°. La premiere chose digne d'être observée chez un homme qui s'embarque,

s'embarque, est le mal de mer. Cette maladie n'est point produite par une matiere qui irriteroit l'estomach ou les intestins; mais elle tire son origine d'une pure sympathie, d'un *consensus* entre les nerfs affectés à leur origine par la commotion que souffrent les parties contenues dans la tête, d'un mouvement inusité (5).

(5) Le mal de mer n'est-il pas plutôt la suite de l'espece d'agacement que cause sur les nerfs optiques, cette impossibilité où l'on est de bien fixer les objets, au commencement d'un premier embarquement? En effet, le roulis continuel du Vaisseau auquel on n'est pas encore accoutumé, & auquel certaines personnes ne peuvent jamais se faire, présente les différens objets qui frappent la vue, comme tremblans ou vacillans. A peine est-on hors de la vue des Côtes, que le nombre infini de vagues toujours en mouvemens différens & contraires,

2°. Sur mer on chemine fort vite & en plein air , fort souvent aussi

operent le même effet , qui a d'autant plus lieu , que ces objets qui s'offrent aux regards , sont plus uniformes. Rien n'est plus capable de donner ou d'augmenter le mal de mer , que de fixer quelque tems les yeux sur la vaste étendue d'eau qui environne le Vaisseau. Cè qui prouve ce que j'avance , c'est qu'à terre même lorsqu'on se trouve à peu près dans les mêmes circonstances où l'on est dans un Vaisseau , on est sujet au même mal. Si l'on est mené un peu vivement en voiture par un grand chemin , tiré à travers d'une plaine & bordé d'arbres des deux côtés , & que l'on tienne les yeux fixés du côté de la Campagne , les arbres qui bordent le chemin & les différentes couleurs dont la Campagne peut être nuancée , ne semblent-ils pas passer rapidement , & ce mouvement relatif ne produit-il pas à la longue un tournoiement de tête , un éblouissement , des

contre le vent, ce qui fait que la pression & l'action de l'air sont fort augmentées.

envies de vomir, ou du moins un mal de cœur semblable à celui qu'on sent lorsqu'on est prêt à tomber en défaillance? Ne voit-on pas fréquemment des personnes qui ne sauroient aller sur le devant d'un carrosse, sans se trouver incommodées du même mal? Si c'étoit la seule commotion des parties contenues dans la tête, qui fut l'origine de cette indisposition, pourquoi certaines personnes pourroient-elles voyager en charrette, qui ne sauroient soutenir le mouvement doux d'une litiere? La vacillation apparente des objets est donc, à ce que je pense, la principale cause du mal en question. Mon sentiment doit même étonner d'autant moins, que l'on sait qu'il existe une sympathie singulière entre les nerfs sur lesquels s'opere la vision & ceux de l'estomach, laquelle sympathie dans certains cas semble

3°. Le mouvement ondulatoire & les secouffes que l'on souffre dans un

être réciproque. Ainsi si d'un côté la vacillation, soit réelle, soit apparente des objets qui s'offrent à la vue, est capable de causer un mal de cœur, des envies de vomir, &c. de l'autre, lorsque les houpes des nerfs qui se distribuent à l'estomach sont agacées, il arrive souvent des tournoyemens de tête, des éblouissemens, enfin une vacillation apparente des objets. C'est du moins ce qu'il est aisé d'observer dans certaines migraines dont la cause est dans l'estomach & dans lesquelles le Malade a des envies de vomir. C'est encore ce qu'on peut remarquer lorsqu'on a bu une trop grande quantité de vin, ou du vin d'une mauvaise qualité. Qu'arrive-t-il alors ? La tête tourne, on voit double, ou plutôt les objets ne paroissent plus fixes, mais tremblans.

On m'objectera sans doute que les animaux qu'on embarque sont aussi sujets au mal de mer que les hommes, quoiqu'ils

vaisseau, ajoutent beaucoup à l'exercice, puisque par-là les muscles se

soient renfermés dans des endroits où les objets extérieurs ne peuvent affecter leur vue. J'en conviens ; mais aussi chez eux ce mal est d'une nature toute différente, & il est alors la suite du peu d'assurance de leurs jambes & du tremblement continuel dont leur corps est par conséquent agité. Le mal de mer se doit donc passer promptement chez eux, parce qu'il faut moins de tems pour accoutumer le corps à garder son équilibre, que pour faire les yeux à une vacillation constante des objets. Ce peu d'assurance du corps contribue peut-être aussi chez les hommes au mal de mer, sur-tout les premiers jours ; & toujours par la même raison que ci-dessus : car le mouvement des objets extérieurs n'est que relatif. Que ce soit eux qui soient dans un tremblement continuel, ou que ce soit la tête du spectateur qui vacille, c'est toujours la même chose. De-là il n'est pas

trouvent constamment obligés d'être par toute l'habitude du corps dans

difficile de concevoir pourquoi le mal de mer cesse aussitôt que les nouveaux embarqués vont regagner leur lit & se mettre dans leurs cadres. Alors leurs corps n'est plus soutenu par des jambes tremblantes, mais il repose sur un lieu fixe ou du moins qui n'a que le mouvement du vaisseau, qui n'est point un mouvement de tremblement.

Il ne faut pas croire cependant que je nie absolument que la commotion des parties contenues dans le crâne, puisse contribuer en quelque chose au mal de mer. Je soutiens seulement qu'elle n'en est pas la cause principale, d'autant plus que je pense qu'elle ne peut avoir lieu que dans des tems orageux, lorsque le roulis du vaisseau est considérable, ou lorsqu'il balance selon le sens de sa longueur, mouvement que les Marins nomment *tangage*, & qui renouvelle les envies de vomir chez ceux mêmes qui sont quittes du mal de mer,

un mouvement alternatif, pour conserver toujours l'équilibre.

4°. L'air étant sujet à un mouvement ondulatoire continuel, qui correspond au mouvement ondulatoire de la mer, c'est une circonstance singulière qui par elle-même fait l'effet d'un exercice considérable. Outre la gravité & la pression ordinaire de l'air, le corps d'un homme qui navige, est encore en butte à une action augmentée de ce fluide, qui vient de la manière dont il se fait ressentir par des coups répétés, tantôt sur une partie, tantôt sur une autre, comme si c'étoit un ressort qui se bandât & se débandât alternativement. Ainsi donc pendant qu'une partie du corps ne soutient qu'une pression ordinaire, ou même moindre, une autre partie en souffre une plus forte; quelquefois même le

corps se trouve comme ferré par deux pressions qui se font en sens contraire. Le moulin à foulon peut nous fournir une image de l'état où l'on se trouve alors.

Si l'on fait attention à la maniere d'agir & aux effets de la plûpart des autres exercices, on verra que la navigation semble en posséder tous les avantages.

Elle a beaucoup de rapport avec la promenade, si l'on considère l'action constante & douce des muscles, dont ce dernier exercice est accompagné. Les avantages qu'on retire de l'exercice du cheval, dépendent des secousses répétées & continuelles qu'il procure, comme aussi de la vitesse considérable avec laquelle on est porté à travers l'air. Maintenant les vomissemens que l'on souffre à la Mer, donnent des secousses plus

violentes ; & l'on ne peut disconvenir qu'on ne soit porté à travers les airs avec une vitesse beaucoup plus grande que dans tout autre exercice. De plus, en Mer, le mouvement continuel du Vaisseau prête à l'action différente de tous les muscles, & le corps est susceptible à chaque instant d'une variété infinie d'attitudes, comme dans l'exercice de la boule ou autres semblables, & dans les travaux ordinaires. L'exercice que l'on prend dans une Balançoire, dans une Calèche, qui produit quelquefois des envies de vomir, est celui qui approche le plus de celui de la navigation, comme aussi celui du berceau qui est notre premier exercice.

La navigation peut donc être considérée comme un exercice composé de celui de la gestation, & encore

d'une gestation particuliere ; d'un mouvement spasmodique & contre nature que produit le vomissement ; & d'une action singuliere de l'air ; avantages auxquels aucun autre exercice ne peut prétendre , sur-tout dans des circonstances si spéciales & en si grand nombre.

Cet exercice est constant , puisque le Vaisseau est dans un mouvement continuel ; le jour & la nuit , que l'on dorme ou que l'on veille , le corps est toujours soumis à son action. En cela il differe de tous les autres exercices qu'un Malade ne peut prendre que pendant un court espace de tems & qui est toujours coupé par de longs intervalles.

Quoique la navigation considérée dans ses circonstances compliquées , & alors qu'elle a le plus grand effet , mérite d'être rangée au nombre des

exercices les plus violens & les plus capables de causer de grandes révolutions ; néanmoins dès qu'on en a fait usage pendant quelque tems, elle devient réellement l'exercice le plus doux & le moins propre à exciter des mouvemens irréguliers ou dangereux dans les fluides. Ainsi cet exercice n'est point accompagné de lassitudes, de défaillances, comme souvent le sont les autres. Des Malades foibles & débiles, attaqués d'une fièvre, sujets à des sueurs colliquatives, ou dans plusieurs autres cas ne peuvent prendre des exercices un peu violens, & ceux qui sont doux, sont insuffisans alors pour leur procurer la guérison ; au lieu que celui de la navigation est sûr, & malgré cela d'une puissante énergie. Excepté le mal de mer qu'il donne au commencement, du reste on le supporte

aifément. A tel degré que soient les maladies auxquelles il est propre, il n'y a point à le redouter, pourvu cependant que la machine du corps ne soit pas trop ruinée, & que le cœur soit bon; & même encore lorsque la maladie est au dernier degré, quelquefois il est avantageux.

A tout ce que nous venons de dire, nous devons ajouter que la navigation procure encore cet avantage, de respirer continuellement un air salubre, dont l'action est très-grande, puisqu'elle se trouve augmentée par la vitesse avec laquelle on le fend. Tous les muscles du corps sont aussi dans la plus grande action au moyen de cet exercice; ceux qui ne peuvent point prendre part aux autres exercices, sont en mouvement dans celui-ci; d'autres qui travaillent dans des exercices différens,

travaillent dans celui-ci d'une manière nouvelle ou plus forte; enfin leurs mouvemens font d'une plus grande continuité & plus longs. Disons encore que pour prendre celui-ci, on n'a pas besoin d'observer une infinité de précautions nécessaires à garder pour les autres. Il paroît donc que pour avoir négligé toutes ces vues, il manquoit à la Médecine un remède aussi aisé à prendre, aussi sûr & aussi efficace que celui que nous proposons.



CHAPITRE III.

*Observations de Maladies guéries par
la Navigation.*

PREMIERE OBSERVATION.

Consumption.

UN jeune homme dont la mere & le frere aîné étoient morts d'une consommation, perdit entierement son appétit, son embompoint, & ce qui l'allarmoît encore plus, ses forces à un certain degré. Il étoit tourmenté d'une toux rauque & seche, il avoit la fièvre, des sueurs nocturnes, son corps étoit décharné, la couleur de son teint annonçoit l'hectisie; en un mot, il ne paroissoit pas devoir survivre à son frere de beaucoup. Il étoit d'ailleurs d'une complexion aussi

délicate, du même tempérament, de la même stature & à peu près de l'âge de ce même frere. Je pensai que ce seroit perdre le tems en vain de lui prescrire les mêmes médicamens que j'avois ordonné quelque tems auparavant à son frere, & je ne fondai mes espérances de cure que sur quelque choc heureux donné promptement à la maladie qui étoit déjà dans un degré assez avancé. Je lui conseillai un voyage sur Mer. Dès le premier jour de ce voyage, il eut grand appétit, & en peu de jours il augmenta au point qu'à chaque repas il auroit volontiers mangé les provisions du Vaisseau, & toux perdit beaucoup de sa violence. Comme le bruit l'empêchoit de dormir, il se promenoit souvent pendant la nuit sur le tillac, sans en ressentir aucun mal. Il venta si fort du-

rant tout le voyage, qui fut d'un peu plus de douze jours, que l'équipage étoit malade & prêt à abandonner le Vaisseau ou à l'échouer. Pour ce jeune homme, il ne fut point du tout malade, & lorsqu'il fut arrivé à Bristol, il ne ressentoit plus aucun mal & se portoit au mieux. Néanmoins comme il avoit l'occasion de prendre les eaux de Bristol, il les prit pendant trois semaines, comme je le lui avois conseillé. Il se remit ensuite en Mer pour revenir. Le voyage dura un peu plus d'un mois, & fut extrêmement orageux. Enfin il arriva vers la fin de Novembre, gras, fort & bien portant. Il a vécu depuis en parfaite santé, sans qu'il y ait eu le moindre sujet d'appréhender le retour de sa maladie. Il y a long-tems maintenant qu'il a passé l'âge qui l'exposoit le plus à la reprendre.

OBSERVATION II.

Consumption.

Une jeune femme, forte & bien portante, ayant travaillé assez vivement pendant quelques heures de nuit à éteindre un feu qui étoit dans le voisinage, s'y échauffa au point de suer abondamment. Elle n'étoit pas bien couverte, & lorsqu'elle eut fini, elle n'eut pas soin de se mettre au lit ou de se rafraîchir par degré; mais ayant seulement changé de chemise, elle alla à ses affaires ordinaires. Quelques jours après, elle fut saisie d'une toux violente, sèche & accompagnée d'une grande difficulté à respirer. Ces symptômes augmentèrent, & en peu de tems la mirent en très-mauvais état. Elle resta tout l'hiver & le printems dans cette condition, qui, eu égard à la

force de la maladie & à la cause, ne donnoit d'autre espérance que celle de voir changer la maladie en chronique, d'autant que les symptômes n'augmentoient plus, & qu'on étoit prêt d'entrer dans une saison plus favorable. Enfin après un usage ennuyeux de plusieurs remedes qui étoient indiqués, la toux s'appaisa un peu dans l'été, elle reprit de l'embonpoint & jouissoit d'une santé assez passable. Cependant sa respiration étoit difficile; & pour peu qu'elle travaillât ou fît quelque mouvement, elle en étoit affectée, ce qui la chagrinoit beaucoup. Elle passa quelques années dans cet état, ni pire ni meilleur, au bout duquel tems il paroissoit qu'elle se portoit un peu mieux. Après avoir donc, contre toute espérance, recouvré une espece de bonne santé, la toux re-

vint pendant l'été avec plus de violence que ci-devant, sans aucune cause sensible. Cette toux fut accompagnée de sueurs nocturnes & de dévoiement, & par-dessus tout, elle perdit prodigieusement de son embompoint & de ses forces. Rien ne paroissoit capable d'arrêter les progrès rapides de la maladie. Après avoir délibéré long-tems avec moi-même, car elle étoit alors très-foible, & les symptômes fort effrayans, je lui conseillai un voyage sur mer, avec hardiesse cependant, parce que je m'étois apperçu qu'elle n'en étoit pas bien éloignée. Elle revint au bout de deux mois de ce voyage en parfaite santé, excepté qu'il lui paroissoit encore rester quelque difficulté à respirer; mais qui du reste ne l'empêchoit nullement de travailler ou de faire de l'exercice. Quel-

que tems après elle se maria, quitta son pays, eut des pertes & des chagrins, devint enceinte, consomptive & mourut. Il est à remarquer que pendant ce voyage qui dura deux mois, elle n'en fut pas le tiers en Mer.

OBSERVATION III.

Consumption.

Un Jeune homme après un violent exercice de cheval, fut pris d'un rhume. En peu de tems la toux devint forte, seche, fréquente, la respiration courte, la fièvre continue, & il crachoit beaucoup de flegme aqueux qui venoit des parties voisines de la trachée-artere irritées par la violence de la toux. Nonobstant tout ce que l'on mit en usage pour subjuguier la fièvre, &c. il se trouva qu'au bout de six semaines, on n'avoit encore

avancé en rien, & que la consommation sembloit très-fort menacer le Malade. Je proposai la navigation. Le Vaisseau sur lequel s'embarqua le Malade, n'avoit pas encore beaucoup cheminé, qu'il fut obligé de relâcher par les changemens de vents, & de rester ancré douze jours dans une Baye ouverte, exposée au Sud. Le tems du reste étoit beau, & la saison favorable. Là le Malade vivant dans l'air de la Mer, & exposé à un exercice fort doux, recouvra sa santé au point que comme il étoit quitte des symptômes qui l'avoient alarmé, il quitta le dessein de continuer son voyage, & depuis ce tems s'est porté de mieux en mieux. Quoiqu'il y ait même plusieurs années d'écoulées depuis sa maladie, elle n'a néanmoins jamais fait mine de vouloir le reprendre.

OBSERVATION IV. *Idem.*

Un Jeune homme fut saisi d'un rhume violent dans l'hiver , auquel succéda peu après une toux forte , profonde , continuelle & seche. Comme sa santé ne se rétablissoit pas , quoiqu'il se trouvât mieux au printemps & dans l'été , il fit en automne un long voyage. Ce fut alors que je le vis pour la première fois. Sa toux subsistoit toujours , il avoit la respiration courte , ses épaules étoient faillantes , & il avoit de la peine à faire une pleine inspiration. Il avoit de fréquentes foiblesses , des défaillances , il étoit fort maigre , sans cependant avoir de fièvre ni perte d'appétit , ni évacuations contre nature. Sa maigreur ressembloit à cette sécheresse compagne inséparable de la vieillesse. Il ne pouvoit guere res-

ter dans ce pays que deux ou trois mois au plus. Il s'embarqua immédiatement. Les sept premiers jours il ne sentit en lui aucun changement, il avoit seulement un meilleur appétit qui se passa en dix jours qu'il prit terre. Au bout d'environ une semaine, s'étant remis en Mer, la toux s'appaîsa & l'incommoda beaucoup moins le reste du voyage; son appétit augmenta, ses forces & son embonpoint revinrent. Il lui vint au-dessous des aisselles, six ou sept gros clous qui suppurerent avant qu'il eut attrappé Lisbonne, ce qui arriva au bout de trente-sept jours de Mer, à compter depuis son dernier embarquement. On lui persuada contre ce que je lui avois conseillé, de demeurer en ce pays, où il se remit peu à peu; mais pas aussi bien qu'il s'en étoit flatté. Pour moi, je lui

avois conseillé de vivre en Mer beaucoup plus long-tems, si elle ne lui étoit pas contraire. Quoi qu'il en soit, il revint en Mai, jouissant d'une santé beaucoup meilleure; mais néanmoins pas assez forte pour lui permettre de passer l'hiver en Angleterre. Il alla donc le passer en Italie. Au commencement de l'été il revint, beaucoup mieux portant à certains égards, excepté qu'il lui restoit encore une toux qui peut lui faire craindre une rechûte; mais qu'il espere guérir par la navigation. Il a toujours été beaucoup moins fatigué de cette toux en Mer qu'à terre. Pendant ses voyages, il se porte au mieux, & au bout de deux ou trois semaines qu'il est à terre, sa santé se détériore sensiblement. Il croit que ce dernier voyage qu'il a fait & qui a duré sept semaines, lui a fait plus

plus de bien que tous les autres, lui a donné une santé qui paroît durable, quoique pendant tout ce tems la Mer ait été fort orageuse.

OBSERVATION V.

Douleur à l'Estomach.

Un Jeune homme destiné à la Jurisprudence, étoit sujet à une douleur à l'orifice supérieur de l'estomach, qu'il avoit peut-être héritée d'un de ses parens sujet aux maladies de nerfs. Une vie sédentaire & beaucoup d'étude augmentèrent son mal qui devint continuel & violent. Il étoit hors d'état de vacquer à aucune affaire. Deux années se passerent dans cet état, sans que la douleur diminuât ou lui laissât à peine quelques intervalles. On appréhendoit même quelque maladie encore pire. On essaya tous les remedes qu'on a cou-

lume de prescrire & qu'on recommande dans ces fortes de cas; on n'en omit aucun, mais tous furent sans effet. Il s'embarqua vers la fin de Septembre, & fut malade pendant tout son voyage. Cependant il ne fut pas long-tems sans se trouver soulagé, & au bout de trois mois il revint parfaitement guéri. Deux ans après il eut quelques légères rechûtes. Il fit encore un voyage court, depuis lequel il s'est toujours trouvé en état de remplir ses fonctions.

OBSERVATION VI.

Langueur & Fievre vapoureuse,

Un Jeune homme dont le pere étoit d'une constitution flegmatique, prit une croissance si prompte, qu'à l'âge de seize ou dix-sept ans, il étoit d'une grandeur extraordinaire. Cette taille jointe à une constitution pa-

eille à celle de son pere, le rendoit délicat & incapable de soutenir aucun travail, ou même aucun exercice. Il fut attaqué d'une espece de fièvre nerveuse. Il avoit des douleurs à l'estomach & aux côtés; les parties étoient sensibles au toucher, & il ressentoit intérieurement une douleur dans toute l'étendue de la poitrine, comme s'il eut été brisé, ce qui l'empêchoit de se retourner dans son lit, autrement qu'avec beaucoup de peine: tout cela étoit accompagné d'une fièvre lente, de constipation & de palpitation. La langue étoit blanchâtre, chargée & humide. Il n'étoit pas beaucoup altéré, mais il n'avoit aucun appétit & il étoit dans un état fort langoureux. Cette maladie se termina au bout d'une quinzaine de jours, ou un peu plus; mais à peine fut-il quitte d'un accès,

qu'il fut repris d'un autre; & sous cette forme, la maladie devint en quelque sorte constante & habituelle. Il fut obligé de quitter absolument toutes ses affaires. Je le voyois bien revenir de plusieurs accès, mais je ne voyois aucun lieu de le garantir de rechûtes par des moyens ordinaires. Je lui conseillai de faire des voyages sur mer pendant les intervalles que lui laissoit sa maladie. Il fit deux ou trois voyages courts qui lui rendirent un peu de ses forces, ce qu'il ne pouvoit reprendre auparavant dans les intervalles des accès. A mesure que les forces revinrent, ces accès revinrent moins fréquemment, & à la fin ils ne revinrent plus du tout, excepté que pendant quelques années il fut sujet à en avoir un réglé par an. Ils ont été néanmoins si légers, qu'il n'en a fait au-

cun cas, & qu'il n'a pas cru qu'ils méritassent la peine d'aller prendre de nouveau l'air de la Mer. Du reste il jouit d'une santé aussi bonne que peut le permettre sa foible constitution.

OBSERVATION VII.

Consumption.

Un Monsieur gagna un rhume en Virginie, qu'il garda pendant sept ou huit mois. Il vint en Angleterre pendant l'hiver, & il fut sensiblement mieux pendant le voyage. Néanmoins il touffoit beaucoup, il avoit un étouffement & un serrement de poitrine, & sa respiration étoit laborieuse. Pour peu qu'il prit un exercice un peu fort, il crachoit le sang. Il avoit aussi des sueurs nocturnes, & étoit fort amaigri. A-peine

pirer jusqu'à ce que la saison devint plus favorable. Cependant l'usage des remèdes & un grand régime le soulagerent un peu; mais quoi qu'il en fut, il n'y avoit pas d'apparence qu'ils pussent le guérir entièrement. La Consommption avoit fait de grands ravages dans sa famille. Il s'embarqua donc en Mai. Je fus informé au retour du Vaisseau, qu'à tous égards il étoit assez bien, & qu'il avoit été si bien pendant la traversée, qu'il s'étoit cru permis de reprendre son train de vie ordinaire, & que lorsqu'il fut arrivé en Virginie, il reprit l'usage des bains froids selon son ancienne coutume. Quelque tems après, il tomba malade à la suite d'un voyage, & mourut en peu de jours.



OBSERVATION VIII. *Idem.*

Un Monsieur pendant la dernière guerre, ayant été pris par les François & obligé de passer plusieurs nuits humides sur le tillac, fut mis ensuite en prison. Il y fut attaqué d'un rhume violent, d'une forte toux, de fièvre & d'un amaigrissement qui dura plusieurs mois, & avoit toutes les apparences d'une consommation. Il fit un voyage à la Jamaïque, & fut entièrement guéri sur Mer.

OBSERVATION IX.

Consommation accompagnée de crachement de sang & de pus.

Une Jeune femme d'un tempérament froid & délicat, tomba en consommation, maladie qui avoit fait périr sa mere, un frere & une sœur. Elle avoit depuis plusieurs mois une

toux fort incommode pendant la nuit, des sueurs colliquatives, de fréquens crachemens de sang, une fièvre suppuratoire toutes les deux ou trois semaines, & un crachement considérable de pus. Elle se plaignoit aussi d'une douleur sourde & très-incommode au côté gauche de la poitrine. L'usage des remèdes sembloit lui procurer quelque soulagement; mais je ne me laissai pas amuser par les appatences flatteuses d'une maladie trompeuse, & je lui conseillai d'aller en Mer. Elle s'y trouva beaucoup mieux. Ayant été obligée de passer quelque tems à terre, dans un tems fort chaud & dans un endroit resserré, elle fut reprise d'un crachement de sang dont elle étoit quitte depuis long-tems. En revenant, le Vaisseau fut obligé de rester abrité dans un havre pendant un mois, à cause des

vents. Pendant ce tems elle alloit tous les jours se promener dans un bateau, comme je le lui avois prescrit. A son retour j'eus autant de plaisir que de surprise. Elle avoit recouvré son embonpoint & son air de santé, & de tous ses maux passés, il ne lui restoit qu'un léger enrouement. Je ne pus jamais gagner sur elle un second voyage; elle disoit qu'elle se trouvoit très-bien. L'hiver suivant elle eut quelques légers crachemens de pus & de sang; mais néanmoins à tous égards, elle étoit beaucoup mieux que l'hiver précédent. Au printems, elle fut attaquée d'une fièvre qui régnoit alors, dont elle se tira; mais depuis ce tems elle ne fit plus que languir, devint tout-à-fait phtisique & mourut.

OBSERVATION X.

Suppuration des Poumons.

Un homme de travail, d'un tempérament robuste, ayant reçu sur la poitrine la chute d'un poids considérable, fut attaqué d'un crachement de sang, qui eut des retours fréquens, & dans lesquels il rendoit quelquefois une ou deux livres de sang. Il rendoit aussi souvent du pus & en grande abondance, enfin il étoit si maigre & si foible, que pendant qu'il crachoit le pus, il étoit obligé de garder le lit. Pendant l'été il fit deux ou trois petits tours en Mer, sous un régime strict, & s'abstenant de liqueurs spiritueuses dont il faisoit auparavant un peu trop d'usage. Dès le premier voyage qu'il fit à la mer, il n'eut plus de crachement de sang: ensuite la matiere purulente

se tarit peu à peu, & il recouvra ses forces & sa santé jusqu'à un certain point, de sorte qu'en Octobre, ayant eu occasion de le voir, je lui trouvai un air bien portant, plus de fièvre, & il étoit en état de sortir; mais cependant il ne pouvoit encore vacquer à ses affaires ordinaires. Il lui restoit encore une petite toux. Pendant l'hiver il fut obligé de faire en grande hâte un assez long voyage, & par un mauvais tems. Il s'enrhuma; il survint une nouvelle suppuration, une fièvre continue, des sueurs; il perdit bien-tôt son embonpoint & mourut.

OBSERVATION XI.

Migraine.

Un Monsieur fort sujet à une Migraine qui le rendoit fort malade, fut obligé de faire un voyage sur Mer.

(Ce n'étoit pas à cause de sa maladie.) Ce voyage le guérit, quoiqu'il fut fort court, car pour l'ordinaire, la traversée n'est que de quelques heures. Dans quelques maladies de cette espece, la navigation semble être un remede sûr, soit que la maladie soit idiopathique, soit qu'elle soit sympathique & tire son origine de l'estomach, ou réside souvent la cause de ces indispositions.

OBSERVATION XII.

Consumption à la suite d'une pleurésie.

Il y a quelques années qu'un jeune homme à la suite d'une violente pleurésie dont il ne s'étoit tiré que très-difficilement & à force de saignée, se trouva attaqué de symptômes aussi dangereux que la maladie qui les avoit devancés. Sa douleur au

côté continuoit, il avoit une toux fréquente, crachoit beaucoup, avoit des sueurs profuses & étoit dans un grand marasme. Il y avoit un an ou plus qu'il portoit cette maladie. Pendant l'été les sueurs & l'expectoration diminuerent, mais il resta au Malade une toux sèche & pénible; & sa foiblesse étoit si grande, sa respiration si difficile, qu'il ne pouvoit soutenir l'exercice le plus doux, même celui de la promenade, sans se reposer souvent. Il entreprit un voyage de cinq ou six semaines, & se trouva beaucoup mieux au bout de quelques jours. La toux cessa, l'appétit augmenta & le Malade recouvra ses forces & de l'embonpoint, de maniere que dans le retour, il mit souvent la main à l'œuvre avec les Matelots, pour son amusement; la difficulté à respirer se passa aussi.

A son retour il se trouva en bonne santé, & depuis il a continué de faire pendant trois ou quatre ans, un voyage sur mer chaque année, & toujours avec un succès manifeste; de sorte qu'il n'y a plus que dans la gelée ou lorsque le vent est à l'Est, qu'il est sujet à avoir une petite toux & une respiration un peu gênée.

OBSERVATION XIII.

Rhumatisme & maladie de Nerfs.

Je vais rapporter cette observation dans les propres termes du Monsieur qui est le sujet, aussi estimable par son mérite que par sa véracité.

» Depuis deux ans j'ai été fort
 » langoureux, & je pense que cet
 » état m'est venu d'un grand relâ-
 » chement dans les nerfs, occasion-
 » né, à ce que je présume, par le
 » climat chaud dans lequel j'ai vécu

» plusieurs étés, & par différens ac-
» cès de fièvre qui n'ont guères
» manqué de m'attaquer trois ou
» quatre fois par an, & qui ont
» fans doute corrompu toute la masse
» de mon sang. Je ressentois des
» douleurs aiguës dans le dos, les
» cuisses, les bras, les épaules, de
» forte qu'à peine pouvois-je re-
» muer le corps ou me tenir droit;
» j'étois souvent obligé de quitter
» le lit deux ou trois fois la nuit.
» Ces indispositions me firent per-
» dre l'appétit, l'embonpoint & les
» forces: j'étois toujours fatigué &
» je n'avois point de cœur à l'ou-
» vrage. J'ai pris pour cette maladie
» compliquée, une grande quantité
» de drogues; j'ai fait usage des
» bains chauds, des ventouses seches,
» mais sans aucun succès. Comme
» j'étois prêt à faire une expédi-

» tion dans l'Inde Occidentale , je
» fus faisi d'une violente douleur au
» côté gauche de la poitrine , pour
» laquelle je fus saigné , & on me
» fit faire usage de beaucoup de re-
» medes tant internes qu'externes.
» Comme aucun ne répondoit à l'in-
» tention , d'abord on appliqua une
» emplâtre vésicatoire sur la partie ,
» & puis une seconde sans succès. Je
» fus obligé de m'embarquer avant
» la guérison totale du dernier vé-
» sicatoire. Au bout de cinq jours
» d'embarquement , mon appétit
» devint meilleur. Au bout de dix
» ou douze jours , je me trouvai
» beaucoup plus fort , quoique je
» n'observasse aucun régime & que
» je ne prisse aucun remede. Ma
» douleur de côté continuoit , mais
» elle n'étoit plus si violente. Je
» me portai mieux de jour en jour ,

» & pendant mon voyage à S. Kitt ,
» & pendant que je croifai devant
» les Isles Leewards; de forte qu'à
» mon retour, j'étois devenu gras,
» d'une bonne complexion, & je ne
» ressentois plus ma douleur de poi-
» trine, sinon lorsque je faisois une
» forte inspiration. Après mon re-
» tour en Virginie, la douleur me
» reprit, & continua à augmenter
» jusqu'au tems où je m'embarquai
» de nouveau: pour lors elle se calma
» de maniere qu'au bout d'une quin-
» zaine, elle ne m'incommodoit
» presque plus. Peu de tems après
» être arrivé en Angleterre, elle est
» augmentée considérablement, &
» quoique j'aie reçu quelque foulage-
» ment, en suivant ce que m'ont
» conseillé quelques - uns des plus
» renommés de votre profession, je
» m'en ressens encore beaucoup.

» J'espere que la Mer me délivrera
 » de tous ces maux ». Cette mala-
 die a changé de place , & s'est ter-
 minée par un mal de tête nerveux
 avant le départ du Malade d'Angle-
 terre. Cette maladie a demandé de
 fortes & de fréquentes saignées , &
 est augmentée considérablement en
 Mer par le mouvement du Vaisseau.

OBSERVATION XIV.

Consumption.

Un Monsieur qui venoit de per-
 dre sa sœur depuis peu d'une con-
 somption , étoit sujet habituellement
 à une toux , qui augmentant de jour
 en jour & accompagnée d'une expec-
 toration abondante de matiere épais-
 se , devint enfin fort incommode
 sur-tout pendant la nuit , & le fit
 considérablement maigrir. Il fit un
 voyage sur Mer de six semaines ,

pendant lequel il ne toussa presque point. Mais à son débarquement ayant couché dans des draps humides, il s'enrhuma, & la toux devint aussi fâcheuse que ci-devant. Malgré cela il revint pendant l'hiver, gras, fort, bien portant, & cet état de santé continua pendant une année. Ensuite la toux augmenta, un crachement de matière vraiment purulente, se mit de la partie; il eut de fortes & fréquentes hémorrhagies qui venoient de la poitrine, & malgré les meilleurs moyens que j'aie pu employer, le Malade mourut. Il est à présumer que la navigation a retardé considérablement en ce cas la consommation qui menaçoit, & qu'elle l'auroit même retardée beaucoup plus, ou peut-être guéri tout-à-fait le malade, sans cet accident qui fit revenir la toux, ou si le Ma-

lade avoit voulu retourner une seconde fois en Mer.

OBSERVATION XV.

Ulcere au Poumon.

Un Monsieur ayant reçu un coup de pied de son cheval dans la poitrine, fut attaqué d'un crachement de sang qui eut des retours fréquens & qui fut suivi d'un crachement de matiere purulente & fanieufe, mêlée de morceaux membraneux, & le tout accompagné d'un sentiment interne de pesanteur sur la partie affectée. Il resta plusieurs années dans cet état de langueur, faisant usage de beaucoup de remedes qui lui étoient prescrits par les Médecins les plus habiles. Cependant à peine avoit-il en un mois un court intervalle à sa maladie. Après avoir craché des morceaux plus gros de mem-

branes, l'expectoration cessa pendant quelques semaines, ce qui lui fit espérer qu'il alloit enfin être délivré de sa maladie. Quoi qu'il en fut, j'insistai sur un voyage en Mer, alléguant pour argument que c'étoit-là le tems le plus propre à le faire, & qu'il falloit par ce moyen aider la nature à compléter la guérison & à lui rendre sa première santé. Il ne fut absent que quelques semaines, pendant lesquelles il fut dix-huit jours en Mer, & de retour il prit le lait à terre pendant une quinzaine de jours. Au bout de ce tems il revint méconnoissable. Il étoit considérablement engraisé, il avoit un air mâle & étoit en état de faire à pied plusieurs milles, lui qui auparavant avoit toutes les peines du monde à marcher doucement pour faire ses affaires. Depuis ce tems, &

il y a quelques années de cela, il ne s'est plaint de rien. La navigation dans ce cas-ci a-t-elle opéré la cure, ou n'a-t-elle fait que la compléter? Il est vrai qu'il faut avouer qu'elle fut mise en usage dans une circonstance heureuse. Un voyage par terre auroit-il eu des effets si remarquables, dans un si court espace de tems, ou même dans un espace de tems plus considérable, quand bien même on n'auroit eu en vue, après une si longue maladie, que de subvenir à l'état langoureux où se trouvoit le malade? Un voyage par terre auroit-il encore été aussi sûr, & soutenu aussi facilement, dans la circonstance présente, & l'état vicié où se trouvoient les poumons & dans un degré de foiblesse aussi considérable?

OBSERVATION XVI.

Convalescence douteuse & mal assurée.

Une personne de distinction pour une maladie compliquée & qui paroïssoit désespérée, se mit à faire une longue suite de remedes auxquels tout autre moins résolu ou d'une constitution moins forte, auroit succombé. Avant que la maladie eut été à moitié guérie, il fut attaqué d'une dissenterie épidémique, qui lui fit suspendre ses remedes, & donna lieu à la premiere maladie d'acquérir de nouvelles forces, ce qui l'obligea de continuer ses remedes pendant quelques mois de plus. Enfin la maladie ayant été domptée, excepté cependant ce qu'on espéroit qui céderoit au tems ou à d'autres moyens, le Malade passa plusieurs mois chez lui pour se rétablir; mais sa santé étoit

si lente à revenir, & l'émaciation étoit si constante, qu'on regarda le succès comme douteux, & qu'on appréhenda l'hectisie & la consommation. Au fort de l'hiver, tout foible & décharné qu'il étoit, quoiqu'il eut en outre les jambes enflées, il s'embarqua sur la Manche, & y voyagea l'espace de trois semaines par un tems constamment orageux. On relâcha, & il passa quelque tems à terre. La plûpart de ceux qui étoient à bord, furent malades pendant la tourmente; pour lui, dont on comptoit voir la mort avant la fin du voyage, il se portoit on ne peut mieux. Il but & mangea de grand appétit tout le long du voyage. Quelques gales enracinées qui jusques-là n'avoient pu encore être subjuguées, se dessecherent & les parties se guérèrent. Cependant il gagna Lisbonne,

ce qui allongea son voyage de sept jours, & il se trouva tout-à-fait guéri. Depuis ce tems il a joui d'une santé parfaite & confirmée.

OBSERVATION XVII.

Crachement de sang.

Un Jeune homme grand & fort fluet, ayant une peau extrêmement fine, des cheveux mous, fut attaqué d'un crachement de sang, qui reparut plusieurs fois & avec force. Après lui avoir fait faire usage de quelques remedes, je lui conseillai d'aller en Mer. Le voyage étoit de dix jours environ. A son retour, il fut quelques semaines sur Mer à cause des temps orageux. On étoit alors dans l'hiver, & il montoit un petit Vaisseau fort chargé, qui fut obligé d'échouer. Il passa à la suite de cela,

quatre mois dans une Place maritime basse, humide & sujette aux brouillards. Ni le danger, ni la fatigue auxquels il avoit été exposé, ni la place mal-saine où il avoit été obligé de passer quelques mois, ne dérangerent sa santé en aucune manière. Il devint gras & fort, & depuis plusieurs années, se porte très-bien à tous égards. Quant à cette maladie, je lui avois conseillé un voyage sur Mer, comme le moyen le plus court & le plus efficace qu'on pût employer dans les circonstances fâcheuses où il se trouvoit, non-seulement pour empêcher les rechûtes, mais aussi pour prévenir la consommation dont il étoit menacé, & qui environ au même âge où il se trouvoit, avoit été fatale à deux de ses parens; savoir, à un frere & à une sœur quelques années auparavant.

OBSERVATION XVIII.

Douleurs de Nerfs, Langueur & Fievre vaporeuse.

Une jeune femme fut attaquée pendant l'hyver & le printems, de douleurs à l'estomach & au ventre, sur-tout au côté droit : elle perdit l'appétit, les forces, & la violence de la douleur la faisoit tomber dans une langueur excessive. Elle fit usage de beaucoup de remèdes, mais qui ne lui firent aucun bien. Comme sa maladie & sa foiblesse augmentoient, & que les autres remèdes ne faisoient pas entrevoir de grandes espérances, je lui conseillai fortement un voyage en Mer. On verra quels effets il eut, par l'extrait d'une Lettre d'un Ecclésiastique très-respectable, qui est son parent.

» Ma nièce , après avoir beaucoup
» languï & souffert cruellement , s'est
» enfin résolue à suivre votre conseil.
» Quoiqu'elle fût si malade & si
» foible , que ce ne fut qu'avec beau-
» coup de peine qu'on put la faire
» monter dans le Vaisseau , & que
» quelque tems après avoir été em-
» barquée , elle fut si malade , qu'on
» en craignit les conséquences ; néan-
» moins , peu à peu elle s'est réta-
» blie. Elle a eu à son retour une
» seconde fois le mal de Mer , &
» elle paroît actuellement si fort
» changée en mieux , qu'on ne l'au-
» roit jamais imaginé ». Elle fut
cinq heures à aller & seize à revenir.
Ce court voyage lui donna de telles
forces & un tel soulagement , qu'elle
fut en état de prendre l'exercice du
cheval , sur lequel , aussi bien que
sur le changement d'air & la dissi-

pation, on fondoit des espérances de guérison, parce que la Malade avoit une grande aversion pour la navigation. L'été & l'automne s'étant passés, elle se trouvoit toujours dans un état incertain. Je lui persuadai de faire encore le même voyage, & elle fut bientôt après tout-à-fait rétablie.

Plusieurs autres personnes attaquées de langueur, de douleur à l'estomach, aux hypocondres, de flatulence, ou perte d'appétit, de vomissement ou autres symptômes vaporeux, m'ont assuré qu'après le mal de mer passé, elles avoient senti un soulagement dans tous leurs maux & un bien-aïse qu'elles n'avoient jamais ressenti auparavant, tels remèdes qu'elles eussent faits, & qu'ensuite la maladie avoit pris un caractère sensible de mieux.

OBSERVATION XIX.

Consumption.

Un jeune homme , étudiant en Droit , fut attaqué d'une violente toux sèche , qui fut suivie de sueurs nocturnes & colliquatives , d'amaigrissement , de perte de forces & de l'appétit. Il embrassa avec plaisir la premiere proposition que je lui fis , d'aller en Mer , sur le succès qu'un pareil voyage avoit eu en la personne d'un de ses amis qui étoit soupçonné d'être attaqué de consommation. Le Vaisseau fut retenu six semaines plus long - tems qu'il ne comptoit. Ses jambes enflerent & le dévoiement se mit de la partie. Les deux premiers jours qu'il fut en Mer , il vomit beaucoup de bile & de phlegmes. Les sueurs , le dévoiement & l'enflure des jambes se dis-

siperent , & il mangeoit un peu. Il commença alors à cracher abondamment & à dépérir journellement , quoique ses forces & son appétit subsistassent. Il mourut à terre à la suite du voyage. S'il eût été entrepris dès la première proposition que je lui en fis , & que les abcès se fussent ouverts , avant que la colliquation eût fait des progrès si rapides , ou peut juger par le soulagement qu'il reçut de la navigation dans le triste état où il étoit , qu'il y avoit tout lieu d'en attendre au moins le retard de la consommation , & peut-être même quelque plus heureux succès.

OBSERVATION XX.

Asthme.

Un Ecclésiastique , d'un tempéra-

D iv

ment très phlegmatique, hors d'état de faire tout autre exercice, fit deux voyages en Mer. Ces voyages lui donnerent plutôt une meilleure fanté, qu'ils ne diminuerent l'asthme, ce qu'on ne pouvoit même guères attendre dans une maladie aussi considérable qu'étoit certainement la sienne; d'ailleurs les voyages furent fort courts, & il n'eut point le mal de Mer.

OBSERVATION XXI.

Consumption.

Un Monsieur attaqué d'ulcères au poumon, entreprit un voyage en Mer. La crainte & le mal de Mer lui firent perdre courage, de manière qu'il ne resta en Mer que onze jours: & même encore pendant ce court espace de tems, il se fit remet-

tre quelques jours à terre. Il fit ensuite de longs voyages, prit les eaux de Bristol sur le lieu, fit usage chez lui des remèdes les plus renommés, revint dans son pays natal, & mourut au bout de trois ou quatre mois de langueur.

OBSERVATION XXII.

Paralyfie.

Un Monsieur attaqué d'une paralyfie universelle dans un degré assez fort, employa envain différentes méthodes & plusieurs remèdes. Je lui conseillai enfin de faire un voyage sur Mer, de boire de l'eau de Mer, de s'y baigner, & lorsqu'il seroit arrivé en Amérique, de prendre des bouillons faits avec le serpent à sonnettes. Cette maladie en plusieurs années étoit venue insensiblement;

il ne pouvoit marcher qu'avec beaucoup de peine , & sa vue étoit fort affectée. Il fut attaqué d'une fièvre , & on pensoit qu'elle lui pourroit être avantageuse ; mais comme c'étoit une espèce de fièvre nerveuse , elle ne servit qu'à l'énerver encore plus , du moins pendant un certain tems. Après avoir passé à la campagne un tems considérable , il revint à peu près dans le même état. Je n'ai jamais vu la cure de cette maladie dans de pareilles circonstances.

Voilà à peu près tous les cas où j'ai prescrit des voyages sur Mer pour la cure de différentes maladies , excepté un ou deux autres dont on ne peut tirer aucune conséquence , parce qu'il en est résulté plus de mal que de bien. J'ai entendu raconter d'autres observations de l'efficacité de la navigation dans des maladies

d'une mauvaise espèce, auxquelles j'ai foi, mais dont je ne puis me rappeler assez les circonstances & les détails, pour les rapporter; c'est pourquoi je ne fais que les mentionner. Je suis sûr que si l'on faisoit attention, on trouveroit que tous les jours elle opère les plus grandes cures sans qu'on y prenne garde, & sans qu'on imagine même que c'est elle qui les opère. Les observations précédentes me donnent lieu de faire en peu de mots les remarques suivantes.

Toutes les observations précédentes, si l'on en excepte les quatre dernières, montrent évidemment les bons effets de la navigation.

Ces bons effets ne peuvent être attribués qu'à la navigation, puisque les Malades, pendant qu'ils étoient en Mer, ne faisoient pas d'autres remèdes.

On ne peut pas dire qu'ils dépendent entièrement de l'exercice, puisque plusieurs de ces Malades n'ont point du tout eu, ou ont eu très-peu le mal de Mer: il est difficile à concevoir que la seule gestation soit capable de résoudre des tumeurs, de prévenir des crachemens de sang, de déterger les parties qui fournissent du pus: il est aussi peu vraisemblable que ces effets soient la suite de l'action augmentée de l'air seulement en tems qu'air.

C'est principalement dans le cas de consommation que j'ai recommandé la navigation; elle y semble même propre: & comme on n'a pas encore trouvé de remèdes contre cette maladie, ces observations doivent encourager à faire des expériences sur ses effets en ce cas si fréquent & si fatal en Angleterre.

Non-seulement elle est en général propre à guérir la consommation, mais encore, ce qu'on ne peut dire des autres remèdes, la navigation & l'air de la Mer semblent particulièrement convenir aux différentes espèces, & aux différens degrés de consommation, pourvû qu'elle soit encore curable : c'est-à-dire, ils conviennent, & dans le cas de simples obstructions, de simples tubercules cruds, & dans le cas de purulence ou d'ulcération, de telles causes qu'ils procèdent.

Ils paroissent également convenir aux circonstances dont cette maladie est accompagnée, & dans lesquelles d'autres exercices sont dangereux, comme dans la fièvre, l'inflammation, le crachement de sang.

Au moyen de la navigation, si on ne peut pas terminer tout-à-fait la

cure, du moins on procure une diminution manifeste des symptômes, ou une suspension de la maladie, ce qui est un point d'une grande importance, d'autant plus que cela donne le moyen de faire faire au Malade une suite régulière de remèdes propres à le guérir tout-à-fait.

De ce qu'il est arrivé que quelques Pulmoniques sont morts de cette maladie après avoir été en mer, on ne peut néanmoins en rien conclure en défaveur de la méthode que je propose. Lorsque les poumons ont été affectés à un certain degré, ils demeurent même après foibles, obstrués en partie, & gênés dans leurs fonctions pendant long-tems : & ainsi ils sont plus sujets qu'auparavant à être affectés de nouveau, à moins que par un régime propre, & par une administration convenable des

remèdes, les parties puissent à la longue se fortifier, les callosités se réduire, & les vaisseaux devenir souples & perméables.

Souvent le tems que les Malades ont été en Mer n'a pas été suffisant, la maladie étant si forte, pour compléter la cure & rendre le succès certain : mais il est vraisemblable, autant qu'on en peut juger, qu'ils auroient été guéris radicalement, s'ils avoient eu de la persévérance.



CHAPITRE IV.

De la maniere dont opére la navigation.

ON m'a souvent demandé ce qui rendoit la navigation un remède si excellent, quels étoient ses effets, & quelle étoit la cause de ses effets. Les personnes curieuses trouveront dans la discussion de ces matieres, au moins de quoi les amuser.

Le premier effet de la navigation est le mal de mer, qui est la suite presqu'inévitable d'un nouvel embarquement, & qui nettoye les premieres voies des mauvaises humeurs, qui, retenues, pourroient vicier le chyle & être comme un foyer continuel, d'où dérivent les impuretés du sang & un déränge-

ment dans les fonctions, jusqu'à ce qu'il soit dompté par quelque moyen que ce soit. En cela le mal de mer correspond, on ne peut mieux, avec l'usage ordinaire où l'on est de nettoyer les premières voies avant d'administrer une suite régulière de remèdes, ce qu'on appelle communément *præmittenda generalia*.

Mais cette opération n'est pas le seul bien que procure le mal de mer. Le vomissement, en attirant dans les parties une plus grande quantité de sang & d'esprit, les échauffe & les fortifie (6) : de plus, les nausées

(6) Il y a une infinité de maladies aiguës & chroniques, dont le seul vomissement opère la cure, bien entendu que toujours dans les premières & quelquefois dans les secondes, on aura fait précéder les saignées. J'ai toujours remarqué que

continuelles & durables , en donnant une contractilité permanente à la fi-

dans les maladies aiguës , jamais le Malade n'étoit mieux , que le jour où il avoit pris une suffisante quantité d'émétique pour le faire vomir , quoique la plûpart du temps il n'eût rejezté par ce moyen que l'eau qu'il avoit pu boire. Le jour que l'on a administré ce médicament , la fièvre se relâche ordinairement , la peau qui jusqu'alors avoit été sèche & brûlante , devient fraîche & moite , le redoublement du soir , lorsqu'on a lieu d'en attendre un , est beaucoup moins violent , & il est rare que la nuit suivante les Malades soient agités. Enfin ce calme & ce bien être des Malades , m'ont toujours fait regretter de ne pas avoir en main un remede qui fut de nature à exciter les envies de vomir sans interruption plusieurs jours de suite , sans qu'il en résultât d'autres accidens à craindre. Je ne doute même pas si on venoit à trouver un pareil remede , qu'il ne pût suffire lui tout seul ,

bre , rétablit le ton de l'estomach & des intestins , qui par une foiblesse

avec la saignée & l'eau , pour guérir presque toutes les maladies aiguës , inflammatoires ou autres.

Ces bons effets du vomissement ne sont certainement la suite que du mouvement même spasmodique de l'estomach & des parties adjacentes. L'excrétion qu'il procure entre rarement pour quelque chose dans le succès , puisque communément les Malades ne rejettent précisément que l'eau qu'ils ont bu. Les efforts seuls & l'espece de convulsion des parties musculuses qui sont alors en action , operent tout le bien-être du Malade. Qu'on ne dise pas que ce sont les dejections par bas qui en sont la cause. Un purgatif ordinaire produiroit-il les mêmes symptômes ?

N'y auroit-il pas lieu de conjecturer que dans les cas d'inflammation , le mouvement circulatoire du sang étant augmenté par ces secousses répétées , le sang se trouve alors violemment poussé dans les vaisseaux

naturelle, ou autre vice, étoient incapables de faire leurs fonctions, d'où s'en suivoit une mauvaise digestion, & les autres mauvais effets qu'elle peut produire dans toutes les concoctions. Ainsi, par conséquent, ce doit être un remède sûr dans plusieurs maladies qui ont leur siège dans les premières voies, ou qui dépendent de leur état vicié. Il est évident que la navigation renforcit

engorgés, & surmonte à la fin les obstacles qui s'opposoient à son cours? Ces mouvemens multipliés & comme convulsifs de presque tous les muscles de la machine, ne contribuent-ils pas aussi à broyer le sang, & à en unir les parties, de manière qu'il devienne plus homogène & plus fluide? Ou enfin le Malade n'est-il mieux le jour qu'on l'a fait vomir, que parce que, comme il arrive souvent, un spasme détruit l'autre?

l'estomach & les intestins, par la constipation qu'elle cause, & le grand appétit qu'elle donne presque toujours aussi-tôt qu'on est embarqué, quelquefois dans le tems qu'il étoit tout-à-fait perdu, & que d'autres moyens ne pouvoient le rétablir.

En dernier lieu, le vomissement par les secousses répétées qu'il donne, & l'évacuation qu'il procure, fait une puissante révulsion, & résout la matiere pâteuse qui causoit les maladies, de sorte que de cette maniere il devient un désobstruent. L'expérience journaliere prouve que de certaines tumeurs, & des inflammations locales, qui menaçoient un apostume dangereux, aussi bien que des douleurs fixes & obstinées, ont cédé au vomissement. On fait encore par expérience, qu'il rend plus traitables des ulceres rebelles, qu'il

arrête ou prévient de certaines hémorragies, qu'il guérit quelquefois, fort promptement, des hydropisies & la manie. Il n'y a peut-être pas de vomissement qui soit plus violent que celui que produit le mal de mer. Aussi la commotion qu'il excite a-t-elle été comparée aux effets de l'hellébore, & le vomissement que l'on souffre en mer, a-t-il été reconnu pour propre à guérir certaines maladies de la tête, de la poitrine, des yeux, & celles pour lesquelles on ordonnoit aux Malades de l'hellébore (7).

(7) Commotio denique quæ in navigatione excitatur, vim habet elleboro levi & albo persimilem. Oribas. *Medicin. Collect.* Lib. vj. cap. 23. ——— Quin & vomitiones ipsæ in stabili volutione commotæ, plurimis morbis capitis, oculorum, pec-

La navigation a encore été comptée au nombre des choses qui pouvoient contribuer à la guérison des maladies, en ce que l'air de mer semble être en possession de qualités réellement altérantes, à cause des différentes particules salines, ou autres corpuscules qu'il contient, & que les Vaisseaux inhalans du corps peuvent pomper en abondance. La vapeur que la mer exhale, n'est pas humide, selon Oribase; c'est-à-dire, elle n'est pas froide & relâchante

toris medentur; omnibusque propter quæ elleborum bibitur. Plin. *Hist.* Lib. xxxj. cap. 6. ——— Illa autem quæ fit procelloso in mari jactatio, robustissimum hominem non assuetum, vertigine, vomitu, anxietate intolerabili, ipso animi deliquio, efficit; hinc casu aliquando morbos inveteratos sic sanari novimus. Van Swieten. *Comment. in Boerrha. Aphor.* vol. 1. p. 34.

comme l'eau, mais sèche & âcre, ou pour mieux dire, d'une nature active extrêmement pénétrante. C'est pour cette raison que les lieux maritimes ont été jugés propres aux Malades, lorsqu'il s'agissoit d'échauffer, de résoudre, ou de déterger (8). L'air de Mer, dit Cœlius, est apéritif, à cause des particules salines qui y sont suspendues, & il nettoye le corps de ses impuretés; enfin il y produit de tels changemens, qu'il sembleroit qu'il le renouvelle (9).

(8) Quæ autem in navibus (fit gestatio) hoc magis habet quod in purgato aere, & in quo non humidi vapores, sed sicci & acres sint, efficitur; & ob eam causam est prestantior. Oribas. *Medicin. collect.* Lib. vi. cap. 23. — Loca vero maritima ubi detergendum, aut calefaciendum, aut aperendum, conveniunt. *Id.* Lib. ix cap. ii.

(9) Etenim fluminales, vel portuosæ,

Il y a dans l'air un certain principe nécessaire à la vie, dont nous n'avons pas une notion déterminée, & qui n'y existe qu'autant qu'il jouit d'une circulation libre. L'insalubrité de certains endroits qui ne sont pas suffisamment aérés, est peut-être la suite du défaut de ce principe, que l'on est obligé d'aller chercher à la campagne ou dans des endroits bien exposés, pour conserver sa santé, sur-tout lorsqu'on reste habituellement dans de grandes Villes & dans

atque stagni navigationes incongruæ judicantur, quoniam humectantes caput infrigident exhalatione terrenâ : maritimæ verò latenter atque sensim corpus aperiunt, & falsæ proprietatis causa, corpus adurunt; atque ejus habitum quadam mutatione reficiunt. Cœlius Aurelian. Lib. I. *Morb. Chron.* cap. 1. ——— Est enim lacerantior, atque corporis apertionibus efficax, ob falsitatem, maritimus aër. *Id.* Lib. III. *Morb. Chron.* cap. 8.

des lieux bas & resserrés. Peut-être aussi ce principe vivifiant existe-t-il en Mer en plus grande abondance , puisque l'air y est plus pur , plus doux & plus agréable. A ces égards l'expérience a toujours prouvé combien il étoit excellent , & rien n'est si commun que d'entendre parler de la fraîcheur de l'air de Mer , terme qui porte avec lui l'idée de sa grande pureté & de sa grande salubrité. Aristote donne pour cause de sa grande salubrité , la température agréable dont il jouit , & la ventilation continuelle à laquelle il est sujet (10). On a compté au nombre des avantages de la navi-

(10) Cur qui in navibus degunt , quamvis in aqua , coloratiores tamen sunt , quam qui in paludibus? An loca commode aspirata coloris præbere hilaritatem possint?
Aristot. probl. sect. 14. Quest. 1.

gation, la pureté de l'air que l'on respire en Mer (11).

L'exercice que l'on fait en Mer, est une des principales choses à être observée, quant à la maniere d'opérer de la navigation. La gestation en Mer est vive, forte & continuelle. Le corps est comme bercé & dans un balancement perpétuel, à cause du changement continuel du centre de gravité, ce qui fait que tous les solides sont en action & agissent sur les fluides avec une grande variété & beaucoup d'effet. Par cette différence du mouvement, tous les fucs sont mêlés plus efficacement; ils sont aussi comme broyés; ce qui produit un fluide beaucoup plus uniforme, un sang beaucoup mieux travaillé. Les poumons par leur mouvement non

(11) Oribas, ubi suprâ.

interrompu , & l'agitation qu'ils communiquent au sang , sont les principaux organes de la sanguification , qui , par conséquent , doit être fort imparfaite dans plusieurs maladies , mais principalement lorsque cet organe lui-même est affecté. Ici l'action variée & constante de tout le système musculaire , ne pourroit-il pas suppléer en quelque chose à l'action affoiblie des poumons ; & cet exercice ne contribue-t-il pas plus qu'aucun autre à la sanguification , lorsque l'organe dont nous venons de parler , ne peut pas exercer librement cette fonction ?

Ce qui ajoute encore beaucoup à l'exercice que l'on fait en Mer , c'est outre l'action de l'air qui est plus grande en général , c'est , dis-je , la manière dont il agit particulièrement. L'air en Mer , comme on l'a

dit plus haut, a un mouvement ondulatoire ; il agit donc comme par voie de percussion. Or par ce moyen il a une efficacité beaucoup plus grande que lorsqu'il n'agit que par une pression constante & égale. C'est à cette pression inégale de l'air, à cette percussion alternative, qu'on doit attribuer le bien-aise où se trouvent les personnes hypocondriaques & vaporeuses lorsque le tems est orageux, quoiqu'il pleuve ou qu'il tonne ; ils ressentent au contraire un mal-aise lorsque l'air est calme & tranquille, quoiqu'il ne tombe point de pluie, comme dans le printems ou l'été, saisons où ils sont toujours plus malades. Dans ces tems là l'action de l'air est foible, les solides sont plus relâchés ; & les humeurs, par conséquent, sont disposées à se mouvoir plus lentement.

On doit aussi considérer que quant à la cure des maladies, la vie que l'on mène en Mer est plus susceptible d'affecter l'esprit & nécessairement le corps puisqu'il y a la plus grande sympathie entre les deux. Sur Mer il régné un assemblage de passions qui est singulier, & toujours à l'extrême. Les Marins passent de l'espérance à la joie & de la joie au désespoir le plus grand, selon qu'ils sont en sûreté, ou en danger. Des transitions si subites & si variées, sont seules capables de guérir des maladies invétérées & incurables par d'autres moyens (12).

(12) Verum gestatio per pelagus vehementissima est, & mutationes plurimas & maximas facit. Nimirum cum anima mixtos affectus habeat ex tristitia & spe; timore ac periculo; modo gaudentibus & lætis, modo in agone existentibus navigantibus.

Il y a certainement en Mer plusieurs causes capables de produire de grands changemens dans la machine animale, & de l'affecter bien différemment : c'est pour cela aussi que nous avons attribué à la navigation tant de vertu. Mais il y a une maladie à laquelle la navigation est si propre à ce que je pense par la maniere dont elle opere, & ce sujet est de si grande importance, que je crois qu'on voudra bien me permettre de m'expliquer un peu plus au long. Cette maladie est la pulmonie, l'hectisie, la consommation.

La consommation est une affection locale & externe, ou exposée à l'air.

Omnia hæc composita sufficientem vim habent omnem veterem morbum exigendi, & è corpore excludendi. *Ætius Medicin. contract. tetrab. prim. Serm. 3. cap. 6.*

Il est aisé de concevoir comment l'exercice, & le changement d'air & de climat peuvent procurer un soulagement si sensible ; mais il y en a peu qui aient considéré la vapeur qui s'exhale de la Mer, comme convenable aux poumons. Quand je parle ainsi, je présume qu'on est convaincu que pour guérir le vice de la partie attaquée, principalement dans la consommation, il faut appliquer directement un remède sur la partie. Guérir l'ulcère des poumons, c'est guérir la maladie, ce qui, je crois, ne peut se faire au moyen de remèdes qui ne les affectent que de loin & très-peu, ou seulement par la médiation du sang qui passe aux environs.

Différens Auteurs ont insisté sur la nécessité & le succès de la fumigation dans le cas d'ulcères aux pou-

mons; on a proposé différentes formes de remèdes en fumées ou en vapeurs. On a aussi imaginé des instrumens propres pour les conduire jusqu'au poumon. On a encore recommandé de faire tenir au Malade, dans sa bouche, des substances anti-septiques & desséchantes, afin que l'air & la salive pussent se charger abondamment des émanations de ces substances: & cette méthode n'est point à mépriser.

En guise de ces applications artificielles, quoiqu'elles fussent même dès-lors en usage, les anciens ont cherché à trouver un air chargé naturellement de médicamens propres à cette maladie & dans lequel ceux qui en seroient attaqués pussent vivre. C'est dans cette vue qu'ils envoyoit ceux qui avoient les poumons ulcérés en Libye ou autres lieux, où ces Ma-

lades ont vécu très-bien plusieurs années en respirant dans les forêts un air chargé de particules de résine. Galien envoyoit ces malades à Stabie dont la situation sur le rivage entre Naples & *Surrentum*, paroît avoir été avantageuse à ces sortes de maladies. Elevée suffisamment, défendue des vents du Nord & de l'Est, & inclinée du côté du Sud; cette place étoit exposée aux influences salubres de la Mer. D'un autre côté le Vésuve jettant continuellement feu & flammes, l'air d'alentour étoit toujours chargé d'exhalaisons sulfureuses. La chaleur interne de la montagne, qui s'étendoit jusqu'à Stabie, causoit sans doute une pareille exhalaison de corpuscules semblables.

La grande ressource chez nous dans la consommation est d'aller ha-

ôter un climat plus chaud, & respirer un air plus léger & plus pur : & la bonté de l'air des endroits où nous envoyons ces Malades dans des climats plus méridionaux, dépend de la douceur de ces climats, de la constance du tems, & de la régularité des saisons : & comparé à l'air des endroits plus septentrionaux, qui est froid & humide, & où le tems est toujours changeant, l'air des pays méridionaux est certainement préférable & fait moins de mal. Ne pourroit-on pas néanmoins faire une question : sçavoir, si selon le préjugé, un air plus délié est toujours le meilleur dans ces occasions ? L'expérience prouve le contraire. Dans un air pur, serain & sec, j'ai fort souvent remarqué que ces Malades se portoient plus mal, & qu'ils sont beaucoup mieux dans des en-

droits où l'air & les saisons sont en apparence moins favorables, & où l'air est humide & tempéré, selon que le remarque aussi Frédéric Hoffman, qui fait la même observation. Or l'air sur Mer est précisément de ce caractère (13).

(13) Le poumon est un viscere continuellement en mouvement, & dont la souplesse est toujours entretenue par une lympe pituiteuse qui y circule, ou par une mucosité aqueuse qui l'enduit & qui s'y filtre. Il paroît donc que l'air humide est très-ami des poumons, & qu'il est nécessaire, pour les empêcher de s'enflammer, & de perdre par-là de leur mouvement, ce qui arrive dans le cas de fièvre, de chaleur, & de sécheresse de l'air. Mais il a encore une autre qualité particulière, qui est d'être plus propre que l'air sec, à tempérer, rafraîchir & ventiler le sang qui est dans les poumons. Rien n'est plus agréable dans les grandes chaleurs, qu'une petite pluie,

Si, comme on l'a déjà avancé, l'air de Mer est réellement plus pesant ou plus élastique, il doit beaucoup mieux répondre aux fonctions mécaniques de l'air dans la respiration ; il doit donc dilater plus librement les poumons lorsqu'ils sont foibles, flaccides ou presque calleux ;

qui réveille les esprits, & rend la respiration plus libre. Dans les climats chauds, lorsque la chaleur est étouffante, on a coutume de s'asseoir à l'ombre d'un grand drap, qu'on a soin de tenir toujours humide, ce qui procure le soulagement le plus agréable. Cela démontre pleinement l'effet de l'humidité. L'observation confirme de plus que la bise de Mer, quoique fraîche, produit toujours une légère sueur ou une transpiration plus libre, & rend le corps plus à son aise, ce que ne fait jamais le vent brûlant qui vient de terre, & qui au contraire dispose le sang à devenir putride & aduste.

il doit conséquemment faciliter la circulation du sang à travers les poumons ; il doit exercer une douce compression sur les vaisseaux sanguins qui, à cause de leur délicatesse sont si sujets à se rompre, surtout dans un air privé de son élasticité. Sur le sommet des hautes montagnes où l'air est fort léger, on respire avec difficulté, on est sujet à avoir des inflammations aux yeux, & quelquefois on crache le sang. Je me ressouviens, que dans un tems où la chaleur vint subitement & étoit brûlante, plusieurs personnes, en une nuit, cracherent le sang. La neuvième observation rapportée ci-devant nous fournit un exemple pareil. C'est peut-être pour cette raison que les pulmoniques sont plus à leur aise dans l'air épais & grossier des grandes Villes, parce qu'étant plein de

corpuscules grossiers, il n'est pas si propre à se raréfier, & que d'ailleurs il ne peut faire mal par une trop grande legereté, à ceux qui ont la texture des poumons délicate. Celse recommande comme une condition nécessaire, de choisir un air plus doux que celui dans lequel vivent les Malades. C'est pourquoi on les envoyoit en Égypte (14), où l'air, selon le rapport de Prosper Alpin, est fort grossier, sur-tout dans les places maritimes, où il pleut fort souvent. Il est vrai qu'il paroît que d'abord les Anciens envoyoient ces fortes de Malades préféablement sur les côtes de la Mer & sous un air

(14) Opus est cœli mutatione, sic ut densius quam id est ex quo discedit æger petatur. Ideoque aptissimè Alexandriam ex Italia itur. Cels. Lib. III. cap. 22. *De phtisi.*

plus pesant , ce qui ne s'accorde pas tout-à-fait avec les notions & la pratique des modernes.

Mais ce qu'ils ne perdoient point de vue , est qu'il n'y a point d'autre air qui puisse avoir l'avantage d'être en tout tems rempli de particules si convenables , dans un sens strict , aux différens états morbifiques où se trouve le poumon dans la consommation. L'air de la Mer est vraiment pectoral , il contient tous les médicamens propres à la maladie , & il s'applique directement sur les poumons dans l'inspiration : peut-être même ces effets ne sont-ils pas inférieurs à ceux des baumes les plus renommés. Parmi le nombre exorbitant de remèdes internes appellés pectoraux , qu'il y en a peu qui méritent avec justice ce nom ! Leur effet est partial & précaire. Ils ne sont amenés dans la partie , que par

le long tour de la circulation, & ils affectent indifféremment tout le corps, souvent font-ils autant diurétiques & spléniques: plus généralement ils font adoucissans & antiscorbutiques. Mais la chaleur douce, la nature balsamique & l'humidité saline de l'air de la Mer, en font un remede propre à remplir toutes les indications qu'il est possible d'imaginer dans cette maladie.

Peut-être bien chacun ne voudrait-il pas sur le champ reconnoître combien cette conjecture est raisonnable & vraisemblable. Cependant, imaginant que d'être souvent sur l'eau, devoit rafraîchir un poumon foible & brûlant, & reprimer la fièvre; que dans les vapeurs qui s'exhalent de la Mer, il y avoit autre chose que de l'eau toute pure, ce qui leur donnoit quelque analogie

avec les vapeurs ou les fumigations qu'on fait inspirer aux pulmoniques; comptant pour peu l'exercice qu'on prend à terre, je fis avec soin quelques essais pour voir de quel usage pourroit être la navigation. Le succès fut tel que je n'en avois jamais observé de pareil de la part de l'air ordinaire, & de l'exercice connu. J'ai encore été bien plus encouragé lorsque j'ai trouvé que les Anciens avoient eu les mêmes idées que moi, & qu'ils avoient recommandé généralement la navigation dans la phtisie, & cela pour les mêmes raisons.

Quant à l'usage externe de l'eau de la Mer, on a remarqué, & cela est connu même du peuple, qu'elle est propre à diminuer les ulcères, lorsqu'ils sont déjà détergés; qu'elle convient dans les tumeurs des gens de mer qui sont difficiles à venir en

suppuration, dans le cas de callosités ou de fistules, lorsque les ulcères ont été mal cicatrisés, qu'elle arrête & adoucit les ulcères rongeurs (15). Dans la consommation les poumons passent pour être à peu près dans cet état, & il est à présumer que les vapeurs qui s'élevent de la Mer, doivent avoir en quelque maniere, les mêmes effets sur les maladies que l'eau dont elles sont émanées.

La Mer, pour nous servir d'une comparaison qu'on nous permettra, peut à cet égard être regardée comme une espèce singulière de baume délayé dans beaucoup d'eau, & propre par sa ténuité à donner ses principales vertus par l'évaporation. En effet cet élément contient une abondance de différentes parties volatiles

(15) Hippocrat. Lib. *De liquidorum usu.*

& véritablement balsamiques qu'il exhale continuellement au moyen des vents, du soleil & d'un feu souterrain, en vapeurs qui agissent constamment sur les poumons de la manière que le feroit un bain ou une fomentation. Quelques Médecins des anciens tems ont regardé cette vapeur comme d'une nature chaude, résolutive & détersive. Principalement Aretée, Ecrivain qui n'est inférieur à aucun, pour l'exactitude & le jugement, dit expressément, que dans la consommation la vapeur saline de la mer est propre à dessécher les ulceres (16) : & la pratique semble confirmer le sentiment de cet habile Médecin.

(16) Cum ulceribus enim quiddam siccum marina salugo communicat. Aretæus *De curatione morb. diut.* Lib. 1. cap. 8. de *Phthi.*

CHAPITRE V.

Du véritable usage des Voyages sur Mer.

LES Anciens ont été extrêmement minutieux, par rapport à toutes les circonstances de la navigation; ils ont distingué celle qui se faisoit sur la mer, d'avec celle qu'on pouvoit faire sur les rivieres; ils ont distingué les occasions où il falloit naviger le long des côtes, ou en pleine mer, dans de grands ou dans de petits vaisseaux, dans de grands bateaux, à la rame ou à la voile, dans un vent violent, ou dans une bise modérée. Ils ont aussi fait différence entre la navigation dans un port, ou sur un lac. A de certains Malades ils prescrivoient de longs voyages; à d'au-

tres, de courts. Ils ont poussé sur ce point l'exactitude si loin, qu'Hérodote recommançoit de commencer un voyage de soixante stades, environ sept milles, & peu à peu d'aller jusqu'au double. Je vais présenter ce que l'observation m'a appris sur ce Chapitre, ou ce que je conjecture être dans le vrai sur cet article.

Les Médecins ont toujours recommandé d'avoir recours aux remèdes de bonne-heure. Mais la navigation est accompagnée de difficultés qui paroissent si considérables, de tant de hafards & d'incommodités, que la plûpart des Malades ne peuvent s'y soumettre qu'avec répugnance. On ne doit donc la conseiller que dans des cas où elle est véritablement propre, & lorsque le degré de la maladie le requiert absolument. Il y a certaines maladies dans lesquelles

elle est en vérité si évidemment indiquée, que je n'hésite jamais de la conseiller dès le commencement. Combien de personnes meurent tous les jours de consommation, qui dans les commencements ne faisoient aucun cas de leur maladie, & qui, dans la suite, ont été trop heureuses d'employer toutes les méthodes ordinaires. Il est très-commun de les voir s'expatrier pour aller respirer un air étranger & plus pur, & celà, lorsqu'elles n'ont plus de poumons pour être en état d'en jouir. Lorsqu'une toux commence à être accompagnée d'une hectisie poussée à un certain degré de sueurs & d'amaigrissement, de perte d'appétit & d'insomnie, le danger est trop apparent. On ne doit alors mépriser aucun des remèdes efficaces : il faut les essayer tous, soit seuls, soit unis

les uns aux autres. En effet, fort souvent si nous voulons procurer une cure radicale, ou si cela est possible, nous avons besoin de tous les secours de l'art, qui encore la plûpart du tems sont infructueux. Dans cette circonstance, la navigation n'a encore jamais manqué jusqu'à présent de répondre à mes intentions.

J'ai toujours trouvé que la navigation étoit bonne pour la santé, & suivie de succès dans le beau comme dans le mauvais tems, dans l'hyver comme dans l'été, & sous tels climats que ce fût. C'est pourquoi il ne paroît pas qu'il soit nécessaire de faire une attention si scrupuleuse à ces différences, lorsqu'on veut ordonner la navigation; & il semble que quant au tems où elle doit se faire, il faut ne consulter que la nécessité du cas.

Cependant

Cependant il faut avouer qu'en certaines occasions, il est nécessaire d'avoir égard aux circonstances. Ainsi dans le cas d'Asthme, il faudra envoyer le Malade en Mer, lorsque les vapeurs qui s'en exhalent seront plus ou moins chargées de cette humidité saline dont nous avons parlé, ou lorsque le temps est clair & serain, selon la cause de l'Asthme ou selon que l'expérience nous aura enseigné ce qui nuit ou ce qui fait du bien au Malade. Dans le cas de Fluxions ou d'Hydropisies, il faudra choisir un climat chaud & sec, parce qu'en augmentant la transpiration, l'humidité superflue se dissipe plus aisément. Quelquefois on se trouvera bien d'un temps orageux, parce qu'alors l'exercice est plus violent & que l'air a sur le corps une action beaucoup plus forte. Ce temps paroît donc propre

aux maladies qui reconnoissent pour cause l'épaississement des fluides; il semble aussi convenir dans le cas de Glandes obstruées, & principalement dans la Phtisie. Les Malades respirent alors un air rempli de corpuscules salins, d'une humidité balsamique capable de rafraîchir, de désobstruer & de déterger les poumons. Pour recevoir encore plus de soulagement, les Malades doivent se tenir alors sur le tillac autant que faire se peut, & s'exposer à l'influence libre d'un air aussi salutaire pour eux, & en même-temps à l'exercice puissant qu'on y éprouve. C'est ce que j'ai toujours recommandé à ceux que j'ai fait naviger, & c'est ce qu'ils ont aussi exécuté de tout leur pouvoir.

J'ai encore quelque peine à conseiller la navigation dans des saisons

éfavorables, où le temps est extrêmement inconstant & où l'atmosphère passe rapidement du froid au chaud. Il semble que dans ces saisons l'air soit chargé de parties capables de produire des embarras, ou d'une humidité contraire à la santé. On doit faire attention à ces circonstances avec soin, & c'est ce qui doit déterminer à envoyer ceux qui sont sujets à des maladies qui ne peuvent s'accommoder de ces temps, dans un climat plus méridional; d'autant plus qu'ils ne craignent rien tant que les inclémences de l'air, & rien ne les rend plus malades que des changemens fréquens & subits du temps, auxquels nous sommes si fort exposés pendant un long hiver.

Les personnes délicates & sujettes aux affections nerveuses & spasmodiques, doivent d'abord naviger

sur des Mers plus calmes, dans des Ports ou des Bayes, & lorsque la saison est belle & douce, parce qu'ils ne peuvent souffrir la commotion à un certain degré sans en ressentir de fâcheux accidens.

Peut-être pourroit-on croire qu'il seroit nécessaire avant de s'embarquer, de faire usage de quelques remèdes préparatoires, comme par exemple, de la Saignée ou de la Purgation, s'ils sont indiqués. Il ne seroit pas mal aussi d'employer en Mer des remèdes propres à prévenir un vomissement excessif, & la constipation ou le dévoiement. Quelquefois il pourroit être à propos de prendre une suite de remèdes désobstruans pour aider la cure. Mais jusqu'à présent je me suis toujours fié sur la navigation seule. S'il étoit nécessaire que les Malades prissent le Lait, les

personnes riches peuvent avoir à bord des Chevres ou des Vaches.

Il n'est pas absolument nécessaire de parler du temps que l'on doit passer en Mer, parce qu'il est à supposer qu'on veut ou qu'on doit y rester jusqu'à ce que la maladie soit entièrement guérie, & que la santé soit tout-à-fait rétablie. Quelques Malades, comme on peut le voir par les observations précédentes, se rétablissent en quelques semaines ou en quelques mois. Quelquefois un mal de Mer de quelques heures a suffi. Il faudroit pour d'autres malades qu'ils restassent en Mer des années entières, afin que la cure fût complete & qu'ils n'eussent plus de rechûte à craindre. Ce n'est pas que je veuille dire qu'ils devroient rester toujours en Mer; mais ils devroient de temps en temps faire un voyage, ce qu'ont fait quel-

ques-uns, encouragés par le succès qu'ils en retiroient. Cette méthode, fera, je crois, plus efficace, que de les envoyer aux Eaux, de leur faire prendre le Lait, ou de leur faire faire des voyages sur terre, qui souvent ne sont suivis d'aucun succès. Au moins elle m'a réussi très-bien, dans des cas où tout ce que je viens de rapporter n'avoit servi en rien, & où on avoit mis en usage de longues suites de remedes, à pure perte.

Si la foiblesse du sujet, l'incertitude de la cure, la crainte ou la répugnance du Malade portent le Médecin à ne point conseiller la navigation, ou que la personne affectée s'obstine à ne point s'y exposer, le dernier expédient fera pour lui de vivre dans quelque petite Isle, ou sur une Côte bien exposée, où les vapeurs qui s'exhalent de la Mer

excèdent celles qui sortent de la terre, & où par conséquent ces premières prévalent. Là il pourra se promener sur Mer tous les jours, pour observer quels effets aura la navigation, & il s'accoutumera peu à peu à un mouvement inusité & à un voyage plus long.

De cette maniere, on peut donner à la navigation des degrés certains & adaptés à toute sorte de cas & de circonstances. Car en faisant naviger le Malade dans de grands ou dans de petits vaisseaux, plus ou moins loin du rivage, dans des Mers plus ou moins calmes, on peut diminuer ou augmenter l'exercice qu'on lui ordonne. Il en est de même du mal de mer; par les mêmes moyens on peut n'exciter que de simples nausées ou des vomissemens, & cela aussi long-temps & aussi peu de temps que le deman-

deront & la nature de la maladie & l'état du Malade. Il paroît que c'est dans cette vue que les anciens Médecins ont été si exacts dans les règles qu'ils ont statuées sur la navigation en ces cas de maladie. J'ordonne souvent à mes Malades de sortir dans un bateau une heure ou deux pendant la marée, & de répéter fréquemment ces promenades.

Comme la crainte de périr en mer est capable de décourager les Malades, j'ai toujours eu soin d'arranger les choses de maniere que s'ils ne peuvent supporter absolument la navigation, ou qu'il survienne quelque danger, on puisse avoir le tems de regagner la terre, avant qu'il arrive aucun accident.

Il y a quelques maladies qui sont particulieres à un certain période de

la vie, passé lequel tems, on court ensuite beaucoup moins de danger. Cela est principalement vrai quant à la consommation. Peut-être feroit-ce une bonne précaution pour ceux qui tirent leur origine de parents à qui cette maladie a été funeste, de vivre quelque tems en mer, pour prévenir en eux le même accident, lorsqu'ils sont parvenus à cet âge fatal où on est plus sujet à cette catastrophe. J'ai prescrit une fois la navigation en pareils cas, & elle a eu tout le succès que je pouvois en attendre.

Les Anciens faisoient un usage fréquent de remèdes fournis par la mer, comme de la navigation, du sel marin, de l'eau de mer. Ils employoient ces remèdes sous différentes formes, & dans des vues différentes. Ils prescrivoient aux Malades de se baigner & de nager en mer, de se

rouler dans le sable & d'y fuer; de vivre dans des Villes maritimes, & d'ufer d'alimens tirés du sein de la mer. On ordonne aux Malades attaqués de consommation, de passer d'un endroit sec dans un endroit humide, & de passer d'un lieu humide dans un autre plus sec. Je ne sçauois trop déterminer si un excès d'humidité ou de sécheresse est capable de causer ou d'augmenter cette maladie, la température générale étant toujours la même, & y ayant peu de places dans le milieu des terres, qui ne soient aussi exposées à des froids fort durs. Peut-être que d'autres personnes sentiront mieux de quelle importance il est pour nous de changer d'air dans cette vue: mais pour moi mon avis est que la simple sécheresse, ou la simple humidité de l'air, qui affectent immédiatement

les poumons, ne suffit pas; & qu'il faut nécessairement qu'il s'y joigne quelque autre chose, pour rendre ces changemens d'habitations plus efficaces qu'on ne les observe journallement. Si on vouloit en tirer quelque avantage dans notre Isle & dans ce climat-ci, il me semble qu'il faudroit que les Malades qui ne veulent point entreprendre un long voyage, choisissent pour habitation, quelque rivage élevé & sec: il faudroit qu'ils se promenassent souvent à cheval en côtoyant la mer, sur-tout pendant la marée; qu'ils fussent souvent parmi les rochers, & que tous les jours ils navigeassent pour respirer, autant qu'il leur seroit possible, la vapeur qu'exhale la mer, afin que par ce moyen leurs poumons en fussent très-souvent humectés, &, pour ainsi dire, im-

prégnés (17). De cette sorte je pense qu'on communiqueroit à leurs poumons quelque chose de plus qu'une simple humidité, quelque chose enfin qui, peut-être, leur est néces-

(17) Inter innumeras mulieres, quæ victum quotidie eruendis ad conchis littora quærunt, vix unam invenies cujus putridi sint dentes; contra autem firmæ sunt plerumque gingivæ, pulmones sani, tussique scorbutica liberi. Idque præcipuè ipsis inde contingit, quod aer salinis undique particulis, à maris superficie effluentibus, vel potius abundantarum fluctu elisis abundat. *Russel de usu aquæ marinæ*, p. 76. J'ai fait la même observation sur une côte sèche & pleine de roches, dont les Habitans sont souvent en mer, respirent toujours un air de mer, & se nourrissent de poissons à coquilles. Chez eux la consommation est fort rare: pendant que dans un canton situé dans les terres à quelques milles, & où le terrain est généralement sec, cette maladie est fort fréquente.

faire, & qui convient à leur état vicié. Au moins, ce qu'on peut assurer, c'est qu'ils vivroient avec autant de sûreté & de commodité dans un pareil air, qu'ils le font dans des endroits situés au milieu des terres; endroits dont ils font choix le plus souvent, & où j'ai toujours observé qu'ils meurent presque tous. On remarque que l'air de la mer contribue beaucoup à cet état sain des poumons, capable de les préserver de tous symptômes tendans à la phthisie (18).

(18) Ne seroit-il pas d'une bonne économie politique, lorsque nous avons guerre sur terre & sur mer, d'envoyer sur les vaisseaux des Soldats fluets, délicats & d'une santé chancelante, qu'on tireroit des troupes de terre? L'expérience semble prouver que les gens qu'on a coutume d'enrôler pour le service de mer, & qui sont courts

Cependant on pourroit en même-tems faire usage du lait, s'il paroiffoit convenir au Malade. Telle étoit la principale pratique des Anciens dans cette maladie. Attentifs à toutes les indications qu'ils pouvoient tirer du tempérament du Malade & de la constitution des poumons, ils tâchoient d'en guérir les ulcères

& trappus, font ceux dont la fanté réfiste le moins à cet élément, pendant que des hommes élancés, fluets, au teint blanc, à la peau fine, aux cheveux blonds s'y portent on ne peut mieux, & y acquierent une fanté vigoureuse; ces derniers périssent ordinairement de bonne-heure des fatigues auxquelles est exposé sur terre le Fantafin, ou bien des excès du libertinage, dernier article auquel pourroit un peu remédier la navigation. Cette vue ne mérite-t-elle pas d'être approfondie, sur-tout dans un tems où l'on semble si fort s'occuper des idées de population?

par des remèdes internes & externes, & peut-être réussissoient-ils mieux qu'on ne fait actuellement. Ils faisoient grand cas du lait dans ces circonstances, & principalement de celui de Stabie, où la terre, soit par la qualité du sol ou par la bonté de son exposition, produisoit en abondance une infinité de plantes balsamiques. On envoyoit les phtisiques dans cet endroit, non-seulement à cause de l'excellence du lait qu'on y prenoit, mais aussi à cause des vapeurs & des exhalaisons, qui d'un côté s'élevoient de la mer, & de l'autre, du Vesuve (19).

(19) On pense que c'étoit en cet endroit qu'étoit situé le *Mons Lactarius* de Cassiodore. Cette place a été fort célébrée dans les anciens tems pour la salubrité de l'air & la grande abondance de lait qu'on y trouvoit, & qui y étoit excellent. Aussi dans les

Il faut connoître à fond les indications que présente une maladie

différens périodes de la maladie dont nous parlons , étoit-il fort fréquenté. La bonté du lait venoit sans doute de la nature des plantes qui y croissoient & qui y étoient balsamiques & restaurantes. On lit ce qui suit dans Cassiodore , à l'occasion d'un certain Davus qui y alloit pour y trouver les remédes contre la pthisie dont il étoit attaqué. *Huic ferocissimæ passioni beneficium montis illius divina tribuerunt : ubi aeris salubritas cum pinguis arvi fœcunditate consentiens , herbas producit dulcissima qualitate conditas ; quarum pastu vaccarum herba saginata lac tanta salubritate conficit , ut quibus medicorum tot consilia nesciunt prodesse , solus videatur potus ille præstare : reddens pristino ordine resolutam passionibus vim naturæ. Replet membra vacuata , vires effœtas instaurat , & fomento quodam reparabili ægris ita subvenit , quem admodum somnus labore fatigatis. Cassiod. Lib. XI. *Variar.* Epist. 10. ——— On*

quelconque, & y faire une attention scrupuleuse, ou bien il y a toute

lit de même dans Baccius: Neapolitani Medici pro ultimo refugio ægros phtisiccs & qui sanguinem expuunt, vel ejusmodi thoracis ulcera, & alia vitia, patiuntur, ad Tabeas mittunt cum successu adeo salubri, ut sint qui totam in eis degant vitam. *De Thermis*, Lib. iv. On a des exemples récents de personnes qui y ont été en ce cas, avec les plus grands succès.

On prend souvent chez nous le lait dans des circonstances fort défavantageuses, soit par rapport à l'air que l'on respire en même-tems, & qui n'est point propre, soit parce qu'on va le prendre dans des endroits marécageux & montagneux, où l'humidité du terrain & des brouillards fréquens rendent l'atmosphère froide & humide, même au cœur de l'été. Les lieux convenables, sont ceux qui sont opposés à ceux dont je viens de parler, & sont situés sur les côtes de la mer, comme étoit Stabie. On pourroit communiquer des ver-

apparence qu'on en manquera la cure. Lors donc que nous cherchons à guérir une consommation par des remèdes qui ne peuvent agir qu'en général sur toute la machine, nous ne satisfaisons qu'à une seule indication, pendant que nous en laissons de côté une autre qui n'est peut être pas de moindre importance. Serait-il possible de guérir un ulcère fardé accompagné de clapiers, par les remèdes généraux, ou quelque pré-

tus médicinales au pâturage, en multipliant dans ces endroits toutes les plantes balsamiques, selon le plan donné par Galien dans cette vue. Je me suis étendu un peu plus particulièrement ici, pour montrer les conditions que doit avoir l'endroit propre à ces maladies; & presque de tout tems la pratique, dans les consommations, a toujours tourné ses vues du côté de l'usage convenable du lait, & du choix de l'air.

tendu spécifique, sans le secours de la main, & sans un pansement méthodique. Un ulcère est partout le même, & si en quelque occasion on est obligé d'employer quelque remède topique, il est absolument nécessaire d'employer le même remède partout où sera la même maladie. On employe tous les jours des remèdes internes, les mieux indiqués, dans la vue de corriger, s'il est possible, le vice des fluides & des parties principalement affectées; mais il paroît que d'un autre côté on néglige en ce cas les remèdes qui, par une application externe & immédiate, pourroient s'opposer à l'état morbifique des poumons, à leur foiblesse, à leur érosion, à leur obstruction, ou enfin à leur inflammation. Ne seroit-ce pas du peu d'attention que l'on fait à une chose si remar-

quable cependant, qu'on doit attribuer, en grande partie, le manque de succès que l'on a le plus souvent dans la consommation ?

Cependant, quelque'avantageuses que puissent être les applications externes & bien ménagées dans la maladie en question, on ne peut disconvenir qu'elles ont aussi des défavantages auxquels il est même difficile de remédier. Les poumons sont si délicats, qu'il seroit à craindre, par rapport aux qualités des substances qu'on pourroit employer, qu'elles ne fussent trop échauffantes, ou trop irritantes, ou peut-être trop relâchantes : & il est sûr même que celles qui ont le plus de vertu, sont dangereuses. De plus, il y a peu de Malades qui veuillent se soumettre à un usage constant de ces remèdes, ce qui cependant seroit

nécessaire, ou même qui puissent le supporter. C'est, je crois, la principale raison pour laquelle ces remèdes sont actuellement si peu usités, & resteront toujours dans le discredit. La nature, autant que j'ai pu l'observer, a renfermé dans cette vapeur qui s'élève des eaux de la mer, tout ce qu'on pouvoit attendre des remèdes dont je viens de parler : tout le bien qu'ils pourroient produire se retrouve en cette vapeur. Les Malades peuvent se soumettre à ce remède sans la moindre incommodité ; son application n'est point hazardeuse, & ne demande aucun appareil embarrassant.



C H A P I T R E VI.*Objections.*

LA première objection, & celle qui se présente naturellement contre la navigation, est le danger que l'on court en mer. Cependant sur un nombre donné, on trouveroit peut-être qu'il en meurt beaucoup plus sur terre de maladies épidémiques, ou autres, & par accident, que sur mer, où l'air & l'exercice donnent beaucoup d'appétit, relâchent les esprits, rendent la santé beaucoup plus vigoureuse, & de cette façon font un grand préservatif contre les maladies. Les Marins, dit Ramazzini, sont peu sujets aux maladies chroniques (20). La plus

(20) Navis non est locus ad alendos chronicos morbos. *De morbis artificum*, cap. x. Supplément.

grande partie de ceux qui vivent sur mer, périssent par indiscretion, peut-être par une intempérance habituelle, par un travail violent & souvent inutile, par un passage subit du chaud au froid sans aucune précaution, toutes choses qui sont suivies des plus fatals effets; effets qu'on attribue au climat ou à la navigation. C'est la raison pour laquelle les maladies aiguës sont si fréquentes parmi les Marins, & c'est aussi pour cela qu'on voit peu de Marins vivre long-tems. Cependant ceux qui ont assez d'empire sur eux-mêmes pour se garantir de ces excès & de ces irrégularités dangereuses, vivent long-tems: & l'on pense bien que les personnes qui s'embarquent pour leur santé, en sont nécessairement à l'abri.

On doit ajouter que la terreur qui

naît de l'appréhension du danger, est souvent un des principaux moyens de guérison. Dans les Maladies on a soin de garantir ceux qui en sont attaqués de toutes émotions quelconques ; mais les grands changemens que causent quelquefois en un moment des affections subites de l'esprit, prouvent que ces affections excitées avec adresse & jugement, peuvent être employées dans de certaines maladies avec beaucoup de succès. Elles produisent des révolutions étonnantes, & sont capables d'éloigner, au moins pour un tems, les affections du corps les plus douloureuses. On a vû des fièvres intermittentes & des manies guéries par une peur. Deux personnes attaquées d'une diarrhée obstinée & invétérée, dont je désespérois presque, ont été guéries par un accident qui leur fit beaucoup de frayeur,

frayeur, & leur donna une grande inquiétude, après avoir fait nombre de remèdes en vain. Quoi qu'il en soit, il est certain que le changement d'air, le mal-de mer, l'exercice, la crainte du danger, l'amusement, en faisant différentes impressions sur l'esprit, procurent bien-tôt aux Malades un soulagement réel, & les symptômes cessent en grande partie.

On objecte encore contre cette pratique les fatigues auxquelles on est exposé en mer, & que des personnes foibles, malades & délicates, ne peuvent supporter; & c'est avec quelque vraisemblance que sous ce rapport on a un peu douté de la sûreté de la navigation en ces cas.

C'est ce même préjugé, qui d'abord m'empêchoit d'ordonner la navigation dans certaines circonstances: & ne regardant que les ap-

parences, je ferois resté entiché des mêmes idées, si les essais répétés ne m'avoient pleinement convaincu que les personnes les plus foibles, & incapables même de supporter tout autre exercice, soutiennent très-bien celui-ci, qui leur donne des forces & de l'embonpoint (21). Bien plus, si les Malades s'exposent d'eux-mêmes, & avec précaution, à une fatigue modérée lorsque le tems est un peu orageux; loin de s'en trouver incommodés, ils en retireront bien

(21) Navi autem vehi conducit debilibus; si placido navis feratur motu miram alacritatem, perspiratione aucta, solet excitare, famem augere, ingestorum digestionem promovere. Van Swieten, *Comment.* Vol. 1, p. 34. — Multum enim virium adjicit hæc navigatio [Cymba molli & delicata] & corpora implet, Forest. *Obs.* LIII. Lib. XVI.

au contraire beaucoup de profit. C'est quelquefois dans les plus mauvaises saisons & dans les plus gros tems, où ils se sont trouvés sensiblement mieux.

On ne soupçonne pas moins de danger à la navigation, dans le cas de crachement de sang. On craint que les vomissemens violens, ou l'exercice, ne causent une rupture plus considérable des vaisseaux, n'augmentent conséquemment l'hémorragie & ne rendent la maladie tout-à-coup mortelle.

Mais le plus grand péril dans cette maladie ne provient pas de la simple rupture de peut être quelques petits vaisseaux sanguins, qui souvent se consolident bientôt : le crachement de sang ne dépend même pas toujours de cette cause : & sans entrer dans un plus grand détail, il suffira

de dire qu'on se sert souvent du vomissement dans des cas pareils, & dans d'autres hémorragies, avec beaucoup de succès. De plus, l'expérience ne m'a laissé aucun doute sur la sûreté de la navigation en ces circonstances, & sur l'avantage qu'en retirent les Malades.

On juge encore que la navigation est peu convenable à cause d'une insalubrité que l'on suppose à l'air en mer, parce que l'on observe souvent que les personnes malades en mer, & réduites dans les états les plus fâcheux, se rétablissent d'une manière surprenante, & en fort peu de tems, lorsqu'elles sont menées à terre : d'où l'on conclut que l'air à terre est plus sain, & qu'il est nécessaire pour opérer la cure de ces maladies.

Il m'a été ordinaire d'observer

pareillement les mêmes effets dans un sens contraire. Des personnes malades à terre se rétablissoient promptement après s'être embarquées. Ce n'est pas purement à l'air naturel qu'on doit attribuer les indispositions ou les maladies en mer, mais à sa corruption. Cela est évident par les moyens qu'on a heureusement employés pour y obvier, & par les machines qu'on a inventées dans ces derniers tems, pour chasser l'air corrompu. Ces inventions ont conservé la santé de nombreux équipages pendant des voyages fort longs. Les Marins, qui sont à bord de nos vaisseaux marchands, sont ordinairement peu sujets aux maladies qui ont coutume d'attaquer ceux qui sont dans de plus grands vaisseaux, & particulièrement au scorbut, maladie que l'on guérit aisément.

ment partout au moyen des spécifiques communs , d'un air frais & d'une nourriture convenable.

Le scorbut est la principale maladie de ceux qui sont long-tems en mer ; & il est commun de voir les Médecins attribuer cette maladie à ce qu'ils ont vécu long-tems dans une atmosphère remplie de particules salines : & il n'y a pas d'opinion qui ait été reçue plus généralement que celle-là , de croire que le scorbut est causé par le sel marin.

Je pourrois imaginer qu'il y a plusieurs maladies qui sont plutôt produites par le sel marin que le scorbut ; comme la rigidité des solides , des fièvres, des inflammations , des éruptions de différentes espèces , des boutons ; mais on prescrit souvent dans ces cas l'acide du sel , & l'eau de mer. On fait actuellement,

beaucoup plus certainement, que les causes générales du scorbut sont le mauvais air, la mauvaise nourriture, l'humidité principalement, jointe à la chaleur ou au froid, & le manque de végétaux. Or ces choses ne sont pas particulières à la mer, ou n'y prévalent pas partout également & constamment; elles ne sont qu'accidentelles, & on peut aisément y remédier. Dans les camps & dans les garnisons, où souvent la maladie régné avec toute la malignité possible, les gens du premier rang, comme aussi sur les vaisseaux, en sont rarement atteints, ou du moins n'en sont que très-peu affectés. Ce qui les en préserve, c'est qu'ils se nourrissent mieux, qu'ils sont mieux logés, qu'ils ont des vêtements plus chauds, & qu'ils sont moins exposés à toutes les fatigues. *Voyez le Traité du Scorbut de Lind.* G iv

De ce que les arbres ne naissent point, ou ne profitent point sur le bord de la mer, on a conclu que l'air de la mer étoit mal sain.

Le Lord Bacon, dans son Histoire des Vents, a remarqué particulièrement cette maniere dont les arbres se penchoient vers le rivage, *maris auras quasi averfantes*, mais il pense, & je crois que c'est avec raison, que le poids de l'air en est la cause, & non pas aucune mauvaise qualité de ce même air. On observe la même *cambrure* & le même défaut de croissance dans des arbres assez éloignés pour être à l'abri des influences de l'air de la mer, & qui seroient de belle venue, s'ils étoient dans des endroits abrités. Pour élever des arbres avec succès, on doit avoir moins d'égard au terrain, à l'air, ou à une culture extraordinaire, qu'à un bon abri sous

lequel ils viendront très-bien partout. De-là la raison pour laquelle dans nos climats, sujets aux ouragans, on est obligé nécessairement de planter en pepinieres, en buissons & en forêts.

Ce n'est point encore une preuve de l'insalubrité de l'air de la mer, de ce que les habitans des côtes sont quelquefois sujets au scorbut, aux rhumes, à la consommation ou à d'autres maladies.

Quelque vraie que soit cette remarque, il paroît qu'elle n'a lieu qu'autant que les endroits habités sont sur un terrain bas & marécageux, où l'air est froid & humide, sujet aux brouillards & à de mauvaises exhalaisons : ou lorsqu'ils sont situés dans des places trop exposées aux vents violents : ce qui détruit en entier les qualités avantageuses de l'air

de la mer. Il est aussi probable que les mêmes habitans font un trop grand usage en alimens de poisson salé ou séché, & boivent de mauvaise eau. Ces causes produiront de même, naturellement partout, de pareilles maladies : on les remarquera rarement sur une côte modérément élevée, sèche, pleine de roches, exposée à des vents doux.

Pour prouver le danger des exhalaisons de la mer, ou une qualité nuisible dans le sel marin, qui rend l'air de la mer & ses eaux, à ce qu'on prétend, insalubres, on dit que cette malignité supposée vient de la mer même, qu'on représente par cette raison comme une source continuelle & intarissable d'exhalaisons delectables, & le sel, comme très-ennemi de notre constitution.

Il suffit d'être instruit en gros de

la maniere de vivre de la plûpart des hommes, pour sçavoir qu'on peut user du sel marin en grande quantité, sans aucun danger. Le petit peuple qui vit principalement de viandes salées, est d'une force remarquable, plein de santé & très-prolifique. Dans plusieurs cantons du pays, l'eau est si salée, qu'elle purge les étrangers, cependant le peuple qui en use fréquemment, & qui y est accoutumé, se porte bien & n'est sujet à aucune maladie particulière qu'on puisse attribuer à cette cause.

Le sel, dans l'usage commun, est un des principes sûr & nécessaire, qui entre dans beaucoup de compositions, sans qu'on en remarque aucun accident dangereux. C'est même ici le lieu de faire une observation fort utile pour les valétudinaires, &

pour ceux qui sont trop scrupuleux en ce qui concerne leur nourriture, ce qui souvent est la cause, à ce que j'ai remarqué, sur-tout lorsque ce sont des sujets trop jeunes à qui on fait prendre l'habitude d'user de peu de nourriture, ce qui, dis-je, est la cause d'une délicatesse singulière & qui empêche ces personnes de parvenir à un âge un peu avancé. L'expérience montre que ceux qui s'abstiennent de pain légèrement acide, du sel dans leur aliment, des acides, des marinades, & de vin, & qui ne vivent que d'alimens insipides, sont sujets à des indispositions continuelles & plus encore au scorbut, à la constipation, aux rhumes, aux rhumatismes, à plusieurs maladies chroniques & aux obstructions, que ceux même qui font excès de toutes ces choses. Le sel est le baume du corps,

& c'est moins à cause du goût relevé qu'il donne aux alimens, qu'on s'en fert, que pour empêcher le sang & les humeurs de tomber en corruption (22).

Les effets que produit l'air de la mer prouvent beaucoup plus sûrement, s'il est réellement d'une nature plus insalubre. On observe que les places voisines de la mer, & bien exposées, sont aussi saines qu'elles sont agréables & plaisantes, de manière que la plûpart des endroits les plus célébrés par les Anciens & par les Modernes, pour la salubrité de l'air, sont sur les côtes de la mer. Rien ne fait mieux appercevoir la salubrité de cet air de la mer, que les végétaux,

(22) Fred. Hoffman opera, tom. VI. p. 112. *Dissert. de salium morbosorum generatione in corpore humano.*

qui sont ranimés lorsque les vents du sud qui viennent du côté de la mer, soufflent avec douceur; pendant qu'au contraire, lorsque les mêmes vents viennent de terre, ils produisent très-souvent beaucoup de maladies, & dans de certains pays, sont l'annonce funeste des saisons insalubres & meurtrieres.

L'observation d'Aristote est aussi vraie que commune, que les gens qui habitent les endroits marécageux ont l'air endormi & le visage pâle, pendant que ceux qui vivent en mer, ont de belles couleurs, quoique toujours au milieu des eaux. Et en vérité est-il possible de trouver des gens plus actifs, plus vigoureux, d'une santé plus ferme, que les Marins. Dans tous les cas où il y avoit quelque espérance de guérison, lorsque j'ai ordonné la navigation comme reme-

de & que le malade a suivi de point en point mon ordonnance, si la maladie n'a pas été tout-à-fait guérie par ce moyen, du moins les malades sont toujours revenus avec plus de santé, plus de forces, de l'embonpoint & une bonne complexion.



CHAPITRE VII.

La navigation est propre aux maladies communes dans la grande Bretagne.

LES maladies remarquables dans une ville, ou dans une province, tiennent à la constitution générale des habitans, aux changemens de l'air les plus fréquens, qui à leur tour dépendent du terrain & du climat. L'air en Angleterre est généralement froid & humide, le tems est toujours variable, souvent turbulent, & passe d'une extrémité à l'autre. Les suites de cette constitution sont une laxité dans les solides, une circulation languissante & irrégulière des fluides, & un défaut de transpiration des humeurs. Les maladies

auxquelles donnent lieu un pareil état des solides, & cette disposition des fluides font une délicatesse, ou un état valétudinaire, des fluxions, des obstructions dans les glandes, des pléthôres de différentes espèces, des vapeurs dans toutes sortes de degrés, depuis les indispositions nerveuses les plus légères, jusqu'aux maladies de nerf les plus graves, des consumptions & autres maladies des poumons, des fièvres continues, hectiques, irrégulières, intermittentes. Nous nous bornerons donc à ces maladies, comme ayant plus de rapport que toute autre à notre sujet.

§. I.

De la délicatesse.

Cette indisposition est un défaut habituel de santé, qui procède de causes encore inconnues, ou sur

lesquelles on n'a pas encore fait de grandes recherches. Cet état est accompagné de maigreur. Ceux qui en sont atteints, sont fluets, sans néanmoins se plaindre d'ailleurs d'aucune maladie réelle. Les jeunes gens y sont plus sujets que d'autres. On en voit d'autres qui se plaignent continuellement, qui sont sujets aux rhumes, aux maux de dents, à des accès subits de fièvre, à des dévoiements; & toutes leurs maladies sont assez fortes. Quelques-uns sont pâles & languissans, ils ont l'air phlegmatique, leur peau est blanche & unie, leur chevelure est fine, douce & blonde, leurs dents sont mauvaises; le sang de ces malades est quelquefois d'un beau rouge, aqueux & dissout, d'autres fois il est fort couenneux.

Lorsque je me suis proposé d'es-

fayer la navigation comme remède , j'ai toujours eu en vue ces personnes sujettes , dès le commencement de leur vie , à une délicatesse constante , ou à un dépérissement sans aucune cause sensible , qui ne cède point aux remèdes ordinaires , & qui menace de quelque grosse maladie. Le changement d'air & un exercice singulier , sont capables de produire de grands changemens dans les humeurs , & de renforcer puissamment toute la machine. On remarque tous les jours que les jeunes enfans , délicats & chétifs qui s'embarquent , deviennent , en deux ou trois ans , épais , forts & en embonpoint.

§. II.

Du Scorbut.

Il y a une espèce de scorbut si universelle , qu'il y a peut-être très-

peu de personnes qui n'en soient affectées. Cette espèce doit être distinguée du véritable scorbut, qui consiste dans une dissolution du sang, & elle paroît avoir son siège dans la lymphe. C'est une acrimonie, un appauvrissement, ou quelque autre vice des fluides les plus déliés. Entre plusieurs maladies qui tirent leur origine de cette impureté des suc, on peut compter le mal de tête & la colique, deux maux très-obstinés & chroniques, & qui souvent se terminent en jaunisse ou en hydropisie. On ordonne dans ces cas la navigation, aussi bien que dans la lépre, maladie qui est le dernier degré d'une acrimonie scorbutique, si on en excepte le cancer (23).

(23) Aretæus, *de cur. Cephalææ*. Peregre proficiscatur ægrotus in regiones calidiores ex frigidioribus & in sicciores ex

Dans l'hydropisie, on paroît insister encore plus particulièrement sur l'usage de la navigation. » Il est » certain, dit le Doct. Towne, que » dans les principes de l'hydropisie, » rien ne conduit mieux à la cure, » que l'exercice & le changement » d'air, & par-dessus tout, l'exercice » de la navigation, & l'air de la mer. » C'est pourquoi j'exhorte tous ceux

humidioribus, confert & navigatio, & in mari vitæ traductio. — Alex. Trallian. lib. x. *De colico affectu ex frigido humore.* Motus & omnis exercitatio conferunt, sive pedibus sive per equum, sive etiam navigio corpus movere velint. — Tum adhibenda longa navigatio. Cœlius. — Cœlius Aurelian. Cap. *de aurigine.* Erit præterea, perseverante passione, etiam longa navigatione curanda. — Aretæus de *curat. Elephantis.* Vita in aquis diù ducenda est, & mare & navigatio conferunt.

» à qui les circonstances pourront le
 » permettre , de quitter les Isles aux
 » premières approches de cette ma-
 » ladie, & de s'en aller passer quelque
 » tems en Angleterre » (24).

Un Malade attaqué d'hydropisie , dont , non-seulement le visage , les mains & les pieds , mais aussi le ventre , étoient enflés , fut regardé comme incurable. Il fit sur mer quelques milles en bateau , ce qui le fit vomir. Il prit ensuite de l'exercice , & se tira d'affaire (25).

Si nous faisons attention à l'exercice qu'on prend en navigeant , à la révulsion que procure le vomisse-

(24) *Traité des maladies des Indes Occidentales* , chap. de l'Hydropisie [en Anglois] : & de même , *Cœlius Aurel. cap. de Hydrope.*

(25) *Foresti Schol. ad obs. xxxii. Lib.*

ment, & aux évacuations que la mer produit quelquefois, il paroît qu'après la ponction, il n'y a pas de moyens plus propres & plus efficaces, pour prévenir une nouvelle collection d'eau, que la navigation (26).

Quoique ce ne soit point ici le lieu, néanmoins je dirai en passant qu'on a regardé aussi la navigation, comme très-utile dans les maladies des reins (27).

§. III.

Des Vapeurs.

Si l'on suppose que le sang est en

(26) Perfecta humoris detractioe ———
ægotantes præterea navicula exerceri hortamur. Cœlius Aurel. cap. de *Hydrope*.

(27) Dieta vero, inunctio, & vita in mari acta, omnia renum affectibus remedia sunt. Aretæus *de curat. calculorum & ulcerum in renibus*.

trop petite quantité, qu'il est appauvri, & que sa circulation est languissante, surtout dans les vaisseaux les plus éloignés, que cela est capable de produire une oscillation contre-nature dans les solides, ou une disposition de ces mêmes solides aux spasmes, on pourra peut-être se former une idée des causes les plus immédiates d'une maladie qui est sujette à beaucoup de variétés & fort embarrassante.

La passion stomachique des Anciens (*stomachica passio*) ressemble, on ne peut pas plus, à beaucoup d'égards, à cette grande maladie moderne nationale, qu'on appelle vapeurs : les mêmes Anciens regardoient la navigation comme le remède à ce mal, aussi bien qu'à plusieurs autres incommodités qui accompagnent toujours les affections du genre nerveux

eux, ou qui y ont beaucoup de rapport. Telles sont les douleurs d'estomach, la fraîcheur & la distension de ce viscère, la digestion difficile, le manque d'appetit, ou l'appetit lépravé. Ils recommandoient encore la navigation dans les cas où ils jugeoient que l'hellébore étoit propre, principalement dans l'hypochondriaïsme, & surtout dans les maladies de nerfs du premier degré, qui souvent sont la suite de la sensibilité des nerfs, ou d'une habitude scorbutique, & auxquelles une infinité de personnes sont sujettes par leur constitution ou par les excès auxquels elles se sont livrées, comme l'épilepsie, l'apoplexie, la paralysie & les affections maniaques (28).

(28) Pour éviter les renvois, je ne ferai que quelques citations qui paroissent plus immédiatement tenir au sujet.

Dans certains cas de maladies vaporeuses, & dans quelques maladies qui y ont rapport, il est nécessaire de faire une révulsion forte

Si verò pituita stomachus impletur, utilis navigatio. — Molestius est si stomachus bile vitiosus est. Necessaria gestatio, navigatio, & , si fieri potest, ex nausea vomitus. Cels. Lib. iv. cap. 5. — In parvis verò navibus & magnis ferri, confert lepræ & hydropisii, & apoplexiæ, & frigiditati stomachi, & ejus inflationi, quoniam cum coram littoribus maris fuerit, commovebitur ei vomitus deinde quiescet, & conferet stomacho: sed navibus ferri in mare altum, est fortius in removendo ægri tudines quas nominavimus: propterea quod secundum animam lætitia & tristitia diversificantur; & secundum membra nutrientia, eorum vero exercitium corporis exercitium est sequens. Avicenna, Lib. 1. fen. 1. doct. 2. — Valentiora (gestationum genera, in alto mari navi,) verò

& durable, ou une révolution dans les humeurs & les esprits : car la cause de ces maladies, même lorsqu'elle affecte les premières voies, ce qu'on remarque souvent, paroît être hors de prise aux émétiques ordinaires ; ce que je fais, c'est que plusieurs Malades ont eu enfin ces remèdes en horreur, à force de les avoir répétés sans aucun autre avantage qu'un soulagement très-court. Le mal de mer peut être soutenu

his conveniunt qui gravium morborum initia sic sentiunt, ut adhuc febre vacent, (quod & in tabe, & in stomachi vitiis, & cum aqua cutim subiit, & interdum in morbo regio fit,) aut alii quidam morbi, qualis comitialis, qualis insania est, sine febre, quamvis diù manent. Cels. Lib. II. cap. 15. — Quin & terra marique peregrinari, multum juvat. Mead. *monita & præcepta med.* cap. de insania.

avec sûreté plusieurs heures de suite, plusieurs jours, des semaines, &c. enfin beaucoup plus long-tems que nous ne pouvons soutenir le vomissement ou la nausée, par les remèdes avallés & qui affectent immédiatement l'estomach. C'est pour cette raison que le vomissement, produit par la navigation, a beaucoup plus de succès dans toutes ces maladies, dont les causes sont fixées dans les endroits du corps les plus éloignés.

§ IV.

Des Obstructions dans les Glandes

On peut concevoir par le nombre infini de glandes, de différens ordres, répandues par toute l'habitude du corps, combien cette maladie a d'étendue. Elle est plus remarquable dans les humeurs-froides,

qui est une maladie plus fréquente qu'on ne le soupçonne ordinairement ; car un vice scruphuleux régné souvent , quoiqu'il n'y ait aucune tumeur visible , & alors il affecte quelqu'ordre de glandes plus éloigné , ou des parties intérieures , & alors il cause plusieurs maladies qu'il est difficile de bien reconnoître. Une tumeur glanduleuse montre au moins , lorsqu'elle est extérieure , la nature de la maladie interne , qui peut être guérie lorsque cette tumeur vient à suppurer. Intérieurement cette maladie a son siège principal dans le mésentere & dans les poumons , & finit souvent par une fièvre hectique & une consommation pulmonaire.

La délicatesse , le scorbut , les vapeurs & les écouelles paroissent avoir les mêmes causes communes :

c'est pour cela qu'il est si ordinaire de voir une même personne attaquée de tous ces maux, & de les voir souvent se succéder les uns aux autres. Ainsi une éruption scorbutique prendra la place de la délicatesse; un ulcère scorbutique desséché, produira une *herpes*; une *herpes*, ou autre affection cutanée repoussée indiscretement, finira par des tubercules, des tumeurs dans les glandes, des inflammations topiques, une langueur continue, ou des oppressions vaporeuses.

§ V.

Des Fluxions.

Il y a une autre classe de maladies à laquelle la Navigation & l'air de la mer ont été regardés comme propres, quoique dans plusieurs cas de fluxions, ils ne paroîtront pas né-

cessaires , parce qu'on connoît d'autres remédes fort efficaces contre ces maladies. Oribase & Ætius observent que les places maritimes conviennent à ceux qui sont attaqués de quelque espèce de fluxion que ce soit , sur-tout de celles de nature froide , & encore à ceux qui sont sujets à des douleurs nerveuses , à des douleurs dans les articulations , & lorsque les nerfs sont affectés par sympathie (29) , parce que l'air de la mer est plus

(29) Loca vero maritima hydropicis & quibus quævis defluxio molesta est accommodata sunt. — Sed profunt etiam omnibus iis qui nervorum & articulorum doloribus torquentur. Mediterranea sunt maritimis frigidiora. Oribas. *Collect. med.* Lib. ix. cap. 11. — Marinus vero (aer) fluidis affectionibus , & præsertim frigidioribus , utilis est , & nervis per consensum affectis. Ætius , *Tetrab.* 1. Serm. III. cap. 162.

chaud que celui qui baigne les places situées dans le milieu des terres. Celse ordonne une gestation violente ou la navigation dans les douleurs de nerfs ou les rhumatismes, ce qui seroit dangereux dans des douleurs d'une autre espèce (30).

Sous le nom de fluxion, on peut comprendre toutes les maladies appellées rhumes, lorsqu'elles affectent principalement le poumon. Souvent un simple rhume est le premier fondement d'une consommation, & selon l'Auteur que nous venons de citer, dans toutes sortes de rhumes, un long voyage & l'habitation des lieux voisins de la mer, sont très-efficaces (31).

(30) Atque in ipso potissimum dolore utendum vehementi gestatione est, quod in aliis doloribus pessimum est. Cels. Lib. III. cap. 27.

§ VI.

De l'Asthme.

Dans la gelée, ou lorsque le vent vient de l'Est, beaucoup de gens sont attaqués d'asthme auquel se joint la fièvre, qui procède d'une constriction dans les vaisseaux du poumon, & par conséquent l'inflammation. Dans les tems humides les poumons sont remplis d'un phlegme viscide & tenace qui empêche la libre entrée & sortie de l'air, ce qui cause une difficulté à respirer & une toux fatigante. Il y en a qui ne peuvent respirer aisément qu'un air libre à la campagne & dans des endroits plus élevés, d'autres se trouvent mieux de l'air grossier des villes & d'un tems lourd. Plusieurs sont mieux

(31) Utilis etiam in omni tussi est peregrinatio, navigatio longa, loca maritima, *Id.* Lib. iv. cap. 4. sect. 4.

dans l'hyver que dans l'été ; & il arrive souvent que l'asthme est sympathique , & que sa cause est dans l'estomach ou quelqu'intestin.

C'est principalement à cause de la différence de structure dans les vaisseaux du poumon , que différens Asthmatiques demandent un air tout-à-fait opposé , & quelquefois si impropre en apparence. Car ces vaisseaux peuvent être trop rigides ou trop lâches, ou d'une texture trop délicate , & douée d'une trop grande sensibilité. Aussi la dissection des Asthmatiques ne découvre pas toujours un vice sensible dans les poumons : fort souvent il arrive que dans les asthmes les plus violens, on trouve les poumons fort sains à tout égard , & sans la moindre apparence morbifique.

Comme les causes de l'asthme dé-

pendent le plus fréquemment de l'air, & d'une conformation particulière des parties, il est aisé de comprendre pourquoi ceux qui en sont attaqués, ne trouvent aucun soulagement durable, tels remèdes qu'ils prennent. C'est pourquoi ils ne peuvent recevoir un soulagement certain que d'un air bien constitué quant à ses propriétés & ses qualités, & c'est à ce remède qu'ils doivent avoir enfin recours. Rarement on essaye de l'air de la mer. On doit cependant se ressouvenir qu'outre son action qui est augmentée, il est d'une nature doucement résolutive & détergente : on doit ajouter aussi que le mal-de-mer ne servira pas peu.

Cœlius ordonne pour l'asthme, de vivre long-tems en mer ou dans

une place maritime (32). » Un
 » Malade attaqué d'un asthme qui
 » tendoit à la Consomption , après
 » avoir fait beaucoup de remèdes en
 » vain , alla à Neptunum. Tant qu'il
 » y est , & qu'il respire l'air de la
 » mer , il est beaucoup plus à son
 » aise & se trouve tout-à-fait bien ,
 » mais s'il quitte cet endroit & qu'il
 » s'approche un peu de son pays , son
 » asthme le reprend , les autres symp-
 » tômes dont il étoit attaqué , sur-
 » viennent , & il continue dans cet
 » état , jusqu'à ce qu'il ait de nou-
 » veau visité la mer (33) ».

(32) Utilis denique maritima , & plu-
 rima mare tenus conversatio. Cœlius Au-
 rel. cap. *de asthmate*.

(33) Baglivi *de fibra motrice & morbosa*,
 cap. II. cui titulus *de mutando aere in lon-
 gis & difficilibus morbis*.

§ VII.

De la Consomption.

On doit distinguer la consommation en plusieurs espèces ; il y en a une qui est produite par des tubercules ou autres tumeurs existantes dans le poumon ; une autre est causée par une ulcération de ce viscère. Les Rhumes pareillement peuvent donner lieu à une troisième espèce ; enfin on en voit qui viennent d'un crachement de phlegme salé ou douceâtre. De cette manière , toute la substance des poumons & de tout le corps est consumée sans ulcération , jusqu'à la dernière particule. On peut appeller cette espèce , consommation pituiteuse , de telle sorte qu'elle subsiste : cette maladie est tôt ou tard mortelle.

Il nous arrive souvent en vérité

d'entendre parler de consommptions guéries, & de remèdes qui ont opéré ces cures. Les succès qu'ont eu quelquefois ces remèdes, si cependant ils ont contribué à la cure en quelque chose, ou la manière dont on les recommande, sont capables d'en imposer & de faire croire qu'ils sont généralement efficaces : nous voyons même tous les jours les Malades disposés à y donner leur confiance. Il peut être de quelque utilité de détromper ces Malades, & principalement parce que la confiance que l'on donne à de certains remèdes populaires, donne lieu de négliger des moyens plus rationnels & peut être plus efficaces, mais auxquels, il faut l'avouer, la mode qui autorise les plus petites choses, & une pratique plus délicate, n'ont pas encore donné un certain affermissement.

C'est ici l'occasion naturelle de faire quelques remarques de pratique auxquelles on n'a pas toujours assez fait d'attention, & qui par cette raison pourront jeter plus de jour sur cette maladie & montrer dans quelles circonstances on peut le plus souvent, & avec le plus de succès, remédier à ces grandes affections, à ces obstructions & ulcérations de poumons, & par quels moyens.

On remédie souvent & heureusement à cette maladie, lorsqu'elle vient subitement & qu'elle se manifeste par des symptômes violens, par la fièvre, l'envie de vomir, une toux violente & un dépérissement. Ces symptômes avertissent de bonne heure du danger, & par des méthodes convenables on vient à bout de subjuguier la fièvre & de prévenir la

fluxion. J'ai quelquefois vu ces symptômes paroître en maniere d'épidémie ; plusieurs Malades en étoient attaqués en mêmes-tems , & menacés de consommation. Des accidens moins graves au commencement auroient jetté les Malades dans une pthisie confirmée. Quelques-uns eurent des crachemens purulens , mais comme ils étoient d'une bonne constitution & que la maladie n'avoit pas duré assez long-tems pour attaquer toute l'habitude du corps , ils rechapperent. Les remédes à employer en ce cas sont les saignées , les vésicatoires , quelquefois les vomitifs , de legers diaphorétiques nitrés , le bain des extrémités , & de doux purgatifs.

On guérit aussi souvent l'ulcère du poumon , lorsqu'il est la suite d'un abcès produit par des causes acciden.

telles , comme la fièvre , les injures de l'air ou quelque tumeur enkistée d'une nature singuliere qui vient à supputer. Je puis assurer que j'ai vû beaucoup d'exemples pareils : je pense même qu'il y en a peu qui doivent en mourir , pourvû que cette maladie ne soit pas compliquée avec une mauvaise constitution , une disposition à la phtisie , ou une mauvaise conformation des parties. Dans ces cas , la pompe ou la multiplicité des remèdes n'a aucune part à la guérison : la nature bien soutenue , & aidée à propos , fera toute seule la besogne. En général, l'usage modéré des balsamiques naturels & le plus convenables , seront bons , aussi bien que le quinquina, si rien ne s'y oppose , & sur-tout vers la fin de la maladie. Ce remède préviendra la colliquation , donnera des forces à

toute la machine , qui est alors fort affoiblie , & raffermira le ton des parties affectées , mais une diète entièrement végétale avec beaucoup de lait , est le point cardinal de la cure , & dans quelques cas extraordinaires , c'est à cette diète seule que j'ai cru devoir attribuer toute la guérison du Malade.

Une Dame sujette habituellement à de petites indispositions , se plaignoit d'une langueur & d'une douleur à l'estomach , à peine pouvoit-on découvrir à son pouls quelque signe de fièvre. On la traita en conséquence ; enfin sans aucune toux , sans douleurs , sans aucun sentiment de poids ou de mal-aise dans la poitrine , sans aucune difficulté de respirer qui pût faire soupçonner quelque chose , il se forma un abcès dans le poumon. Elle cracha une

grande quantité de matiere verte & très-fétide. Elle étoit si émaciée, qu'elle avoit vraiment l'apparence d'un squelette recouvert d'une peau brune & desséchée. Sa guérison fut d'autant plus remarquable, qu'elle prit très-peu de remédes, la diète à part; elle fut pendant très-long-tems qu'il étoit impossible de lui en faire prendre aucun, vû sa grande foiblesse.

Une Dame, après avoir gardé pendant quelques mois une fièvre légère accompagnée de douleurs assez violentes dans l'estomach, d'une grande mobilité des esprits & d'une sensibilité singuliere dans le genre nerveux, eut un abcès au poumon sans avoir été attaquée de toux ou de difficulté à respirer. Pendant plusieurs semaines elle cracha beaucoup de matiere, & outre cela, de la

bile toute pure , épaisse , très-amere , & qui lui teignoit la langue , la bouche & les lèvres d'un jaune foncé , presque brun. Les crachats continuoient ensuite pendant fort longtems en plus ou moins grande quantité. On fit peu d'état dans ces circonstances des remèdes appellés communément béchiques : on insista principalement sur ceux qui étoient capables de dompter la fièvre , & ils réussirent. Sa diète étoit du lait de beurre.

Il est très-difficile de découvrir qu'il se forme du pus dans les poumons , lorsqu'il n'y a pas de signes plus démonstratifs que les poumons sont affectés. Les dissections des cadavres montrent que plusieurs en meurent , faute d'en connoître la cause. La maladie des deux personnes qui font le sujet des observations

précédentes , étoit principalement
erveuse , & elle affectoit sur-tout
estomach , & quelquefois on ne
eut découvrir le mal caché que par
es circonstances semblables. L'ob-
struction ou la corruption de quel-
ques viscères , & principalement du
poumon , montrent souvent des ap-
parences de cette espèce. Les mala-
lies des nerfs mènent souvent à la
consommption. J'ai quelquefois vu
dans le premier degré de cette ma-
ladie , un engourdissement , & pres-
qu'une entière résolution de toutes
les extrémités. On verra par une ob-
servation que je donnerai plus bas ,
qu'on peut la trouver accompagnée
d'un hocquet fort fatigant. Je l'ai
vue une fois précédée d'une simple
manie , & une autre fois , d'une
faim canine si forte , que le Malade
tomba dans le délire.

Une chose à laquelle on doit prendre garde , c'est si le pus a été enfermé dans un kiste , lorsqu'il est la suite d'une extravasation dans les interstices cellulaires des poumons ; en s'étendant & se corrompant , les parties s'enflamment bientôt , & la suppuration se fait promptement ; mais lorsque l'humeur est renfermée dans une poche , elle n'affecte les poumons que par sa pression ; & comme elle ne cause point d'irritation étant renfermée dans une membrane insensible , elle peut rester cachée long-tems avant que de causer de la douleur & de produire une inflammation dans les parties. Nous voyons même quelquefois qu'elle ne cause aucun trouble dans les parties voisines. La cure ne peut être parfaite , que lorsque la poche est entièrement dissoute , ou a été crachée par

orceaux pendant le cours de la maladie. La plus petite portion qui resteroit, feroit un corps étranger, qui comme les substances dures qu'on met dans un cautere, ou les ventouses dont on se sert indiscretement, produiroit plus ou moins d'irritation & donneroit lieu à une fluctuation, ce qui empêcheroit la réunion des parties. Les baumes ou autres remèdes détergens & stimulans sont de peu d'usage dans ce cas, s'ils ne sont pas même dangereux; car ils ne peuvent affecter les parties auxquelles le kiste adhère; & par leur acrimonie, lorsqu'on en continue l'usage un peu long-tems, ils excitent l'inflammation & provoquent la toux. En persévérant dans l'usage d'une diète convenable, les parties sont entretenues dans un état souple. L'exercice & les vomissemens répé-

tés aideront la séparation de la poche, dont quelquefois les Malades rejettent des morceaux en vomissant. D'un autre côté, on soutient par les autres moyens indiqués l'état général de la santé, jusqu'à ce que toutes les causes de la maladie soient emportées, & que les parties soient rétablies,

Je vais rapporter ici deux ou trois observations, qui, contenant quelques particularités, donneront lieu à d'autres remarques. Pendant la plus forte gelée en 1739, un Monsieur eut un abcès après une pleurésie & une inflammation des poumons. Il cracha une grande quantité de matière pendant plusieurs jours, & devint entièrement œdémateux. Malgré la dureté de la saison qui fut longue, il se rétablit pendant l'été suivant.

Pour

Pour faciliter l'expectoration d'une matiere si abondante, je le faisois coucher à différentes reprises, lorsqu'il y avoit une certaine collection de matiere, dans une position horifontale, de maniere que sa tête fût même, autant qu'il étoit possible, plus basse que le reste du corps, par ce moyen il crachoit beaucoup en peu de tems, & étoit quitte pendant quelques heures de la violence de la toux (34). Les vessicatoires ap-

(34) Dans les rhumes violens, profonds, ou dont le siège est à l'extrémité des bronches, & qui sont suivis d'expectorations abondantes, on ne sauroit croire à quel point la situation propre du corps, situation à laquelle on fait peu d'attention dans la pratique, soulage le Malade. Comme la matiere irritante est logée dans les parties les plus profondes du poumon, ce ne peut être que par les efforts réitérés que produit la

posés au bas de la jambe , & de douces purgations , empêcherent que les eaux du corps ne se portassent toutes sur les poumons.

toux , qu'on vient à bout de la chasser parce qu'alors ce ne peut pas être la rapidité de l'air qui sort du poumon, qui emporte les crachats , comme il arrive lorsque le siège d'un rhume est dans la trachée-artère , à sa première bifurcation ou à son embouchure. Dans le cas dont nous parlons , la matiere ne peut sortir que par une forte expression des poumons. Il y a plusieurs années que je fus attaqué d'un rhume de cette espèce : j'étois tourmenté d'une toux continuelle , & ce n'étoit que rarement que je pouvois arracher de ma poitrine quelques crachats , d'ailleurs bien cuits. Enfin fatigué de cette toux importune & d'un râle que j'avois sur la fin de chaque expiration , comme je pensois aux moyens que je pourrois employer pour en diminuer la fréquence , je m'imaginai que la matiere de l'expectoration étant logée vers la base du poumon , il lui

Lorsque la matiere séjourne long-tems dans les poumons, elle les distend, cause une oppression, acquiert une mauvaise qualité, & cor-

étoit difficile de sortir, tel effort que je pusse faire, tant que j'étois debout; il falloit donc lui donner le moyen de couler naturellement vers la trachée, afin que l'air, en sortant rapidement dans l'action de la toux, pût l'entraîner. Pour satisfaire à cette intention, je me couchai sur le dos, un peu de côté, & j'eus soin que ma tête fût plus basse que mon corps d'environ six à huit pouces. Je n'eus pas resté une demi-heure en cette position, que chaque accès de toux amenoit un crachat: & au bout d'une autre demi-heure, je me sentis la poitrine tout-à-fait dégagée. Je me levai alors, & je fus plus de deux ou trois heures sans tousser que légèrement. Lorsque la fréquence de la toux m'eut indiqué la preuve d'une nouvelle quantité de matieres, je pris la même situation que devant, avec un pareil succès; & de cette maniere, en six ou sept jours,

rompt de plus en plus les parties. Un certain degré de toux est nécessaire pour la faire sortir, mais lorsque la toux est continuelle, elle tour-

je fus presque tout-à-fait quitte de ma toux & de mon rhume.

Je remarquai encore dans cette maladie, qu'au sortir de mes repas, j'expectorois très-aisément; parce qu'alors l'estomach étant plein, le poumon étoit exposé à une plus forte expression à chaque accès de toux. Au contraire, à mesure que la digestion se faisoit, & que l'estomach se vuïdoit, l'expectoration devenoit de plus en plus difficile, & c'étoit alors que pour cracher avec facilité, j'étois obligé de me coucher comme je viens de le dire.

Si je ne m'étois pas avisé de cette position, mon rhume auroit sûrement été plus long & même auroit pû avoir des suites fâcheuses, d'autant plus que rien n'affecte tant les poumons qu'une toux forte & fréquente, qui est capable de les enflam-

mente, échauffe & épuise le Malade : elle le réduit à la plus grande foiblesse, & lui ôte même les forces nécessaires pour touffer. Les opiates adoucissent bien la toux pour un certain tems, mais la matiere ne sortant pas, ils sont nuisibles de cette maniere. Dans ces circonstances on est fort embarrassé. Les anodins, comme le syrop diacode, donnés fréquemment, & en quan-

mer de plus en plus, & d'y causer par conséquent une suppuration plus abondante, outre qu'elle détermine les humeurs à s'y porter en plus grande quantité.

Cette attention à la position du corps dans des rhumes violents, & même dans des péripneumonies où l'expectoration est abondante, & encore dans les asthmes humoraux, ne m'a pas réussi à moi seul. Je l'ai ordonnée à beaucoup de Malades qui s'en sont tout aussi-bien trouvés que moi.

tité, calment la toux sans la supprimer, comme le pourroient faire de fortes doses d'opium. L'expédient que je viens de mentionner, est suivi de beaucoup de succès en beaucoup d'occasions: mais il faut l'employer avec précaution, car quelquefois la matiere coule si abondamment, que les Malades en sont presque suffoqués.

Une personne d'une constitution fort délicate, gagna un rhume qui dura long-tems, & la fit dépérir journellement, la foiblesse l'obligea enfin de garder le lit. Elle étoit extrêmement maigre, attaquée d'une fièvre continue, de sueurs colliquatives, & avoit tout l'air d'un Malade au suprême degré d'hectisie. Ces symptômes & le peu de matiere qu'elle expectoroit, me firent soupçonner un abcès. Je la fis vomir pour

en hâter la rupture. Cette pratique est sans contredit accompagnée de danger ; mais la vie du Malade dépend d'une rupture prompte , & dans ce cas-ci , elle se fit un ou deux jours après. Le Malade guérit avec peu de remèdes , mais convenables.

Mademoiselle L..... âgée de dix ans , après une fièvre continue , eut une suppuration par les poumons , accompagnée d'une distorsion assez considérable des côtes. La violence de la douleur la faisoit toujours pencher d'un côté , ce qui produisoit une difformité de l'épine , & faisoit craindre pour sa taille. On obvia dans le tems à ces accidens par une méthode propre , & la maladie des poumons se guérit pareillement , mais sans aucuns remèdes , car la Malade s'obstina à n'en point prendre.

C'est sans doute dans ces cas que

l'on dit avoir guéri ou vu guérir des consumptions ; plusieurs personnes ont vuïdé de plus petits abcès de tems en tems pendant plusieurs années. Mais on doit faire une grande distinction ici : Ce n'est pas là cette consommation qui est la plus fréquente & qui est si fatale. On prend pour consommation beaucoup de maladies qui en ont l'apparence , mais qui n'en sont pas de véritables. Quoique dans ces abcès au poumon l'issue en soit souvent heureuse , néanmoins nous ne devons pas nous flatter d'un égal succès , lorsque la consommation dépend d'un nombre de tumeurs glanduleuses , qui tirent leurs causes d'une constitution originelle , qui se forment peu à peu , & s'ulcèrent ensuite. Il est rare que l'on cherche du secours contre cette maladie , avant qu'elle se soit enracinée profondé-

ment , que l'habitude du corps n'ait dégénéré , & que les obstructions soient invincibles. Alors les circonstances qui auroient pû être favorables , sont entièrement perdues.

On juge que la plus grande partie des consomptions , sont des maladies d'une espèce scrophuleuse ; ce jugement , en donnant une raison de la grande obstination de la maladie , à cause de sa nature , fournit en même-tems quelques indications pour la cure. On voit aussi par-là combien plusieurs remèdes si fort vantés , & sur lesquels malheureusement on compte trop , sont peu propres , & ont peu de vertu.

La pratique nous fait voir dans ces deux maladies une grande variété & une analogie évidente. On remarque de grandes différences dans les écrouelles , selon que les tumeurs

font plus ou moins bénignes, & accompagnées de plus ou moins d'inflammation. Il y en a qui sont si bénignes, qu'elles se résolvent aisément, ou que venant à suppurer, elles produisent un pus louable, & ensuite se guérissent promptement. D'autres sont moins favorables, & ce n'est qu'avec peine qu'elles cèdent aux remèdes. Enfin il y en a dont on ne peut venir à bout. De la même manière dans une consommation, nous voyons des suppurations légères du poumon qui surviennent de tems à autres, & qui se guérissent avec très-peu de peine; dans les intervalles même, il paroît que le Malade est guéri & quelquefois il l'est aussi: de sorte que dans toutes les consommations véritablement glanduleuses, il y a des exemples de guérison. Mais si l'habitude du corps

dégénère , & que d'autres causes se joignent aux premières , d'autres glandes deviennent affectées en plus grand nombre , & les parties qui ont été guéries restent calleuses , s'obstruent & suppurent de nouveau , & à la fin la maladie devient mortelle. Quelquefois les glandes obstruées , comme dans les écrouelles d'une mauvaise espèce , sont tout-à-fait schirreuses , & presque cancéreuses. Alors , ou elles ne suppuront peut-être jamais , ou si elles viennent à s'ouvrir , ce ne fera que pour donner une matière d'une mauvaise nature , ou un pus sanieux ; cette sanie cause alors une consommation maligne par érosion , & qui se communique aisément. J'ai vu des exemples fâcheux de personnes qui ont été ainsi attaquées de cette maladie , par manière d'infection.

Dans cette espèce d'obstruction des poumons , j'ai d'abord , selon l'opinion de quelques-uns , essayé le calomel en maniere d'alterant. Les effets de ce remède furent tels qu'ils ne m'encouragerent pas à l'essayer davantage. Lorsque le mercure crud est venu à être mieux connu & plus usité , ce remède promet d'être plus sûr & plus efficace : & en effet il le fera , lorsqu'on l'administrera dans un tems convenable.

Un Monsieur s'étant exposé au froid , contracta dans le printems une toux fréquente , sèche & violente , accompagnée d'une fièvre continue , de sueurs nocturnes , d'un dépérissement considérable , enfin il devint hâve , lui qui auparavant étoit en embonpoint & potelé. Tout ce qu'on lui donna dans ce tems pour sa toux , le soulagea fort peu. Il prit

dans l'été le petit-lait de chèvre, & comme la fièvre étoit alors passée, on lui permit de boire trois ou quatre fois par jour un verre de vin léger. Ces remèdes lui firent reprendre un peu d'embonpoint, de la force, & il paroissoit se mieux porter. A mesure que l'année avança, il commença aussi à retomber; & comme l'hyver qui approchoit rendoit le danger évident, d'autant qu'il étoit toujours très-fort tourmenté de sa toux, il prit des pilules de mercure. Elles opérèrent beaucoup plus vivement que je ne m'y attendois: car au bout de quelques jours la bouche devint malade. Néanmoins la toux se dissipa, & il reprit bientôt ses forces & sa santé. L'année suivante, comme la toux & les mêmes symptômes reparurent, quoique plus foiblement, comme cepen-

dant il y avoit toujours lieu d'appréhender quelque mauvais événement, il prit les mêmes pilules avec plus de précaution, & avec un pareil succès. Depuis ce tems, il n'a plus eu de retour de sa maladie.

Une jeune Dame fut attaquée pendant l'automne d'une toux sèche & d'un hoquet qui, à force de la tourmenter alternativement & continuellement, l'épuisèrent à la fin. Elle avoit de plus une douleur de côté accompagnée d'une fièvre lente, de soif; sa langue étoit chargée: elle avoit des sueurs nocturnes, son appétit & ses forces étoient perdus, & elle paroissoit menacée de la diarrhée. Elle étoit devenue en peu de tems fort grosse & forte, elle étoit presque au dernier point de sa croissance. Plusieurs de ses parens étoient morts de consommation à peu près

vers le même âge. De petites saignées, des cauterés, le cinabre, le musc & ensuite une pilule mercurielle tous les soirs, la rétablirent, & il y a long-tems qu'elle a passé cet âge dangereux. Je pourrois apporter beaucoup d'exemples semblables d'obstructions aux poumons qui ont été guéries par une pareille méthode.

Mais lorsque les obstructions ne peuvent se résoudre, & que les poumons deviennent ulcérés, alors la cure est fort incertaine & se fait rarement. Dans ce cas on a employé toutes les ressources de la Médecine, & ses effets ont été vains. J'ai employé avec si peu de succès tous les remèdes usités, qu'il y a déjà long-tems que je n'y ai plus guères de confiance. Je n'ai pas été plus satisfait de quelques autres moyens spé-

cieux , que j'ai mis en usage : ce qui montre la grande différence de cette ulcère-ci d'avec celui dont on a fait mention ci-dessus , & qu'on guérit souvent par des moyens tout simples & fort peu de remèdes. Ce n'est pas même comme on dit , au mouvement continu de la partie , mais à la mauvaise disposition des ulcères , eux-mêmes , qu'il faut rapporter l'impossibilité de produire la réunion des parties du poumon ainsi ulcérées (35).

(35) Si ce n'étoit que le seul mouvement de la partie , comme on le dit , qui s'opposât à la guérison & à la cicatrice de l'ulcère , supposé que le poumon ne fût ulcéré qu'en un de ses lobes , on pourroit remédier à cet obstacle , par une opération pareille à celle qu'on fait dans le cas de l'empyeme. On feroit une ouverture à la

Il y a tant de contrindications dans la consommation, qu'il n'y a pas de maladies où on soit plus embarrassé, & où on trouve de plus grandes difficultés. Les opiates calment la toux, mais outre le mal qu'elles font en arrêtant la sortie du pus âcre, & en causant par conséquent une

poitrine du côté où est la maladie. On fait que sitôt que l'air est introduit dans une des cavités de la poitrine où sont logés les poumons, le lobe de ce côté s'affaisse sur le champ, & n'a plus de jeu : l'autre lobe alors fait seul l'office de la respiration. On entretiendroit cette communication de l'air extérieur avec la cavité de la poitrine où gît la maladie, jusqu'à ce que la nature, aidée par des remèdes internes, eût pu procurer la cicatrice de l'ulcère, ce qui ne seroit pas fort long, supposé toujours que le vice fût local & non habituel, ou répandu par toute l'habitude du corps.

infarction plus grande , elles affoiblissent prodigieusement , elles détruisent l'appétit , produisent la constipation, la chaleur & l'inflammation. Ainsi la plûpart du tems le soulagement instantané qu'elles procurent est dangereux. Les Malades qui n'en prennent point, vivent aussi long-tems & aussi tranquillement que ceux qui en usent. Je n'entens pas parler ici de ces toux, ou de ces consumptions qui viennent d'un catharre ou d'une érosion. La fièvre indique l'usage du quinquina , mais ce remède augmente l'obstruction , & si on arrête les sueurs , la toux devient plus violente , le dévoiement se met de la partie , ou le Malade devient enflé. Les remèdes dessicatifs arrêtent l'expectoration & augmentent la fièvre & le marasme. La fièvre & cet amaigrissement demandent les humec-

rans, qui rendent les ulcères plus fordides & augmentent la colliquation. Chaque degré de cette maladie, chaque symptôme paroissent demander une méthode différente & des remèdes différens. Quel remède simple, ou quelle combinaison de remèdes sont en état de satisfaire à toutes les indications que présente cette maladie? Comme on voit sur un même arbre des fruits dont les uns sont verts, d'autres colorés, d'autres tout-à-fait mûrs, de même les poumons sont remplis dans cette maladie d'une infinité de glandes qui sont de degrés différens; les unes sont dans un état de crudité: il y en a d'enflammées; on en trouve qui sont en suppuration; d'autres sont ulcérées. Ensuite la fièvre que ces maux excitent, est elle-même compliquée, tantôt inflammatoire, tantôt hectique & tantôt putride.

Lorsqu'on est simplement menacé de consommation, peut-être même lorsqu'elle commence à paroître & aussi dans la convalescence, l'exercice du cheval est sans contredit d'un grand usage : mais dans beaucoup d'occasions il est contrindiqué, & les Malades ne peuvent pas toujours le soutenir. La peine que j'ai souvent observé que faisoit cet exercice aux Malades, & le peu de soulagement qu'ils en retiroient, m'a fait souhaiter de bonne heure d'y pouvoir substituer une autre gestation en général plus sûre, plus commode & plus efficace. J'ai si souvent remarqué que l'exercice du cheval ne serroit à rien en ces cas, que j'en ai assez pour être convaincu qu'il ne mérite pas la haute opinion qu'on en a conçue, ni les assurances qu'on a données de ses succès. Je fais bien

que quelques personnes, par hasard, s'en sont trouvées on ne peut mieux; mais on ne doit pas estimer généralement une chose par quelques exemples qu'on a de ses avantages. Si c'est réellement un spécifique, comme on l'affure, pourquoi meurt il tant de personnes, même après en avoir fait usage? Il y a très-peu de Malades, je crois, qui périssent de consommation faute d'avoir pris cet exercice qu'on a exalté si haut.

On feroit presque tenté de croire par les éloges qu'on a donnés dans tous les tems au lait, & par la confiance avec laquelle on en prescrit l'usage, que c'est un remède souverain, & qui seul suffit pour opérer la cure de la consommation. Lorsqu'il n'y a point de fièvre ou de mal de tête, & que l'estomach est capable de bien

le digérer, il est certain que c'est une excellente nourriture & pareillement un remède, sur-tout pour ces tempéramens délicats qui sont menacés de consommation, & pendant la convalescence qui vient à la suite de certaines maladies. Dans les premiers tems, on ordonnoit de boire par jour quelques quartes de lait : lorsqu'on en prend une certaine quantité, quelques Malades ne peuvent en soutenir l'usage. J'ai souvent observé que lorsqu'on n'en prend qu'une quantité modérée, il aggrave les symptômes, ou en produit de nouveaux. Enfin à l'exception du lait de beurre, je n'ai jamais remarqué que dans une vraie phtisie, il fût suivi d'un grand succès.

J'ai dit que j'avois observé de légères suppurations des poumons de tems en tems, se guérir avec peu

de remèdes & très-facilement, il n'y avoit que peu ou même point de fièvre, excepté pendant les supurations. La matiere étoit bien conditionnée, quelquefois sanguinolente & uniforme. Les ulcères, s'il y en avoit plus d'un, étoient sans doute petits & en petit nombre. Ces symptômes paroissent approcher de la nature des abcès ordinaires, & les glandes morbifiques se tournent en pus comme un simple phlegmon. Les baumes détersifs sont utiles en ce cas; mais lorsque les tumeurs ont été d'une espèce scrophuleuse, & plus endurcie, comme je le suppose, & qu'il y a beaucoup de chaleur, que le Malade sent un picotement dans la partie affectée, & que la maladie tire à l'hectique, alors ces remèdes, à ce que j'ai remarqué, n'ont aucun effet, ou quelquefois ils

font mal. A la vérité la matiere n'est peut-être pas si abondante , mais elle devient plus déliée & moins digérée : la poitrine est plus ferrée , la respiration plus gênée & les Malades ne sont pas toujours en état de soutenir la saignée. Or comme les poumons sont pleins de glandes qui sont à des degrés différens , les balsamiques que l'on ordonne dans l'intention de nettoyer & de digérer , peuvent par leur chaleur augmenter la fièvre , & disposer à la suppuration celles qui sont encore dans un état de crudité ou seulement enflammées , & qui pourroient encore se résoudre , ce à quoi il faut travailler de toutes ses forces , pendant qu'on tâche de déterger celles qui sont déjà ulcérées , afin d'empêcher une plus grande purulence , & par conséquent un plus haut degré de

de

de consommation. Le grand nombre de phtisiques qui meurent après avoir fait usage de toutes sortes de balsamiques, nous font une preuve bien mortifiante, qu'on ne doit point compter sur les remèdes de cet espèce.

Dans les cas où la suppuration est accompagnée d'accidens moins graves, on peut aussi faire prendre au Malade du quinquina en petite quantité, parce que ce remède conserve l'appétit & le ton de l'estomach, qu'il renforcit toute l'habitude du corps, & aide à consolider les parties affectées : au moins j'ai remarqué qu'il ne faisoit point de mal ; moins il y a de fièvres & plus il est sûr d'employer ce remède, si dangereux dans d'autres circonstances.

Dans les consommions froides, soit glandulaires soit pituiteuses, on

défend de saigner. Cependant lorsque l'inflammation est considérable, que le sang est couenneux & que le pouls est fort plein, non seulement la saignée abat en général l'inflammation & en particulier celle des parties affectées, mais encore en donnant lieu à un fluide échauffé & gâté de sortir, elle fait place à de nouveaux suc, frais & salutaires. J'ai remarqué qu'elle convenoit aussi très-bien lorsque le pouls étoit bon, quoiqu'il n'y eût point en général de disposition inflammatoire, ni de fièvre qui semblât le requérir; car ici, comme dans tous les ulcères, les bords étant toujours plus ou moins tuméfiés, si on ne cherche pas à diminuer cette tuméfaction, soit par le moyen de la saignée ou autres méthodes propres & convenables (36), ils restent

(36) Un de mes amis, fort au fait,

long-tems en cet état , deviennent calleux , ce qui empêche la cicatrice de se faire , & attirent bien plus promptement une phtisie incurable. Cependant lorsque le tempérament est bon du reste , ces ulcères peuvent sans attaquer beaucoup la santé , ou devenir fatals , subsister dans les poumons toute la vie , & y faire l'office d'un cautere. Il est même probable que la nature toujours attentive à conserver les individus , peut quelquefois de cette maniere rejeter au dehors quelques humeurs nuisibles , qui autrement attaqueroient les principes de la vie , comme elle le fait aux moyens d'ulcères qui s'ouvrent dans d'autres parties. On a plusieurs observations

pense que l'usage du mercure dans cette intention , est sûr , & peut quelquefois être efficace.

de personnes qui ont ainsi vécu beaucoup d'années en consommation sans autre accident. Je crois que ce feroit en vain, & peut-être même mal-à-propos qu'on chercheroit à guérir de tels sujets.

Le pouls & le sang étant dans les conditions que je viens de dire, la saignée est encore plus avantageuse dans le cas des tubercules, & elle sert notablement à résoudre les glandes obstruées lorsqu'elles sont enflammées & qu'elles tendent à suppurer promptement. Ce ne sera pas, je crois, le plus grand nombre de Malades que l'on trouvera propres à subir cette opération; mais toutes les circonstances étant bien pesées, on pourra l'employer en beaucoup d'occasions, pourvû que ce soit avec prudence & précaution. Je ne me borne même pas à la regarder com-

me un simple palliatif : elle fera beaucoup de bien & point de mal. Si après l'avoir mise en usage, le pouls devient plus vif, plus ferré & plus délié, comme il est ordinairement dans la consommation, ou si le sang est dissout, il ne faut point espérer de succès par ce moyen. Si même on s'opiniâtroit à s'en servir, le danger augmenteroit, parce que la saignée épuiferoit trop le Malade, & le disposeroit encore plus à la colliquation. Les phthisiques en général n'ont pas trop de sang, c'est pourquoi il faut leur en tirer peu à la fois : & même dans de certains tems où les forces & les esprits ne semblent pas encore tombés, chaque goutte de ce fluide vital est précieuse, & la perte en est irréparable. La puissance assimilative est foible, & peut-être ne reste-t-il qu'autant de

sang qu'il en faut pour entretenir une foible circulation. Dans de pareilles circonstances une saignée conseillée dans la vue de soulager le Malade a produit un froid subit, une dépression & une foiblesse dont le Malade n'a pû revenir. J'ai souvent été témoin que la mort étoit la fatale conséquence d'une pareille opération, lorsque le sang est en si petite quantité.

Il n'y a pas de remèdes simples, entre ceux que l'on conseille ordinairement, qui soient plus utiles que les cauterés; mais ils sont mieux indiqués encore au commencement d'une consommation. Quoique dans ce degré la pratique soit moins en état d'en montrer les bons effets, néanmoins la raison plaide pour leur usage. Ces remèdes diminuent l'impulsion à laquelle sont sujettes les

parties affectées, qui, sans cette précaution suppureroient plutôt ; & c'est justement cette suppuration qu'il faut tâcher de prévenir. Lorsqu'on ne pourra pas mettre les saignées en usage avec sûreté, ils contribueront à diminuer peu-à-peu la quantité des humeurs, sans diminuer les forces. Ils sont fort efficaces dans les fluxions, sur-tout qui se portent à la tête, sur les dents & sur la poitrine, & qui ont quelque rapport avec la consommation : en effet ces rhumes sont fréquemment la cause de la consommation, & souvent l'on voit des personnes attaquées alternativement de toux & de fluxions sur les dents. Quelques Malades, après s'être fait ouvrir un caustère, ont pris de l'embonpoint. Je souhaite que l'observation prouve qu'ils sont bons dans des degrés plus

avancés de cette maladie : je parle toujours eu égard à l'événement. A moins que le corps ne soit trop émacié, ils ne feront aucun mal, & produiront au contraire de bons effets, parce qu'ils pourront tirer une portion des humeurs putrides & par conséquent diminuer la fièvre & les suites, nous ne devons pas néanmoins nous attendre à les voir suivis des effets qu'on en annonce ; & en vérité je ne les ai point non plus observés. Quelques circonstances peuvent aussi, certaines fois, les rendre plus nécessaires (37). Les cauterés

(37) M. Gilchrist n'auroit-il pas dû insister notamment sur l'usage des cauterés actuels, lui sur-tout qui paroît assez porté pour la Médecine des Anciens. Il est vrai que la proposition n'auroit pas été du goût de la Médecine moderne, qui, à force de bannir les remèdes auxquels on a donné le

faits par le moyen des vésicatoires, réussissent mieux chez ceux qui sont d'un tempérament froid. Mais lorsqu'il y a de la fièvre & de l'inflam-

nom de *cruels*, n'est presque plus qu'un port de consolation dans les maladies chroniques.

On m'appella, il y a long-tems, pour un Malade que je trouvai dans le dernier degré d'hectisie. Il avoit la face véritablement hippocratique, sa foiblesse extrême l'empêchoit de se tourner dans son lit, son pouls étoit petit, vif & hectique. Une humeur extrêmement âcre & corrosive lui distilloit incessamment de la partie postérieure du nez, dans la gorge, ce qui le faisoit tousser à tout moment, & lui rendoit la voix extrêmement rauque. Cette matiere étant claire & subtile, il n'en pouvoit expectorer que peu à la fois, ce qui augmentoit encore les efforts & la fréquence de la toux. Toute la gorge étoit comme brûlée & ulcérée par la distillation continue de cette humeur. Depuis nombre de

mation , ils mettent tout en désordre & alimentent la fièvre. Les cauterés pour lesquels on se sert d'un pois sont commodes & quelquefois

jours il n'avoit pû fermer l'œil. Je vis bien que pour soulager le Malade au moins, s'il n'étoit pas possible de le guérir, je vis bien, dis-je, qu'il étoit nécessaire de faire une puissante révulsion pour détourner le cours de cette humeur qui étoit alors la cause des symptômes les plus pressants : mais je n'avois dans ce tems que dix-sept ou dix-huit ans, & cette jeunesse me lioit les mains. Je me contentai donc de prescrire des remèdes internes calmans, rafraîchissans, & une diette incrassante, des gargarismes de même nature; & à l'extérieur, l'application d'une large emplâtre vésicatoire à la nuque. La nuit qui suivit l'application de ce vésicatoire, le Malade toussa beaucoup moins & dormit un peu : le lendemain il étoit mieux. Mais bientôt la playe que l'emplâtre avoit faite se desséchant, la défluxion devint plus violente que jamais, & le Ma-

un seton placé au côté a donné beaucoup de soulagement au Malade, sur-tout lorsque la douleur & un poids dans cette partie l'indiquoient comme l'endroit le plus propre à ménager un issue qui mettoit fin à ces accidens.

L'usage continué & commencé de bonne heure du lait de beurre, plus ou moins suret, selon les circonstances, fera fort efficace pour alléger les symptômes, la fièvre, la soif, les sueurs, le dévoiement; il

lade mourut au bout de quelques jours. C'étoit bien là le cas de suivre la méthode prescrite par les Anciens & de faire appliquer un ou plusieurs cauterés actuels. Je ne doute pas même par le petit succès du vésicatoire, qu'ils n'eussent réussi. Mais le moyen à un jeune Médecin de prescrire un pareil remède! Un barbon ne l'auroit peut-être pas voulu prendre sur lui.

préviendra l'accablement des Malades, & leur rendra la vie plus supportable. Rarement il manque, il est assez nourrissant, il ne pèse point sur l'estomach, il peut servir de nourriture & de boisson, & désaltere bien les Malades. Il s'oppose aussi à la nature putride & inflammatoire de la maladie : & comme la violence de la toux dépend beaucoup du degré de la fièvre, comme il diminue celle-ci, il calme en même-tems l'autre. Lorsqu'il y a même peu ou point de fièvre, on préfère cette boisson : j'aimerois mieux d'ailleurs permettre au Malade un peu de vin pour le soutenir, que de lui permettre la moindre quantité de nourriture animale, qui à ce qu'on croit, mais faussement, est plus fortifiante & plus nourrissante.

La saignée, les cauterés, un usage

prudent de mercure crud & des baumes naturels , accommodés au degré & à l'espèce de la maladie , la diète & les voyages sur mer , c'est à peu près là tout ce qui est essentiel pour la cure d'une consommation glanduleuse (38). Je regarde les autres

(38) Je ne dois point taire qu'on a encore proposé il n'y a pas long-tems , pour la pulmonie , un remède nouveau ou renouvelé ; je veux dire l'habitation des étables. Il paroît que ce remède possède deux des avantages de la navigation , un air chargé d'une humidité saline & résolutive , & une température à peu près constante. Il peut y avoir quelques observations de ses succès , mais je ne les crois pas comparables à la navigation , d'autant que celle-ci possède un avantage bien grand , joint aux deux autres , qui est l'exercice. Au moyen de cet exercice , on renouvelle , pour ainsi dire , toute la masse du sang en peu de jours , ou du moins on lui fait subit

remèdes comme de peu d'importance, ils peuvent être bons par occasion, mais leur vertu est fort petite, & n'est nullement proportionnée à la

un changement notable. Au contraire dans une étable le Malade respire bien un air propre à la maladie locale dont il est affecté : mais quels seront les remèdes propres à redonner au sang le degré d'uniformité ou d'homogénéité qui lui est nécessaire, que l'on pourra administrer à un Malade épuisé & dans le dernier degré de foiblesse ? Je pense que si on peut guérir un pulmonique par la navigation, l'exercice auquel il aura été soumis par le roulis du vaisseau & l'action de l'air, aura grande part à cette cure. Autrement, sans naviger, rien ne seroit plus facile que de faire venir de l'eau de la mer par tonnes, & de la faire évaporer en grande quantité dans la chambre du Malade, pour en charger l'air des vapeurs qui en exhaleroient. On ameneroit aussi facilement cet air au degré de température qui paroîtroit le plus convenable à

force de la maladie. Ainsi leurs effets ne peuvent être que bornés & incertains.

De tout tems la navigation a été regardée comme un remède, mais les Auteurs de la première classe, l'ont encore plus généralement recommandée dans la consommation. Ainsi on lit dans Cœlius, » la gestation est extrêmement utile, & une » longue navigation (39) » : & dans

la maladie. Mais tous ces moyens ne remédieroient qu'à une partie du mal. Il faut ramener le sang à son état naturel & sain, & il n'y a qu'un mouvement continuel de tous les muscles, en le broyant, pour ainsi dire, & le triturant, capable de remplir cet office, qui est la fonction naturelle du viscère alors malade.

(39) Et propterea vehementer utilis navalis gestatio, atque longa navigatio, — & omne quod dare corpori fortitudinem potest. Cœlius Aurel. Lib. II. cap. 14. *de phthifica passione.*

Aretée, » si rien n'empêche, que le
 » Malade aille en mer & qu'il y vive
 » long tems (40) ». Celse, dit de
 même, » si c'est une phtisie réelle,
 » il est nécessaire que le Malade fasse
 » un long voyage sur mer, si ses for-
 » ces le permettent. Si sa grande foi-
 » blesse l'en empêche, il faut toujours
 » qu'il fasse des voyages sur mer,
 » mais petits (41) ». Pline a remar-
 qué que l'exercice du cheval étoit
 de la plus grande utilité dans les ma-
 ladies de l'estomach, & la naviga-
 tion dans la phtisie (42). Mais dans

(40) Nam si recte habuerit Ægrotans,
 in mari gestatio fieri poterit, atque ibi vi-
 tam deget. Aretæus *de curat. phthisis*.

(41) Quod si vera phthisis est, opus est,
 si vires patiuntur, longa navigatione. Si id
 imbecillitas non finit nave tamen, sed non
 longè, vectari commodissimum est. Cels.
 Lib. III. cap. 22.

(42) Plin. Hist. Lib. XXVIII. cap. 4.

l'article suivant nous verrons qu'il fait mention de ce remède avec des circonstances particulières, comme de la pratique qu'on doit suivre dans cette maladie. Dans toutes sortes de consumptions, dit le Docteur Mead, le changement d'air est généralement bon & quelquefois un long voyage par mer (43). Boerhaave n'a pas non plus oublié la navigation, en parlant des moyens de rompre les abcès formés dans le poumon & de les déterger lorsqu'ils sont ouverts (44).

Dans cette seule méthode, dans la navigation, se trouve tout ce qui peut concourir le plus efficacement à la cure de la consommation : une

(43) Mead. *monita & præcepta medica.*
cap. *de febribus lentis.*

(44) Boerhaavii *aphorism.* §. 857, 858.

234 UTILITÉ DES VOYAGES
vertu altérante & assez puissante ;
qui régné dans l'air de la mer , une
application externe & immédiate
de cet air doué de qualités si pro-
pres , & un exercice singulièrement
convenable.

§ VIII.

Du crachement de sang.

Le crachement de sang est l'avant-
coureur & la cause de la consom-
tion , & en même-tems un de ses
symptômes. Quelquefois il est par
lui-même une maladie , lorsqu'il se
fait par forme de simple transfuda-
tion ; il y a des personnes qui y sont
habituellement sujettes une grande
partie de leur vie , sans beaucoup de
danger , ou sans qu'il s'en suive
d'autre maladie. Des glandes tu-
méfiées en comprimant les vaif-
seaux , en occasionnent souvent la

rupture, & le sang en tombant dans les branches les plus profondes de la trachée-artère, & n'étant pas craché, s'y corrompt, devient âcre, & cause une érosion. L'exercice & le vomissement en mer pourront, je crois, en ces cas resserrer les orifices relâchées des vaisseaux, faire une forte révulsion, & chasser hors du poumon ce qui y est étranger. On ordonne aussi la navigation lorsque ce flux est une fois arrêté, ou que la maladie devient chronique. Anneus Gallio navigea pour se guérir d'une consommation & d'un crachement de sang; c'est Pline qui nous le rapporte dans son Histoire naturelle (45). Pline le jeune fait aussi

(45) Præterea est alius usus multiplex (aquæ marinæ), principalis vero navigandi phthisi affectis, aut sanguinem egerentibus; sicut proximè Anneum Gallionem

mention de Zozimus, son affranchi, guéri d'un crachement de sang par un voyage qu'il fit en Egypte, où il demeura long tems (46). Celse recommande dans ce cas de passer l'hiver dans des places maritimes (47).

J'ai lu quelque part une observation d'un flux utérin, qui fut arrêté subitement par un voyage sur mer.

fecisse post consulatum meminimus. Neque enim Ægyptus propter se petitur, sed propter longinquitatem navigandi. Plin. Hist. Nat. Lib. xxxi. cap. 6.

(46) — — Frangeret me tamen infirmitas liberti mei Zozini. — — Nam ante aliquot annos, dum intente instanterque pronuntiat, sanguinem rejecit; atque ob id in Ægyptum missus à me, post longam peregrinationem confirmatus rediit nuper. Plin. Epist. xix. Lib. 5.

(47) Cels. Lib. iv. cap. 4. § v.

§ IX.

Des Convalescences difficiles & longues.

Les puissances digestives & assimilatives se trouvent affoiblies à la suite d'une maladie longue ou violente, & les fluides qui ont été échauffés & privés de leurs parties spiritueuses & balsamiques, ou qui ont acquis des qualités vicieuses, sont alors impropres à la nutrition, & aux usages auxquels ils sont destinés. De-là cette dépravation des humeurs connue sous le nom de cacochymie, & que l'on regarde comme la suite ou la cause des maladies; peut-être la maladie n'étant pas bien terminée, subsiste-t-il encore alors quelque reste ou quelque levain caché, que la nature, dont les forces sont épuisées, ne peut entièrement vaincre ou chasser au dehors.

L'exercice & le changement d'air ont toujours été sains , ce sur-quoi on a compté lorsque la santé est encore chancelante , & ils sont efficaces & propres à empêcher une rechûte. Les observations rapportées plus haut , prouvent combien l'exercice & l'air de la mer contribuent à corroborer & à renforcer l'habitude du corps : on y voit que peu de tems passé en mer a produit un rétablissement de santé beaucoup plus prompt que ne l'auroit fait un plus long séjour à la campagne. Les effets que la navigation a toujours procurés , & en peu de tems , sont un appétit plus considérable , le retour des forces , un visage plus serein , & l'adoucissement des symptômes , tant il est vrai que quelques jours produisent un grand changement , soit en maladie , soit en santé.

On prescrit la navigation dans l'atrophie & la cachexie; & selon *Ætius*, le mouvement & le repos alternatif où le corps est sujet alors, le dispose à être nourri, si cela est possible par quelque moyen; particulièrement dans l'atrophie nerveuse, qui est la suite de la colique de Poitou, si fréquente dans les Indes-Occidentales, elle est regardée depuis long-tems comme un bon remède. Lorsque les symptômes sont calmés, dit le Doct. *Towne*, (ch. de la colique bilieuse), & que le Malade entre en convalescence, *Sydenham* a recommandé avec raison l'exercice du cheval, comme capable de prévenir une rechûte, de donner de la force aux intestins, & de rendre plus puissantes les forces digestives. J'ai souvent éprouvé les bons effets de cet avis; mais il y a un autre exercice qui, à ce que j'ai

observé est plus prompt , plus durable & plus efficace , c'est de faire le tour de l'Isle dans un vaisseau ou une chaloupe , ce qui aux Barbades est fort aisé à faire , parce qu'il y a peu de personnes qui n'aient cette commodité. J'ai vu des personnes qui étoient réduites à la plus grande extrémité , & presqu'aux portes de la mort , à la suite d'une colique qui avoit duré long-tems , & qui en une semaine se sont refaites à un point qu'on ne peut exprimer , par la seule navigation , pendant que ces mêmes personnes étoient hors d'état de faire tout autre exercice.





A P P E N D I X

Sur l'Usage des Bains dans les Fièvres.

LA malignité naturelle de la maladie , est sans doute ce qui s'oppose le plus souvent , & en grande partie à la guérison des fièvres. Le mauvais ménagement & les irrégularités de la part du Malade , ou un mauvais traitement , aggravent fréquemment la maladie , ou peut-être en font paroître une nouvelle. Si on s'y prend trop tard pour administrer des remèdes dans une maladie , les changemens que l'on a intention qu'ils procurent , ne peuvent se faire avant le tems où doit paroître

tre une crise douteuse. D'un autre côté il n'est pas moins dangereux généralement de les employer prématurément, puisque la nature n'étant pas alors en état de s'aider, en souffre les effets & la violence sans aucun avantage, la maladie augmentant, & la crise étant encore éloignée. Dans ces circonstances, & autres aussi défavorables, il paroît souvent nécessaire d'avoir recours à des moyens plus puissans que ceux que nous présente la pratique ordinaire, ou à des remèdes dont elle semble encourager l'usage, quoiqu'ils ne soient pas encore scellés de son approbation. L'administration des bains dans les fièvres n'est pas nouvelle. Lorsque j'en ai fait mention dans un autre endroit (48), il y a

(48) Essais d'Edimbourg, trad. par M. Demours, vol. vi. p. 45.

déjà long-tems , c'étoit dans l'intention d'en faire l'essai dans un tems ou dans l'autre , selon que les occasions s'en présenteroient. Le succès dont cette méthode a été suivie dans les cas suivans , ne me donnent aucun lieu d'en regretter l'expérience , & la nécessité doit la justifier.

I. Un jeune homme d'une corpulence assez foible , fut saigné , émétique & purgé au commencement d'une fièvre. La première fois que je le vis , il étoit à son sixième jour , & je ne pus alors déterminer de quelle espèce étoit sa fièvre. Le septième au soir sa tête commença à s'affecter : pendant toute la nuit il fut agité , & le matin il étoit tout-à-fait dans le délire. Son visage étoit pâle , ses yeux enfoncés & sombres , tendans à l'inflammation , ses cheveux étoient durs , sa peau sèche &

brûlante, & un retirement des solides faisoit voir qu'il étoit fort épuisé. Le pouls devenoit en même-tems petit, la langue étoit rotie & il urinoit peu. Il y avoit beaucoup d'ina-nition dans ce cas, la tête s'étoit affectée & très-fortement & de bon-ne-heure dans cette maladie; le Ma-lade ne vouloit prendre aucuns re-mèdes, & il n'y avoit peut-être pas de crise à attendre avant le quaran-tième jour. Ces considérations me déterminèrent à baigner le Malade: on lui appliqua à la tête un petit em-plâtre vésicatoire, & on le mit dans un bain préparé avec des tripes & du son, ce qu'il supporta fort bien. Lorsqu'on l'eut remis au lit, il s'en-dormit sur le champ, son sommeil fut long, sa peau devint douce & plus fraîche, & il parut une sueur légère. Pendant six jours il fut baigné

& toujours avec le même succès. Le douzième jour on découvrit une grosse parotide, dure, enflammée & douloureuse au toucher, qui se dissipa en deux ou trois jours sans aucun accident. Au moyen de ces bains, d'un lavement de tems à autre, & du vin qu'on ajoutoit à tout ce qu'il prenoit, car on ne lui en vouloit pas donner de pur, il se rétablit & recouvra bientôt sa première santé.

II. Un Monsieur âgé d'environ soixante ans, très-corpulent, & accoutumé toute sa vie à la bonne chère, fut attaqué d'une fièvre. Je ne le vis pas avant le onzième jour. Le délire étoit venu de bonne-heure, il avoit été saigné deux fois, on lui avoit appliqué les vésicatoires, & il étoit alors tout-à-fait insensible, après avoir été pendant quelque

tems très-assoupi, & s'être réveillé souvent comme en sursaut, en rêvassant & marmottant quelque chose. Ses yeux étoient enflammés & hagards, son visage étoit plein & haut en couleur, comme celui d'un apoplectique ou d'un homme yvre. Il étoit dans des sueurs continuelles & brûlantes, & on sentoit un soubresaut dans les tendons : du reste le pouls paroissoit bon, c'est-à-dire, plein & égal sans être fréquent; mais nous sçavons que lorsque les mauvais symptômes augmentent, il ne faut pas se fier à ce signe. L'inflammation du cerveau qui étoit si considérable, & le tems qui pressoit, faisoient desirer un secours prompt & puissant. Comme dans cette occasion-ci le principal symptôme à combattre, étoit l'affection locale du cerveau, je lui fis appliquer les sang-

sues aux tempes. On lui fit un seton à la nuque, & pendant que les petites plaies des sang-sues rendoient toujours du sang, on le baigna dans une décoction de plantes émollientes & légèrement aromatiques. Au sortir du bain il reposa d'un sommeil long & naturel, sa peau étoit plus fraîche & moite. Le lendemain matin il parut un peu plus sensible. Enfin pour couper court, plus on répétoit le bain, & mieux il étoit; il en prenoit trois ou quatre chaque jour, & je lui ordonnai de prendre fréquemment à la cuillerée un julep rafraîchissant. Il guérit.

III. On demanda mon avis pour une femme qui depuis plus d'un mois étoit attaquée d'une fièvre. La première quinzaine de la maladie, elle n'avoit presque pas fermé l'œil, la seconde quinzaine, elle avoit été

dans un délire continuel , accompagné de *subfultus* & d'un assoupissement assez considérable dont elle revenoit fréquemment en parlant avec volubilité. Pendant deux jours elle parut un peu mieux , mais elle tomba dans son insensibilité , & le délire & les *subfultus* étoient alors plus forts que jamais. Je conseillai un bain dans lequel elle ne resta qu'un quart-d'heure , après quoi son visage devint pâle , elle tomba en foiblesse , & dormit pendant une heure ou deux. Néanmoins son délire diminua , elle dormit mieux la nuit suivante & dans une posture naturelle , car jusquelà elle avoit toujours été sur le dos , & après un second bain dans lequel elle resta plus long-tems , elle devint un peu plus sensible. Le *subfultus* cessa , & comme elle continuoit à avoir des sommeils qui la rafraîchis-

soient, en trois jours tous les symptômes étoient dissipés en grande partie. Elle eut une nouvelle rechûte, mais l'usage répété du bain, la tira hors d'affaire. Il est vrai qu'elle étoit alors, comme on peut le croire, bien foible & bien épuisée.

Il est à observer que cette Malade tomba toujours en foiblesse dans le bain ou quelque tems après en être sortie, ce qui sans doute étoit la suite de l'épuisement que lui avoit causé la longueur de la maladie & les sang-sues que je lui avois fait appliquer sur un mauvais détail qu'on m'avoit fait des circonstances. Il est aussi à noter qu'ayant fait changer les bains d'herbes en des bains de bouillon, qui lui causa une démangeaison incommode par tout le corps, elle reprit sensiblement des forces. J'ai eu occasion de voir quelque tems

après cette Malade , & je trouvai qu'elle s'étoit beaucoup mieux rétablie que je n'avois remarqué dans des cas à peu près semblables ; elle n'avoit pas cette incapacité, cette langueur ou ce léger délire qui reste souvent à la suite de ces longues fièvres qui épuisent les Malades, & dans lesquelles la tête a été vivement affectée. Il y a toute apparence que ce qui y avoit mis ordre, avoit été la nourriture qu'elle avoit prise assez abondamment, & les bains dont elle avoit fait usage dans sa convalescence.

IV. Une femme fut attaquée d'une fièvre continue le cinquième ou sixième jour de ses couches. Je lui prescrivis sans la voir, & sans succès, quelques remèdes usités en ces cas. Comme la fièvre augmentoit toujours, on me pria de la voir

le neuvième ou dixième jour. Le meilleur pronostic que je pûs faire, fut de dire qu'elle étoit dans un état à mourir dans vingt-quatre heures, ou même plutôt, & que je n'avois jamais vu personne dans de pareilles circonstances aller plus loin. Il y avoit long-tems qu'elle n'avoit fermé l'œil, elle avoit un délire complet, ne connoissant plus personnes, ne pouvant point parler sans bégayer, & étant attaquée d'un ris involontaire. Lorsqu'elle vouloit dire quelque chose, à peine même avoit-elle la force de former des sons. Ses regards étoient étincelans & enflammés, son visage étoit haut en couleur, son corps dans un tremblement universel & dans une agitation continuelle, enfin pour comble elle avoit des sueurs profuses. Son pouls étoit dans le plus grand désordre. Je dis aux affis-

tans qu'ils pouvoient, s'ils le vou-
loient, la mettre dans un bain d'eau
chaude, & je me retirai sans rien ef-
pérer de ce que j'ordonnois. On pré-
para le bain d'autant plus prompte-
ment, que chacun la regardoit comme
morte. Le lendemain matin j'appris,
à ma grande surprise, par un exprès
que j'avois prié qu'on m'envoyât en
cas qu'elle fût encore en vie, qu'aussi-
tôt après le bain elle avoit repris ses
sens & avoit eu quelque sommeil,
mais qu'elle étoit toujours dans le
délire. J'ordonnai qu'on répétât le
bain tous les jours; & par ce moyen,
aussi bien que par la diète & le mé-
nagement, elle fut guérie. Mais la
tête resta encore affectée long-tems
après sa guérison, & il étoit même
à craindre qu'elle n'eût toujours l'es-
prit un peu dérangé. Je n'ai jamais
vu personne en revenir de si loin.

V. Une femme fut saisie d'une fièvre le quatrième jour de ses couches. Au bout de quatre autres jours on m'appella pour la voir. Le lendemain elle tomba dans le délire. Après lui avoir ordonné ce qui étoit convenable en ce cas, je conseillai un bain si le délire continuoit ou augmentoit. On baigna cette Malade une fois, mais on ne continua pas dans la crainte qu'elle n'empirât. Elle mourut le septième jour.

VI. J'ai essayé le bain pareillement dans un cas où un jeune homme, quelque tems après une maladie de nerfs, avoit été attaqué d'une fièvre accompagnée dès les commencemens d'un délire obstiné, & de grandes agitation & insomnies. Mais je n'en ai remarqué aucun effet sensible, quoique je fisse prendre en même-tems au Malade les remèdes les plus convenables.

Un de mes amis, témoin du succès des bains dans le cas de ce Malade de soixante ans , rapporté plus haut , les a essayé à mes instigations dans les cas suivans , qu'il a bien voulu me communiquer.

VII. Monsieur M..... âgé de cinquante ans , fut attaqué d'une fièvre pour laquelle on lui appliqua les vésicatoires le huitième jour de sa maladie , & on lui fit baigner les pieds. Il tomba dans un délire si furieux qu'il falloit deux forts hommes pour le retenir dans son lit. Je le vis le dixième jour : sa tête étoit très-affectée , il étoit dans un délire & une agitation continuels ; les yeux étoient enflammés , le pouls petit & inégal , & la langue sèche & noire. On me dit qu'il n'avoit pas fermé l'œil depuis trois jours & trois nuits. Je lui fis appliquer les sang-sues aux tempes , & aussi-tôt que le bain

pût être prêt, je l'y fis mettre & maintenir par force pendant vingt-sept minutes. Au sortir du bain, il s'endormit, & ce sommeil continua depuis six heures & demie du soir, jusqu'à près de six heures du jour suivant au matin, il ne se réveilla qu'une seule fois pour boire, & pendant tout ce tems eut une sueur copieuse. Lorsqu'il fut éveillé, il étoit plus tranquille, de tems en tems il reprenoit ses sens & son pouls étoit meilleur. Le onzième jour il prit de nouveau un bain sur le soir, dans lequel il resta une demi-heure & dormit depuis sept heures jusqu'au lendemain matin environ cinq heures. Il s'éveilla alors aussi tranquille & aussi raisonnable qu'il avoit jamais été dans sa vie. Son pouls étoit alors régulier. Il avoit seulement une espèce de stupidité qui provenoit, à ce que j'imagine, d'une surdité qui se

passa au bout d'un jour ou deux. La troisième fois qu'il fut baigné, il descendit de lui-même dans le bain sans le secours de personne. Il prit cinq bains toujours avec le même succès & sa santé se rétablit bientôt.

VIII. Une jeune femme robuste & en embonpoint, fut attaquée de la même fièvre. Je ne la vis que le treizième jour. Elle avoit eu le délire cinq ou six jours, & pendant tout ce tems, n'avoit eu aucun sommeil. Avant que je la visse on avoit beaucoup de peine à la retenir dans son lit, mais après elle étoit épuisée & fort foible. Ses yeux étoient enflammés, sa langue noire & brûlée, son pouls petit & fourmillant, son corps dans un tremblement universel. On lui appliqua les sang-sues, & on lui fit prendre sur le champ un bain d'une demie-heure. Ce remède produisit une sueur abondante, &

elle dormit depuis trois heures après midi, jusqu'au lendemain cinq heures du matin. Son pouls se rétabliſſoit bien & elle étoit beaucoup plus tranquille, quoiqu'elle fut toujours dans le délire. Je continuai cette méthode qui procura toujours des ſueurs & le ſommeil, mais elle ne commença à recouvrer l'usage de ſes ſens qu'après le quatrième bain. Elle fut baignée ſix fois, & ſe rétablit en peu de tems.

IX. J'ai vu une autre jeune femme le neuvième jour d'une fièvre. Sa tête étoit affectée, elle étoit dans le délire & fort agitée, ſes yeux étoient enflammés & ſon pouls inégal. Elle fut baignée pendant vingtſix minutes, dormit bien, ſua modérément, & le lendemain elle reprit l'usage de ſes ſens. Elle ne prit que trois bains, & guérit.

Un bain général de tout le corps

affecte beaucoup plus immédiatement & plus efficacement tous les solides & les fluides, que tout autre remède. Pendant que par sa chaleur il procure la transpiration des humeurs morbifiques, il entre par les veines absorbantes beaucoup d'eau qui passe dans le sang : & on voit naturellement les changemens que ce remède doit opérer sur les fluides, dont il augmente la quantité lorsqu'elle est trop petite, qu'il délaye lorsqu'ils sont trop épais, ou enfin sur lesquels il agit en manière d'altérant. Mais les effets qu'il produit sur les solides, sont encore plus évidens, en ce qu'il ramollit toute l'habitude du corps & le conforte, en enlevant cette striction qui est la suite de la fièvre. Dans toutes les fièvres on remarque un spasme, mais plus particulièrement encore dans quelques-unes. Lorsque le

spasme augmente jusqu'au point de causer le délire & autres symptômes nerveux , il cause un désordre dans la circulation , interrompt les opérations régulières par lesquelles la nature pourroit dompter la fièvre & opérer la coction de la matiere morbifique , & enfin pousse les fluides dans des vaisseaux où naturellement ils ne doivent point passer. La fièvre excite le spasme , celui-ci augmente la fièvre , & leurs effets sont réciproques. Si l'on peut venir à bout de calmer cette tension spasmodique , on dompte une cause puissante ou un des principaux symptômes de la fièvre , auquel quelquefois on doit avoir principalement égard. Car la maladie devient alors d'autant plus douce & plus simple , que l'affection des nerfs ajoute beaucoup à la malignité & au danger , la maladie locale du cerveau étant enfin la cause

immédiate de la mort. Une fièvre avec délire est une maladie compliquée.

Au sortir du bain, le Malade tombe dans un sommeil, mais qui est salutaire, le délire & le *subfultus* diminuent peu à peu, la peau, qui auparavant étoit sèche & brûlante, devient plus fraîche & moite. Les sueurs profuses qui ne sont point de la nature de la maladie, mais symptomatiques & la suite du spasme général, deviennent modérées; & les parties charnues qui sont moins resserrées, deviennent douces & potelées: ce qui démontre bien que la tension morbifique est relâchée. L'usage intérieur du vin & le bain à l'extérieur sont analogues à quelques égards.

Qu'on me permette d'exposer sous les yeux ce que les Anciens ont pensé sur cet article. *Balnea*

aquarum dulcium calefaciunt nos & humectant, quod calori habeant humorem conjunctum. — Duras tensasque partes emollit (Balneum), excrementum liquamentumque quod intus hæret ad cutim evocat. — Balnea moderata corpori restitunt mediocritatem temperamenti, vires corrigunt, opportunum calorem augent, ac denique una cum sudoribus nonnihil flatuum discutunt. — A balneis igitur vacuatur quidquid in corpore vel fumidum vel fuliginosum præfuit. — Ex balneis duo hæc ægro compendia accedunt, & quod redundantiæ humorum vacuabitur aliquid, & quod multum transpirabit caloris febrilis. — Nam id sane mirum balneis inest quod tam calidis profint quam frigidis siccitatibus: quemadmodum & illud quod eos siticulosos efficiat qui sitis sint vacui, à siticu-

lofis vero fitim abigat. — Si sola febris constiterit balneum exposcit, non secus ac cætera siccitates quæcumque vel calidæ fuerint vel frigidæ. — Huic succedunt planæ excrementorum evacuatio, æqualis per univærsum corpus calor, exiguorum meatuum rarefactio, tensorum laxatio, densatorum fusio. — Balneæ siquidem eo quod madefaciunt caput, soporiferæ sunt.

On voit bien que tout ce qui vient d'être dit de la part des Anciens, a rapport à toutes les espèces de bains, tels qu'ils étoient en usage de leur tems. Quoi qu'il en soit, les bains d'eau modérément chaude, produisent tous ces effets plus ou moins évidemment, & par leur chaleur, & par leur humidité, & par la pression de l'eau, sur-tout si on les prend un peu de tems : & dans les fièvres,

quoiqu'on puisse quelquefois employer les bains froids comme dans les fièvres ardentes, néanmoins ce sont ceux qui conviennent le mieux à l'état du Malade, & aux circonstances de la maladie, dans notre climat, sur-tout s'ils sont préparés avec attention de la manière qu'on l'ordonnera. On peut voir dans le traité du Docteur Glafs sur les bains des Anciens, une explication ingénieuse de leurs effets mécaniques.

On condamne avec raison une posture droite dans les maladies aiguës, parce qu'elle cause souvent des foibleſſes, des défaillances, & quelquefois la mort. Faut de commodité, les Malades furent mis tous dans le bain dans cette posture, ſans qu'il en arrivât aucune ſuite fâcheuſe. Je penſe que la chaleur du bain, en donnant des forces &

de la liberté à la circulation, & en la déterminant à se porter vers la surface du corps principalement, empêche cette défaillance & cette rétrocession d'humeurs, qui est la suite de cette posture. Si néanmoins on craignoit qu'il arrivât quelque catastrophe fâcheuse, en ayant une baignoire convenable, on pourroit faire prendre le bain au Malade dans une posture horizontale; mais il faudroit prendre garde si dans quelques cas la chaleur du bain ne seroit pas capable de produire dans cette posture un flux trop considérable à la tête.

Le trouble que les Malades ont souffert lorsqu'on les mettoit dans le bain pendant un redoublement de fièvre, m'a quelquefois fait croire qu'ils n'en étoient pas soulagés assez immédiatement, ou plutôt qu'après le bain, ils étoient quelquefois

quefois plus affectés ou moins tranquilles. Mais quoi qu'il en soit, le tems le plus propre pour le bain, & celui où il est suivi d'un plus grand succès, est le tems du redoublement. Car comme le bain dispose à un sommeil calme, & qu'il semble régler les fueurs en les reſtraignant lorsqu'elles ſont exceſſives, & les augmentant quand elles ſont trop peu abondantes, il prévient auſſi ou diminue le redoublement qui vient ſur le ſoir plus ou moins tard, & qui augmente pendant toute la nuit. Par cette même raiſon, la tête ſe trouve garantie de la violence de la fièvre & du délire, ce qui eſt le point principal, & les ſymptômes ſont retenus dans un état aſſez modéré, juſqu'à ce que la coction des humeurs ſe faſſe, & que la maladie ſe termine, les Malades doivent reſter

dans le bain depuis quinze jusqu'à quarante minutes ou plus , s'ils peuvent le soutenir.

L'usage fréquent des bains , si jamais il a lieu , & la variété des circonstances , font seuls capables de déterminer dans quelles espèces de fièvre ils font convenables & quels sont les tems propres à les employer. Sçavoir s'il faut les ordonner de bonne-heure , ou tard , dans le commencement , au milieu ou sur le déclin de la maladie. On doit en cela avoir égard à beaucoup d'autres circonstances qui tiennent à la maladie elle-même , au climat , à la saison , à l'âge , au sexe & aux tempéramens.

J'ai vu presque tous les ans dans la saison , des fièvres intermittentes pour lesquelles les Malades se baignoient lorsque les accès appro-

choient, & pour lesquelles ils buvoient tous les jours une eau légèrement ferrée. Mais je n'ai pû savoir d'où venoit cette pratique, ni quand elle avoit commencé. Cette méthode étoit employée lorsque la maladie étoit opiniâtre & sujette à des rechûtes fréquentes, ou qu'elle étoit devenue anomale, & que les fébrifuges communs réussissoient peu. Presque tous les Malades étoient guéris, quoique la cure fût néanmoins un peu ennuyante.

Le Docteur Fisher nous a fait connoître les succès d'un bain continu dans tous les différens degrés de la petite vérole.

Il n'y a pas de cas où les bains semblent plus indiqués, & promettre plus de soulagement que dans les fortes pleurésies & les violentes péripneumonies ; maladies auxquelles

on peut ajouter la paraphrénésie; ils surpasseront de beaucoup ces bains locaux, si fort recommandés dans ces fortes de maladies; car appliqués à tout le coffre de la poitrine, ils agiront puissamment sur toutes les parties qui y sont contenues. Ils tempéreront plus efficacement l'inflammation, & par le relâche qu'ils produiront, ils rendront la respiration plus libre. La vapeur portée aussi dans les poumons, excitera l'expectoration. *Concoctis jam affectionibus, balneum citra periculum adhibetur, quin etiam ad expurgationem sputorum, quæ pleuriticorum, & peripneumonicorum thorace & pulmone continentur, maximè conferat, in iis ergo qui sic affecti sunt balneum iterari nihil prohibuerit.* Oribas. *Collect. med.* Lib. x. cap. 1.

Une personne fut attaquée d'une

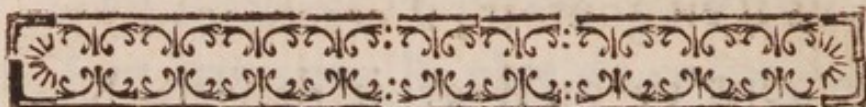
péritneumonie accompagnée dans son commencement des symptômes qui paroissent fort tenir de la goutte, elle n'expectoit point, & étoit dans le délire. On essaya un bain, mais trop tard, comme l'événement le montra : le Malade étoit à son septième jour qu'on avoit annoncé comme devant être fatal. Quoiqu'on ait vu par les observations précédentes que les bains ont sauvé des Malades qui me paroissent être aussi mal que pouvoit l'être ce dernier, cet exemple néanmoins nous porte à faire une remarque sur leur usage ; qui est, qu'on doit employer avec beaucoup de précaution ce remède qui sera suivi de succès chez plusieurs Malades, dans des maladies désespérées, de peur que son défaut de réussite ne le fasse abhorrer & mépriser par le vulgaire.

C'est dans les Hôpitaux militaires où l'on trouvera le plus de commodités pour faire des épreuves sur cette pratique, qui, quoique toujours très fort redoutée, est néanmoins sûre, commode & amie de la nature lorsqu'elle est employée avec sagacité, dumoins c'est ce que l'expérience m'a pleinement confirmé.

Extrait d'une Lettre de l'Auteur à un de ses amis à Londres, datée du 20 Avril 1756.

Un homme se plaignoit depuis quelques jours d'une toux, d'un dérangement de l'estomach, & d'une oppression. Le Médecin qu'il appella, le trouva attaqué d'un délire obscur, qui bientôt augmenta & devint furieux. Il demandoit à tous momens à boire, & lorsqu'on lui en présentoit, il témoignoit une grande horreur, jettoit la boisson loin de lui,

ou s'il en goûtoit, il crachoit promptement ce qu'il avoit dans la bouche, & menaçoit de mordre ceux qui le tenoient. Ayant passé un jour & une nuit dans cet état, n'ayant reçu aucun soulagement des vésicatoires qu'on lui appliqua au dos, ou d'autres remèdes qu'on employa pour le tranquilliser, on le baigna & on lui appliqua des vésicatoires aux jambes. Une ou deux heures après il s'endormit. Ce sommeil dura quatre heures, au bout desquelles il s'éveilla avec tous ses sens à lui. Il descendit lui-même dans le bain le jour suivant. Je le vis par hazard dans ce tems; la maladie paroissoit prendre alors la forme d'une fièvre accompagnée d'une grande chaleur, d'un pouls vif, & de sécheresse à la langue. Mon avis fut de continuer le bain pour prévenir le délire & subjuguier la fièvre.



S U P P L É M E N T.

C E que j'avois avancé il n'y a pas long-tems , dans un traité sur l'utilité de la navigation , en Médecine , pouvoit peut-être suffire pour réveiller l'attention des autres Médecins sur une pratique qui me paroissoit être importante. On m'a néanmoins donné à entendre que dans quelques endroits , j'aurois pu traiter la matiere un peu plus amplement : & comme souvent je n'ai fait qu'esquisser certaines choses , on fera peut-être bien-aïse d'en avoir l'explication. C'est pourquoi je me suis hazardé à jeter quelques nouveaux jours sur cette matiere. Je serai heureux s'ils peuvent satisfaire le Lecteur , ou faire valoir le sujet. Je le ferai avec d'autant plus d'assurance ,

que j'ai depuis été de plus en plus confirmé dans mon opinion, par les succès que de nouvelles expériences m'ont annoncés. Ces succès serviront à deux choses, & à confirmer & à rendre en même-tems moins nécessaires ces raisons conjecturales, dont j'ai été quelquefois obligé de me servir pour prouver ce que j'avançois. Les personnes honnêtes & expérimentées jugeront de ces choses, selon leur usage, & le point où elles tendent; & quand bien même elles ne les approuveroient pas dans toutes leurs parties, néanmoins j'espère qu'elles voudront bien les recevoir favorablement.

On m'a fait deux ou trois objections quant à la partie philosophique: je ne sçais si elles sont valables. Mais comme ce qu'on a dit n'attaque en rien l'argument principal, il n'est

pas nécessaire d'y répondre. L'ordre demandoit que je misse en avant quelques principes , & j'ai recueilli tant chez différens Auteurs que de mon propre fonds, toutes les circonstances qui distinguoient pleinement l'air & l'exercice en mer , de l'air & de l'exercice à terre. De-là , à considérer les choses purement & théoriquement , il paroissoit raisonnable de conclure que la navigation & la vie en mer pouvoient être un remède convenable. Le principal étoit de le prouver par l'observation , sans laquelle tous les efforts que l'on feroit pour persuader , seroient aussi vains qu'impertinens. Un nombre assez considérable d'observations , dans des cas différens , m'a donné , je crois , les moyens de convaincre un chacun de la vérité de mon assertion. Sans apporter de nouveaux exemples ,

ceux que j'ai détaillés de cures opérées par la navigation, sont des preuves incontestables de son efficacité. Ce ne sont pas même des exemples de légères maladies dans lesquelles il auroit été ridicule de prescrire la navigation, mais de maladies obstinées, par leur nature souvent mortelles, & pour lesquelles d'autres remèdes, & des plus puissans, avoient toujours été employés sans aucun succès, du moins quant à la cure.

Les exemples les plus fréquens que j'aie eus de l'efficacité de la navigation, sont en ce qui regarde la consommation. Cette maladie est endémique à la Grande-Bretagne, & est presque aussi fatale que fréquente. Elle attaque sur-tout ceux qui ont l'esprit le plus fin & la taille la plus déliée. Ces personnes semblent, par cette constitution, destinées

nées à devenir de bonne-heure les victimes malheureuses de cette maladie , qui conduit à la mort d'autant plus sûrement , qu'elle vient avec plus de lenteur , & que sa marche est infidieuse. C'est toujours cette maladie que j'ai eu principalement en vue. Je me retrancherai même dans les remarques que je vais faire , à en parler particulièrement ; & je m'efforcerai de montrer plus clairement le rapport qu'il y a entre la maladie & le remède , ce qui pourra peut-être , dans des cas particuliers , en diriger une application encore plus heureuse.

La vie & la santé consistent dans la circulation libre , égale , & interrompue du sang & des humeurs , & dans l'excrétion bien réglée de ce qui peut être superflu dans la machine ; cela suppose une bonne

constitution des fluides & l'action des solides. Le sang est constitué de manière à agir constamment sur les vaisseaux comme un aiguillon nécessaire pour les exciter à se mouvoir. Les vaisseaux de leur côté, en agissant sur les fluides, leur donnent leur consistance, & un plus grand degré de mouvement : & de cette manière, ils deviennent des causes mutuelles du grand ouvrage de la circulation. Quoique le sang soit un fluide glutineux, néanmoins on remarque qu'il est très-fluide & fort pénétrant, ce qui le rend merveilleusement propre à circuler dans des vaisseaux extrêmement petits. D'où vient cette extrême fluidité ? Est-ce d'un principe élastique particulier contenu dans le sang ? Ou doit-on supposer que ce soit le résultat de l'union & du mélange intime de

toutes les parties dont est composé ce fluide singulier ? Il ne serviroit en rien ici d'entrer dans des recherches minutieuses pour résoudre ces questions.

L'Électricité, cette source féconde des recherches philosophiques actuelles, prouve qu'il y a un principe d'une activité singulière répandu dans toute la nature, qui pénètre tous les corps, & qui y existe plus ou moins. Dans le corps des animaux, si nous devons en croire une conjecture favorite de quelques-uns, ce principe est la première cause de la chaleur, de la vie & du mouvement des fluides. Il peut être engendré dans le corps, pour parler ainsi, par le moyen d'un certain procédé qui se renouvelle continuellement, tant que la vie subsiste (49),

(49) Voy. la Théorie du Dr. Stevfenson, Essais d'Edimbourg, trad. de M. Demours, vol. vi. p. 445.

ou bien tire son origine de causes extérieures. Le feu s'éteint dans un air renfermé ; dans le même air la végétation s'arrête , la fermentation cesse , les animaux languissent , deviennent malades & meurent. Je n'oserois assurer que la mer soit réellement une source convenable & plus abondante de cette matière électrique. Il y a des raisons qui semblent le prouver , & d'autres qui sont contre. Quoi qu'il en soit , ce dont je suis bien sûr , d'après une observation constante , c'est que l'air de la mer contient un principe vivifiant & restaurant, qui surpasse de beaucoup tout ce que j'ai jamais pu observer de l'air qu'on respire à terre. Je laisserai à d'autres , plus versés dans de pareilles recherches , à déterminer ce que ce peut être que ce principe , qui dans une libre communication

de l'air, se trouve être si essentiel à la vie, & où il existe principalement, d'autant plus qu'à présent on ne peut jeter sur cet article que de vagues conjectures.

D'un autre côté, le sang est un fluide d'une nature bitumineuse, saline & inflammable lorsqu'il est desséché. Du mélange uniforme & en proportions justes de tous ses principes, naît cet état sain des humeurs, qui est le véritable fondement de la santé; & lorsque cette juste proportion est rompue, alors il y a maladie. Si les principes sulphureux, salins, prévalent, il s'ensuivra des maladies aiguës, ardentes, inflammatoires. Si ce sont les parties les plus actives qui viennent à manquer, dans lesquelles consiste sa spirituosité, on verra naître ces maladies qui dépendent d'un mouve-

ment languissant, des obstructions & une putridité rapide, parce qu'alors le sang est devenu usé & appauvri. Pour remédier ce défaut des parties spiritueuses, nous tâchons par une variété de remèdes assez connus, de remettre dans le sang des parties chaudes, stimulantes, balsamiques & fortifiantes. Au moyen de ces remèdes, les vaisseaux sont excités à une action plus grande, & la circulation est accélérée, & nous avons une preuve de leur efficacité, dans les heureux effets qu'ils produisent : mais il faut avouer en même-tems que ces effets sont beaucoup plus remarquables en mer. Si la constitution du sang est telle que nous l'avons décrite, s'il se fait par les pores une émission continue de ce qui est redondant dans le corps, & si en quelque proportion

l'air & toutes ses qualités sont repompées par la même voie ; par un séjour en mer , il doit se joindre continuellement au sang des parties qui sont pareilles à celles de la plus grande énergie qui entrent dans sa composition , & qui abondent en mer. La vertu fortifiante de ces parties sera donc communiquée à tous les fluides , & ainsi bientôt distribuée par tout le corps. Avant que d'admettre une supposition de cette espèce , je ne sçavois à quoi attribuer le retour si subit de l'appétit , des esprits , des forces , de l'embonpoint , & même d'une santé durable , tous effets que produit un séjour en mer , même quelquefois de peu de durée. Mais en laissant de côté toutes ces choses qui sont d'une nature trop spéculative , quoiqu'il soit à propos d'en parler dans une histoire de l'air

de la mer ; un autre fait qui frappera chacun , c'est que l'air étant en mer généralement plus chaud pendant l'hiver , & plus frais pendant l'été , il doit être d'une salubrité plus que commune dans toutes les saisons , sur-tout dans le cas de quelques maladies particulières.

Quoique la consommation , de toutes les maladies soit généralement la plus fatale , néanmoins c'est celle que l'on néglige aussi le plus généralement , lorsqu'elle est à ce degré où on pourroit encore en tenter la cure avec quelque certitude. La manière lente dont elle attaque les Malades sans qu'ils la puissent soupçonner , ne donne aucune crainte de danger : & comme elle est accompagnée de peu de douleurs , les Malades qui en sont pris se bercent toujours des espérances les plus flatteu-

ses, même lorsqu'ils sont dans l'état le plus déplorable. Un crachement de sang donne quelquefois l'alarme & avertit de bonne-heure de ses approches. On a toujours, & avec raison, redouté ce symptôme, & en effet il est l'avant-coureur ordinaire de la pulmonie, ou indique une disposition manifeste à cette maladie, à moins qu'il ne soit l'effet d'une simple transudation, ou la suite de causes accidentelles dans des personnes d'ailleurs saines.

J'ai dit que des glandes tuméfiées, en comprimant les vaisseaux, en causoient le plus souvent la rupture, quoique d'ailleurs il n'y eût point de signes certains de tubercules déjà formés. Il doit y avoir déjà long-tems, à ce que je pense, que ces tubercules existent dans les poumons, sans causer aucun empêche-

ment à leur mouvement, ou sans que la santé en soit affectée. Il se passe quelquefois un si grand espace de tems entre un crachement de sang & les apparences réelles d'une pulmonie, que je ne puis imaginer que la rupture du vaisseau ne se cicatrise point & dégénere en ulcere aussi souvent qu'on le croit, ce que la toux, la fièvre & le crachement du pûs découvroient promptement. Un Boulanger, d'une complexion délicate, & dont la peau étoit fine & unie, cracha, au commencement de l'été une grande quantité de sang cailleux & vermeil. L'hémorrhagie s'arrêta, & au moyen de la diète & d'un ménagement convenable, il se rétablit, & continua plusieurs mois en parfaite santé, à ce qu'il paroissoit. En Automne il commença à touffer, la fièvre hectique survint, à la fin il cra-

cha une mauvaise matiere & mourut. On remarque fort souvent un même progrès dans cette maladie, J'ai insisté principalement là-dessus, parce que je pense que la cause de la consommation qui survient après un crachement de sang, doit être cherchée ordinairement plus loin que dans l'ulcération des parties blessées, & on doit avoir continuellement en vue les tubercules. Quoique peut-être ils n'existent pas actuellement, nous pouvons être assurés qu'ils sont en train de se former : car on les trouve toujours à l'ouverture du cadavre de ces Malades ; & l'on doit de bonne-heure, par toutes sortes de moyens internes & externes, s'opposer avec grand soin à un événement de cette espèce.

Une toux sèche accompagnée de fièvre, de sueur, de dépérissement, donnent une suspicion fondée de

tubercules , & peut-être fait-on quelques petits efforts , souvent avec des remèdes fort peu convenables , pour résoudre l'obstruction & prévenir la suppuration. Dans ce cas le diagnostique est évident. Mais dans un crachement de sang où l'on suppose que l'ulcération sera la suite de l'hémorrhagie , on croit avoir satisfait à toute indication , lorsqu'on a tâché de cicatrifer la plaie , & de prévenir une nouvelle hémorrhagie. On doit faire à cela d'autant plus d'attention , qu'on passe par-dessus la principale indication qu'on n'imagine même pas. De plus , les saignées & les remèdes rafraîchissans qu'on employe dans cette maladie , suspendant pour un tems la croissance des tubercules , on se doute encore moins de leur existence. On ne doit pas cependant conclure pour cela ,

qu'il n'y a plus de danger , même quand il y auroit déjà long-tems que le crachement de fang seroit guéri. L'obstruction cachée , qui est la principale cause du péril , augmente dans la suite peu à peu , s'enracine , & se montre à la fin pour la cause véritable & qu'on n'avoit nullement soupçonnée , d'une consommation purulente & mortelle.

Il n'y a pas de classe de maladies pour lesquelles on ait employé sans distinction une plus grande quantité de certains remèdes , que pour la toux & la pulmonie. Une toux procède de différentes causes ; ainsi pour la guérir il faut employer des méthodes différentes. Une consommation peut être glanduleuse , ou pituiteuse , ou catharreuse , & le même traitement conviendroit mal à toutes ces espèces. J'ai souvent douté si cette
pratique ,

pratique, qui est fort recommandée, & que beaucoup de Médecins suivent, je veux dire l'usage des balsamiques dans ou après un crachement de sang, est toujours la plus convenable & la mieux indiquée. On l'employe dans la vue de consolider la playe, & sur le préjugé où l'on est que la suppuration succède toujours, ou peut succéder à la rupture du vaisseau, ce qui, selon moi, arrive rarement. La simple rupture d'un vaisseau sanguin qui se vuide en grande partie dans les vaisseaux collatéraux, s'agglutine bientôt, je pense, pourvû qu'on ait soin de veiller sur la température & les mouvemens des fluides. Elle se cicatrife d'autant plus promptement, que la douce mucosité qui enduit les poumons, fait l'office d'un onguent cicatrisant; mais lorsque le sang s'est épanché

dans les interstices cellulaires des poumons, nous avons une idée différente de la maladie. D'autres indications se montrent, & il semble qu'il faut employer une méthode particulière, pour procurer la sortie de ce sang extravasé, résister à sa putréfaction, & disposer les parties à se guérir. On condamne avec raison les astringens dans le crachement de sang, parce qu'en desséchant un peu trop les parties, ils peuvent les échauffer & les enflammer. La suppuration est la suite naturelle de l'inflammation, lorsqu'elle est venue à certain degré; maintenant si on prescrit des balsamiques stimulans & chauds, à une quantité assez considérable pour qu'ils produisent quelque effet, ils exciteront sans doute plus ou moins de fièvre, ce qui augmentera certainement l'inflam-

mation , & accélérera de cette manière la suppuration , ce qu'il étoit essentiel de prévenir. Ce n'est pas que par-là je veuille absolument décrier tous les remèdes de cette espèce : il y a des cas où ils peuvent être de quelque utilité. Je prétends seulement mettre en garde contre un usage trop général & précipité de ces médicamens dans cette maladie. Le but qu'on se propose en les administrant est si souvent rempli , sans qu'on s'en serve , que je suis porté à croire qu'ils sont rarement nécessaires , & qu'avant de les employer ils doivent être particulièrement indiqués.

Il n'est quelquefois pas aisé, ni bien nécessaire ici de déterminer précisément si une consommation est la suite du crachement de sang & de la rupture du vaisseau qui n'a pû se

cicatriser , ou du sang épanché qui s'est corrompu dans les plus petites branches de la trachée artère , ou enfin de la suppuration des tubercules. De telle maniere qu'elle ait été produite , je croirai toujours en ce cas avoir bien fait , & avoir conseillé ce qui peut le mieux conduire à la guérison & à la santé , lorsque j'aurai prescrit un voyage immédiat en mer : parce que telle méthode que j'aie employée , ou vu employer , je n'en ai jamais trouvé qui ait promis de mettre mieux à l'abri des funestes conséquences qu'on a lieu de craindre. J'ai encore un exemple de fraîche date , d'un jeune Monsieur qui en a retiré un avantage remarquable. Ce jeune homme étoit fort délicat , & avoit été jusqu'à quatorze ans dans un état si chétif , que ce n'avoit été qu'avec beaucoup

de soins qu'on étoit venu à bout de l'élever. L'hiver dernier il fut enrhumé. La toux étoit fort violente ; il avoit des fueurs nocturnes , perdoit son embonpoint ; ses forces & son appetit. On ne sentoit aucun mouvement de fièvre en touchant le pouls , qui étoit plutôt lent & affaîsé , quoique la langue fût fort blanche. Après un tems considérable & beaucoup de peines , la toux se passa entièrement , & il se rétablit un peu : mais tout le printems il fut pâle , languissant & émacié. En Avril , comme il prenoit le lait à la campagne , il cracha le sang deux fois , mais en petite quantité. Il devint sensiblement plus mal & si foible , que lorsqu'il se promenoit , la moindre colline à monter le mettoit hors d'haleine. Il alla en mer en Juin. Son appetit qui étoit fort mau-

vais , augmenta de telle sorte , qu'il devint presque vorace & qu'il mangeoit tout ce qu'il trouvoit sans distinction , ni pour la qualité , ni pour la quantité. Au bout de quelques jours le vaisseau ayant relâché dans une baie , il vécut à terre pendant huit jours. Encore quelques jours de navigation le menerent à la fin de son voyage. Il passa de nouveau quelques semaines à la campagne , se baignoit tous les jours à la mer , prit le lait & monta fréquemment à cheval. Le vaisseau ne mit que trois ou quatre jours à revenir. Cette navigation & la vie qu'il avoit menée à terre alternativement , produisirent en lui un changement surprenant ; il revint sans se plaindre de rien. Il avoit recouvré ses forces & son embonpoint , & avoit alors un air mâle , une complexion forte & faisoit aisément quel-

ques milles sans difficulté, quoique pendant son voyage il eût souvent fait usage, tant dans son manger que dans son boire, de choses qui n'étoient pas trop compatibles avec sa délicatesse naturelle, ou l'état foible & délabré de ses poumons, & cela sans aucun accident. Dans le tems que j'écris ceci, en Décembre 1756, il jouit d'une parfaite santé.

On ne peut guères révoquer en doute la vertu résolutive de l'air de la mer, lorsqu'on fait attention à la composition singulière de l'eau de la mer, qui est remplie d'une variété de substances volatiles d'une nature très-pénétrante. La vapeur qui s'en exhale étant donc imprégnée plus ou moins de toutes ces qualités, rend l'air de la mer d'une application très-efficace & très-active, d'autant mieux que la vertu en est

encore augmentée par son humidité & sa chaleur tempérée. Le Docteur Ruffel a prouvé d'une manière incontestable, par nombre de faits dont on ne peut douter, l'efficacité de l'eau de la mer employée à l'extérieur pour la résolution des tumeurs glanduleuses. L'air de la mer étant donc doué nécessairement des mêmes qualités, par les vapeurs dont il est chargé, doit remplir les mêmes intentions par rapport aux poumons auxquels il s'applique : & je suis toujours porté pour qu'on aille vivre dans un pareil air, lorsqu'on ne peut pas absolument s'accommoder de la navigation. Il convient mieux à tous égards, que l'air ordinaire, & à la nature de la maladie, & à l'état présent des parties affectées. Quelques essais que j'ai fait sur le séjour dans les places voisines de la mer,

m'ont donné lieu de croire qu'il n'étoit pas sans effet.

Un Monsieur naturellement d'une constitution délicate , étoit sujet à une toux. Au commencement de l'hiver dernier sa femme étoit morte d'une pulmonie , mais sans aucun symptôme de purulence. Comme sa toux augmentoit , il étoit fortement frappé de l'idée d'infection; la crainte , le chagrin & l'appréhension qu'il avoit avec raison de périr , le mettoient extrêmement bas. La toux même qui continua tout l'hiver & le printems , mit ses amis fort en peine pour lui. On n'avoit pas négligé les remèdes convenables , mais je comptois davantage pour son rétablissement , sur une saison plus favorable ; & comme l'été approchoit , il fut quelque peu mieux. Ses affaires ne lui permettant pas un long voyage

ou la navigation , je lui ordonnai en conséquence de prendre l'air de la mer , & de se mettre à l'usage du lait. Il faisoit tous les matins à cheval trois ou quatre milles sur les bords de la mer , buvoit du lait d'ânesse , passoit le jour à ses occupations , & après avoir pris encore du lait le soir , revenoit par le même chemin. Pendant qu'il finissoit cet exercice journalier , il me dit que l'air de la mer le rafraîchissoit beaucoup. Il reprit un grand appétit , des forces , & finissoit toujours sa promenade par un goût de sel assez fort , qui lui venoit de la vapeur qu'il avoit respirée. Il passa un mois ou plus de cette maniere. La toux se dissipa , & il reprit sa santé ordinaire. Pour la rendre plus stable , je lui conseillai de boire , pendant quelques semaines , une eau légèrement ferrée.

Une autre affection dans laquelle cette vapeur peut être d'un grand avantage, à cause de sa vertu émolliente & résolutive, est la callosité des poumons. Nous avons des exemples de cette qualité dans l'Observation II & IV de ce traité, où une difficile & laborieuse respiration, si je ne me trompe, dans le diagnostique, caractérisoit cette maladie. Lorsque les petites glandes de la membrane qui tapisse l'intérieur de la trachée-artère, ont été obstruées par un froid subit, si elles restent long-tems dans cet état, & que l'obstruction ne se résolve pas, elles acquièrent une disposition schirreuse. Les canaux de la trachée deviennent durs, & ne peuvent se dilater librement. Cette affection dérange la respiration plus qu'on ne l'observe dans le cas de tubercules

qui sont parfemées çà & là dans la substance spongieuse des poumons. Les effets de la navigation, sous ces circonstances, ont surpassé de beaucoup les espérances que je m'en étois formées; & ils ont répondu en ce degré de la maladie, à mes intentions beaucoup plus efficacement que tout autre remède que j'aurois pû employer: du moins c'est ce que je crois. Peut être y a-t-il quelques espèces d'asthme qui ont beaucoup d'analogie avec cette affection.

Quant à ce qui regarde l'état des poumons dans une consommation, deux différentes indications se présentent. Il faut amollir les callosités & cicatrifer les ulcères. Les dissections des cadavres de ceux qui sont morts de la pulmonie, montrent que les poumons sont remplis de tubercules de différentes grosseurs

& en différens états. Quelquefois toute leur substance est une masse confuse de tumeurs glanduleuses , d'abcès & d'ulceres. A mesure que les symptômes se montrent, c'est par ces circonstances que nous déterminons les différens degrés de cette maladie. Lorsqu'elle est compliquée à ce point, elle présente des indications fort compliquées à suivre pour en opérer la guérison. Si l'on en juge par la pratique commune & les systêmes les plus reçus, il paroît que la pratique se borne à déterger les ulceres, à adoucir les fluides, comme on dit, & à alléger les symptômes. On ne fait pas du tout attention, que je sache, dans ce degré, à procurer la résolution des obstructions qui se forment à tout moment de nouveau, & à prévenir les ulcérations qui pourroient

survenir à d'autres déjà formées ; il est cependant évident qu'on doit suivre cette indication dans ce degré de la maladie , tout aussi-bien que dans le cas de simples tubercules sans ulcération. Car que fait-on en détergeant & cherchant à cicatrifer les glandes qui sont déjà ulcérées , si les obstructions continuent à se former , il paroît presque tous les jours de nouveaux abscess , au moyen de quoi les ulcères se multiplient continuellement , jusqu'à ce qu'enfin ils occupent tout le volume des poulmons ? De-là , de nouvelles sources & une augmentation de purulence , nonobstant tous les efforts qu'on employe.

Et en vérité cette indication de résoudre les obstructions , & cela dans tous les degrés de la consommation , tant qu'il existe encore une

possibilité de la guérir , est si évidente , que si on n'y fait pas une attention la plus particulière & continue , ou n'avancera que très-peu vers la cure. Il seroit fort difficile d'apprendre par la pratique ordinaire , quels sont ici les désobstruans les plus convenables , je veux dire dans cet état ulcéré de la consommation glandulaire. Si l'on fait attention à la délicatesse extrême des poumons & de tout le corps , & à plusieurs symptômes de la consommation qui ont des indications différentes , on ne doit hasarder , qu'avec beaucoup de précaution , si même on doit le faire , des remèdes internes d'une qualité vivement désobstruante. Les médicamens d'une moindre efficacité ne font que blanchir. Enfin en examinant sans préjugé tout ce qu'il est

possible de tenter dans cette intention, je reviens toujours à mon dire, qui est que je regarde la vapeur qui s'exhale de la mer, comme le remède le plus sûr & le plus efficace en ce cas, d'autant plus que non-seulement elle est propre à désobstruer les parties tuméfiées, mais encore à dessécher & à cicatrifer celles qui sont ulcérées. Au moins, telle a été l'opinion de ceux qui les premiers ont regardé la navigation comme un remède dans cette maladie. J'oserai encore ajouter que cette vapeur est certainement antiseptique & capable par conséquent de corriger la disposition purulente de la matiere contenue dans les poumons, & par là d'empêcher qu'elle ne produise une fièvre putride, si elle vient à être repompée par les vaisseaux.

La difficulté qu'on trouve d'abord

de porter directement dans les poumons des remèdes balsamiques doués d'une vertu efficace, suggéra sans doute d'abord l'idée de les faire prendre intérieurement. On supposa que par ce moyen, le sang imprégné de ces médicamens communiqueroit de cette maniere, par la circulation, toutes leurs vertus aux parties affectées, & que cela suffiroit pour les déterger & les cicatrifer. Mais si l'expérience prouve trop malheureusement qu'ils répondent rarement à nos intentions, il y a lieu de soupçonner ou qu'ils sont impropres par eux-mêmes, ou qu'ils sont mal appliqués, ou enfin que leur vertu est fort petite.

Si poursuivant une analogie manifeste, nous considérons mûrement ce qu'on fait dans une maladie pareille, ou plutôt dans la même ma-

ladie mais différemment située , dans les écrouelles externes, cela pourra jetter sur cette matiere un plus grand jour. Ce seroit prouver bien peu d'expérience, ou peu d'attention, de traiter des écrouelles ulcérées vers laquelle la main a un libre accès, avec les seuls remédes qu'un long usage a appris être d'ailleurs convenables & propres à des ulcérations ordinaires. On a trouvé que dans ce cas il falloit des applications de remédes d'une nature différente, & même d'une espèce saline. C'est pourquoi l'eau de mer, l'urine & quelques eaux médicamentées qui contiennent quelque principe sulphureo-nitreux, sont souvent employées de préférence & avec beaucoup de succès. Les remédes qui sont fort détersifs, sont en même-

remes fort résolutifs ; & par leur vertu stimulante & dessicative , ils empêchent une trop grande élongation des fibres charnues , d'où naît cette luxuriance ou cette spongiofité qui souvent sont les principaux obstacles à la cure. Lorsque nous faisons usage de toutes ces choses pour une consommation , & que nous y joignons les balsamiques détersifs , nous ne nous appercevons peut-être pas d'une vertu aussi grande qu'on l'auroit pu supposer : & la pratique prouve que leur usage est trop circonscrit , je crois , lorsqu'on se borne aux apostumes communs & aux ulcérations qui proviennent de tubercules benins ou moins endurcis. Le premier pas qui nous conduit à la vérité , est la connoissance du tort que l'on a. Si par une application plus judicieuse de ces remédes , ou

de quelques autres les plus renommés dans la consommation , quelqu'un a été assez heureux pour être assuré en général de leurs bons effets , je ne feins pas de m'en réjouir , & je ferai charmé de tout mon cœur si on veut bien m'apprendre à les employer de maniere à en tirer plus de succès.

Il faut avouer cependant qu'on peut dans certains cas appliquer immédiatement sur les poumons , par le moyen de l'inspiration , certains remèdes en forme de vapeur ou de fumigation. On peut de cette maniere en porter une suffisante quantité dans ce viscere , sans qu'ils soient altérés par le cours de la circulation , & sans qu'ils soient sujets à causer ces commotions dangereuses ou ces effets qui , lorsqu'il y a quelque disposition à la fièvre ou à l'inflammation , sont constamment la

suite de leur usage intérieur. Il y a long-tems que cette pratique a été introduite en Médecine , & il est à regretter , & même surprenant , qu'elle ait toujours si peu réussi. Il faudroit peut-être dans le choix & l'application de ces remèdes , plus de précaution , plus de jugement , afin qu'ils pussent être sûrs & commodes & d'une efficacité suffisante pour répondre aux différentes intentions , selon les différens degrés de la maladie & les différens états des ulcères. On conseille en ce cas , & on a quelquefois employé des décoctions de plantes béchiques , des baumes détersifs , des gommes dessicatives , des antiseptiques , le soufre & l'arsenic. Comme ce dernier contient un sel fort acide , & une petite portion de mercure , il est certainement plus propre à corriger la sordidité ,

à résoudre les callosités, & à procurer une bonne digestion des ulcérés. Mais comme souvent son opération est incertaine & violente, & qu'il peut occasionner des symptômes fort fâcheux, sur-tout dans des sujets foibles comme sont toujours les pulmoniques, il seroit à souhaiter qu'on trouvât un moyen d'en rendre l'application plus douce. Nous avons un exemple remarquable de l'opération violente, mais cependant heureuse, d'une fumigation arsénicale, dans Rivierre, *Obs. communicat.* 2, qui prouve bien quelle est l'efficacité de ses effets, quoiqu'elle ne donne pas le courage de le mettre en usage. Le cinabre même qui peut-être est d'une nature moins déleterre, a quelquefois eu aussi de violens effets. Tout cela semble néanmoins indiquer un usa,

ge bien ménagé de remèdes mercu-
riels , même intérieurement , lors-
que les symptômes de colliquation
ne se font pas encore trop montrés ;
& quoique je n'en aie point d'exem-
ple , je pense néanmoins qu'ils pour-
roient peu à peu répondre aux mêmes
intentions , & avec sûreté. Autre-
ment , pourquoi administreroit-on
tous les jours ces remèdes dans le
cas de différens ulcères de mauvaise
nature ? La seule différence de situa-
tion ne peut point faire un change-
ment essentiel quant à la maladie.
Sur ce chapitre important des appli-
cations externes de remèdes sur les
poumons , outre ce qu'en ont dit les
Anciens , on ne se repentira pas de
consulter deux Médecins modernes
de notre pays , Bennet dans son
Theatrum tabidorum , & Mead dans
ses *Monita & praecepta medica*.

Pour jeter encore un plus grand jour sur ces matieres , dans la vue d'établir une méthode plus certaine & plus propre à guérir la pulmonie , il faudroit considérer pareillement les différens remèdes internes que l'on ordonne dans les écrouelles. Mais ce seroit en entreprendre trop pour ce moment , que d'entrer dans un examen critique de ces médicamens , pour voir s'ils sont applicables à la consommation , & pour instituer une comparaison entre les uns & les autres. D'ailleurs chacun peut en faire autant par lui même , & est en état d'en porter un jugement propre d'après ses réflexions seules. S'il y a une analogie pleine entre ces maladies en elles-mêmes , je pense que les moyens de cures doivent aussi être analogues. Ceux qui , par une habitude de penser d'une ma-
niere

niere particuliere , ont été long-tems attachés à une certaine méthode , font ordinairement partiaux en leur faveur , en fait de connoissances favorites que le tems leur a rendues familiares. Ils font aussi enclins à respecter & à chérir les pratiques reçues. La Médecine ne connoît d'autre étendart d'orthodoxie , que ce qui est fondé sur l'expérience & le raisonnement ; & il y a un argument contre la pratique reçue dans la maladie dont nous traitons qu'il importe à chacun de considérer attentivement , & dont on doit , s'il est possible , éloigner les mauvais effets.

On observe quelquefois que la consommation fait un progrès formidable , & même est accompagnée de colliquation , avant peut être qu'on soupçonne une suppuration , & que

l'expectoration donne quelques signes de purulence. Il paroît que cela arrive lorsque les abscess font situés à l'extrêmité des divisions de la trachée-artere, ou que la membrane qui revêt les glandes, est si forte & si épaisse, qu'elle ne peut être aisément rompue par les seules forces de la matiere qui est logée dedans, & par conséquent qui ne peut être rejetée promptement. Dans ce cas, les Malades languissent & sont attaqués d'une toux sèche & de tous les symptômes de colliquation, par absorption, ou parce que les poulmons ne peuvent agir librement : car lorsque le sang n'y est pas trituré convenablement, les parties globuleuses & séreuses se séparent mutuellement ; & ces dernieres sortent par les soupiriaux communs, ou se dérangent de leur route. C'est alors

où il faut aider la nature avec beaucoup de prudence, parce que le salut du Malade dépend d'une évacuation à propos de la matiere, aussitôt que les symptômes indiquent qu'elle est formée. On peut se servir de toutes sortes de méthodes pour procurer la rupture de cet abscess : mais quelle méthode plus propre à l'effectuer avec moins de peine & de fatigue de la part du Malade, & plus d'espérance pour le succès, que le mouvement & le vomissement auxquels on est sujet en mer? Voyez l'Observation XIX.

Il est inutile de disputer pour sçavoir si la consommation est une maladie curable ou non : une petite observation conciliera aisément les différens sentimens qui peuvent exister sur cet article. Il est certain que quelques personnes guérissent de cette

maladie ; & si je n'avois pas peur de paroître trop hardi , j'assurerois même ce qu'on n'a pas fait souvent , que nombre de personnes peuvent en être préservées , & qu'au moins on peut prolonger la vie de ceux qu'il est impossible absolument de guérir. A la vérité ce n'est pas par des remèdes qu'on employe le plus ordinairement , l'expérience nous donne journellement des preuves certaines & tristes de leur peu d'efficacité : mais ce sera par des remèdes qui sont devenus suspects à plusieurs , ou méprisés , ou enfin ensevelis dans l'oubli , par une timidité qui n'est point fondée , par la négligence , ou par un raffinement inutile qu'on a introduit dans la Médecine. On a cependant multiplié à l'excès en même-tems d'autres remèdes sans vertu , s'ils ne sont pas dangereux ,

& qui en comparaison signifient beaucoup moins. Il y a apparence , à ce qu'on peut croire , que ç'a été pour se rendre aux importunités des Malades , ou ce qui peut bien être arrivé , pour servir à un sentiment peu généreux de la part du Médecin. Un examen plus attentif de la nature , des causes de la maladie , des méthodes employées pour la guérir , & du peu de succès de ces méthodes , prouvera à un chacun , dans un tems ou dans l'autre , pourvû qu'il ne soit pas bridé par la coutume ou le préjugé , qu'il faut absolument ici changer la pratique. Quoi qu'il en soit , lorsque la maladie n'aura pas cédé aux remèdes indiqués raisonnablement , une consommation sera toujours une maladie fatale. Mais si on peut retirer des filets de la mort seulement un petit nombre de person-

nes de plusieurs milliers qui en périssent sans remission, en n'omettant rien de ce que l'art aura pu fournir, le Médecin recevra toujours la louange qui lui est dûe, montrera plus clairement le pouvoir de son art, & la maladie ne passera pas comme elle l'a fait jusqu'à présent, avec trop de raison, pour en être l'écueil.

Ce sont ces motifs qui m'ont déterminé à offrir librement au public ces idées sur la cure d'une maladie, qui étant extrêmement fréquente, & ne distinguant ni âge, ni sexe, ni condition, demande tout notre sçavoir & notre attention, pour l'empêcher de devenir mortelle. Après une longue réflexion, & des observations répétées, je suis persuadé que l'air de la mer est celui qui convient le plus aux pulmoniques : & si l'on y joint l'exercice

de la navigation, la Médecine, je crois, ne peut prescrire de remèdes plus sûrs & plus propres dans les différens degrés ou états de la consommation : d'autant mieux, qu'on retire par-là les effets d'un remède interne altérant, & d'un médicament qu'on appliqueroit à l'extérieur.

Il y a encore une chose qui nous manque, & qui nous feroit d'un grand usage ; ce feroit d'avoir une règle selon laquelle nous puissions être capable de déterminer avec certitude, quel est le remède qui a opéré telle ou telle cure. Cette règle feroit d'autant plus nécessaire, qu'on a quelquefois adopté un principe indéterminé, qui est, que pourvû que la maladie soit guérie, n'importe comment. Cette maxime une fois admise, jette une obscurité générale dans la pratique, & tend trop

souvent sur de légers fondemens ; à établir une méthode , ou à justifier la continuation d'un remède proposé par tel Auteur que ce soit , sans pouvoir donner d'autres preuves de son utilité , si ce n'est que le Malade en a fait usage & en est guéri. Il n'y a que l'empirisme seul qui ne cherche pas à aller plus loin que les effets & les apparences présentes. On doit avouer que l'étude soigneuse des *Juventia* & *Ludentia* , produit les plus grands avantages ; mais en même-tems on ne peut disconvenir que parmi une variété & une multiplicité de remèdes , il est impossible de déterminer ce qui fait bien ou mal. Réduire la Médecine à une véritable simplicité , c'est la conduire à une plus grande certitude. On nous présente une infinité de remèdes avec tant d'assurances & de sermens de

leur succès, qu'on doit imputer le préjugé qu'on a en leur faveur, à la crédulité, au défaut d'un examen convenable, ou à la vanité, qui nous est si naturelle, de nous approprier quelque chose. Car enfin, qu'on en fasse impartialement l'essai, & on verra que ni la raison ni l'expérience ne confirmeront les belles qualités que leurs Auteurs leur ont données. Cependant on multiplie tous les jours des remèdes qui n'ont que des vertus obscures, & un mérite intrinsèque très-petit, & cela selon la mode & la fantaisie, ou sur l'autorité d'une personne, & nous leur laissons souvent prendre la place de ceux qui sont d'une efficacité réelle. Le Médecin, quant au choix des remèdes, reste donc par-là dans une perplexité qui ne peut que faire tort au Malade. J'ose donc avancer que

chaque nouvelle addition à la matière médicale , ne fait qu'augmenter le nombre , & par conséquent nous rendre plus embarrassés , plus incertains , plus perplexes que jamais.

Il seroit donc fort à souhaiter qu'on nous donnât toujours des observations plus positives de l'opération & de l'effet des remèdes , & qu'il y en eût un nombre suffisant pour étayer leur usage & leur efficacité , & pour montrer ceux sur lesquels , dans des maladies particulières , on doit le plus compter. Il faudroit rapporter de bonne-foi leurs bons & mauvais effets , & y joindre l'événement. C'est par-là seulement que nous pouvons estimer la valeur réelle d'un remède. Quelques observations de succès , choisies parmi un plus grand nombre d'infructueuses , ne soutiendront pas long-tems

le crédit des observations ou du remède proposé. On ne doit supprimer aucunes circonstances, ni les exagérer. Les observations dictées par un esprit de parti, propagent une erreur, & conduisent dans des bévues toujours dangereuses pour le Malade, dans un tems ou un autre, & qui tendent à discréditer l'art. Souvent en passant le tems à faire usage de remèdes qui sont peu convenables, la cure est retardée, & l'occasion favorable pour la cure étant une fois perdue, il est rare qu'elle se retrouve.

Non-seulement il est nécessaire de sçavoir à fond la vertu & l'efficacité réelle des remèdes, mais pour être en état de juger plus certainement par quels moyens la cure a été opérée, il est intéressant de bien connaître toutes les différentes manie-

res dont une maladie peut être guérie. Outre que cette connoissance peut quelquefois nous indiquer un meilleur moyen de curation, elle servira encore de beaucoup à abaisser cette présomption trop générale que nous avons de nous arroger le mérite d'une cure à laquelle nous avons la plûpart du tems très-peu contribué, encore sçavoir si nous y avons du tout contribué, par l'administration de nos remédes. Il est sûr que c'est toujours la nature qui guérit la maladie ; mais combien de fois la nature guérit-elle à elle seule, sans que l'art s'en mêle en aucune façon, par le tems, le hazard, le changement des saisons, un ménagement convenable, & en évitant quelquefois simplement les causes de la maladie ?

Puisque je viens de faire mention

du hazard , je vais rapporter l'exemple de la cure d'une maladie fort obtinée , qui fut d'autant plus agréable , qu'elle étoit inattendue. Cet exemple d'ailleurs n'est point étranger à notre sujet. Une Dame sur les derniers mois de sa grossesse , eut un accès de colique fort violent , auquel succéda une jaunisse. Cette jaunisse se passa pendant ses couches , mais revint bientôt après & dura quatre mois , sans que du reste sa santé en fût autrement affectée. Elle n'avoit ni douleur , ni dureté , ni grosseur , ni poids , dans la région du foie ; les selles étoient blanchâtres , & elle étoit constipée. Aucun remède ne sembloit assez efficace pour guérir la maladie , & la couleur de sa peau devint bientôt jaune foncé. Quoiqu'elle prit tous les jours plus ou moins l'exercice du cheval , je lui conseillai un

voyage. Comme elle revenoit , son cheval ayant fait un faux pas , elle sentit une douleur aiguë au côté droit du ventre , qui glissa en prenant la route du nombril , en diminuant de plus en plus , & qui se passa tout-à-fait en peu de jours. Depuis ce tems la jaunisse se passa peu-à-peu , & elle reprit son premier état de santé. Je pense que la cause de cette maladie étoit une pierre qui bouchoit le canal excréteur de la vésicule du fiel. Sa position fut altérée par le choc & l'action des muscles de la Malade lorsqu'elle voulut se retenir , de manière à la faire tomber ensuite dans les intestins , au moyens de l'exercice & de l'action ordinaire des parties. Sans un accident aussi puissant , probablement la maladie seroit devenue plutôt ou plus tard mortelle.

Le raisonnement & l'exemple des Anciens me conduiront dans la suite à conseiller sans scrupule dans un cas pareil la navigation qu'ils ont fort recommandée dans les jaunisses & les maladies des reins. Le mouvement du vaisseau & les vomissemens, sont très-convenables pour aider à la sortie des pierres, du gravier ou autres matieres retenues dans la vésicule du fiel & les reins ou leur conduit excréteur. Nous ne ferons même alors qu'imiter la nature qui produit des vomissemens spontanés dans les maladies hystériques & néphrétiques, & dont elle employe utilement les efforts à chasser plus promptement les substances étrangères qui la gênent.

Je finirai ces remarques sur la navigation, par deux ou trois observations.

Une Dame , à la fuite d'une fièvre lente , tomba dans des tremblemens anomaux qui augmentèrent au point qu'ils devinrent une maladie convulsive des plus violentes. Les mouvemens étoient si forts , si variés & si universels , que dans des tems d'ignorance on auroit eu recours plutôt aux exorcismes qu'aux remèdes ; des moyens convenables la guériront de cet accident , dont elle fut libre pendant environ un an ou plus. La fièvre revint & ramena cette même maladie qui céda aux remèdes qu'on avoit employés la première fois. Mais enfin à une troisième attaque de fièvre , cette maladie devint habituelle , & ne voulut plus céder. On proposa le bain. La navigation paroïsoit lui devoir faire du bien , aussi je la conseillai , dans la vue de connoître en même-tems quels se-

roient ses succès. Par malheur elle fut menée de place en place, & souffrit toutes les fatigues de la navigation, & la maladie restoit toujours dans le même état, ou même empireroit : lorsqu'elle fut arrivée à Bath, elle étoit plus terrible que jamais. Elle fit usage des eaux pendant quelques semaines, mais comme on ne jugea pas qu'elles lui fussent propres, elle revint par terre chez elle. Présentement depuis plusieurs mois, & au tems où elle a coutume d'avoir sa rechûte, la maladie est cessée, quoique cependant elle sente tous les jours quelque petite disposition à avoir des tremblemens.

Un Noir, à l'âge de quatorze ans, fit une chûte qui lui fit une dépression au crâne, qui lui fit perdre les sens pendant assez long-tems : ensuite il devint épiléptique, maladie qu'il

garda quelques années. D'abord les accès vinrent tous les mois, sans que du reste il eût les facultés de l'esprit affectées. Mais ensuite étant devenus plus fréquents, il devint un peu hébété. Son maître ayant appris d'un Monsieur qui faisoit la Médecine à la Jamaïque, que lorsque les Esclaves ont des accès d'épilepsie, un voyage les guérit quelquefois, l'envoya en mer. Au bout de neuf mois, il revint en Février 1756, de la Virginie où il étoit allé, & fut pendant dixhuit mois sans avoir d'accès, excepté dernièrement où il en eut un fort léger; mais pour le présent il est fort, actif & a tous ses sens à lui.

Un Monsieur fut attaqué dans sa jeunesse d'ardeurs d'estomach qui le tinrent plusieurs années. Il fit pour cette maladie tous les remèdes ordi-

naires, & consulta les Médecins les plus renommés, sans succès. Car quoiqu'il fût tantôt mieux & tantôt pis, néanmoins lorsque sa maladie étoit au degré le plus foible, elle l'incommodoit encore beaucoup. Ses affaires l'appellant en mer, il ne fut pas à bord trois jours, qu'il s'éleva un vent violent, ce qui lui donna des envies de vomir. Depuis ce tems il n'a pas eu le moindre retour de sa maladie.

Dans une dernière épidémie de fièvres, j'ai tenté l'usage des bains, & avec un tel succès, qu'il doit encourager dans les essais qu'on pourra en faire à l'avenir, à en étendre l'usage un peu plus généralement dans des fièvres de différentes espèces.

Il n'y a peut-être pas de remède dont l'usage paroisse plus violent &

plus dangereux que les bains dans les fièvres , & cependant dans la vérité, il n'y en a pas de plus certain & qu'on soutienne plus aisément. Les premiers essais trouvent toujours des obstacles , mais je ne pense pas qu'on objecte contre les bains cette aversion générale qu'on a pour de nouvelles & singulieres pratiques. J'avoue que la crainte & un égard pour une réputation m'a long-tems retenu , d'autres peuvent être déterminés par d'autres motifs à ne pas les employer. Enfin la nécessité m'a réveillé dans la forte persuasion où j'étois en même-tems , que tant qu'on ne tenteroit pas cette méthode , le Malade ne pouvoit absolument être tiré de l'état dangereux où il étoit. Les succès dont les premiers essais furent couronnés , dissipèrent bientôt les préjugés communs

qu'on avoit contre cette pratique. On n'en redouta plus l'usage, mais on le regarda avec une espèce d'étonnement, comme un moyen plus certain & plus sûr de soulager le Malade dans ces circonstances fâcheuses, où la fièvre opiniâtre élude si souvent les remèdes administrés par l'homme le plus sçavant : & lorsqu'on trouve que les autres remèdes font peu de chose, ou qu'on ne peut les avoir sous la main, que le tems est trop court pour pouvoir attendre leurs effets, ce n'est pas une petite consolation pour le Malade de sçavoir qu'il en est un en réserve, dont on peut attendre, dans la plûpart des cas, les effets les plus heureux & avec assurance. Ce n'est pas encore un petit avantage que la facilité qu'on a de l'administrer, se trouvant sous la main de tout le monde,

& à la disposition d'un chacun.

Les effets les plus généraux & immédiats des bains , sont de tranquiliser le Malade , & de procurer le sommeil lorsqu'il est en délire. D'un autre part si le Malade est trop assoupi , ils le réveillent. Le bain tempere la chaleur fébrile , lorsqu'elle brûle & enflamme les Malades par son excès , & il rechauffe ceux qui sont languissans & froids. De plus , comme je l'ai remarqué en son lieu , il reprime les sueurs contre nature , lorsqu'elles sont excessives & causées par un spasme générale & fébrile , & excite des sueurs douces & salutaire lorsque la peau est sèche & brûlante. Cette contrariété apparente ne paroîtra pas étrange à ceux qui sçavent que les médicamens n'ont que des vertus relatives ; & que selon les tem-

péramens , la disposition présente des humeurs & la condition des parties , le même remède dans différens sujets , produira des effets différens & opposés ; c'est ce que les Anciens ont aussi observé. Le bain , disent-ils , est propre dans les fièvres chaudes & froides ; ils font encore mention d'une qualité singulière qu'il possède , qui est de désaltérer ceux qui ont une soif violente , & de donner la soif à ceux qui précédemment n'étoient point altérés. On peut aussi compter au nombre des effets constants du bain , de faire revenir les Malades beaucoup plus promptement ; & lorsque la convalescence est long-tems à venir , même après la crise , & lorsque le délire est presque tout-à-fait passé , je l'ordonne pour calmer cette agitation , cette fatigue qu'ont causée la chaleur de la fièvre ,

la sécheresse de la peau & le lit. Les Malades en sont tellement rafraîchis, qu'ils ont demandé quelquefois à y descendre de nouveau, ou à y rester plus long-tems. Le bain a produit dernièrement sur un Malade un flux d'urine abondant.

Je ne suis pas encore en état de déterminer si le bain contribue en quelque chose à hâter la crise. Je ne suis pas assez prévenu pour imaginer qu'il produira toujours, & immédiatement, ces grands changemens & ces altérations si sensibles qu'ils ont quelquefois procuré, ou qu'on peut en attendre. Néanmoins on peut être assuré qu'étant administré à tems, ses effets étant doux, en soutenant la force naturelle du Malade, restraignant l'excès des symptômes fébriles ou nerveux, & domptant peu à peu la matiere morbifique,

que , il dispose insensiblement à une crise douce & salutaire. Et ici ce n'est pas un remède violent dont on accable la nature , ce ne sont pas des commotions ou des évacuations subites & à contre-tems auxquelles on l'expose , ce que les Malades ne peuvent supporter lorsqu'ils sont foibles & épuisés , au contraire ce remède la soulage toujours & la soutient évidemment.

C'est pourquoi lorsqu'il paroît de bonne-heure certains symptômes qui font craindre un plus grand degré de malignité & de danger , on peut conseiller avec beaucoup d'avantage le bain depuis le huitième ou neuvième jour , jusqu'au quatorzième ou au-delà. Lorsqu'on en continue l'usage pendant l'augmentation de ces symptômes , les malades souffrent beaucoup moins de la violence

de la fièvre, & conséquemment ils passent ce période dangereux & souvent mortel, avec beaucoup plus de facilité & de sûreté.

F I N.

T A B L E

D E S M A T I E R E S.

A.

- A** B S C E's au poumon, guéri avec peu de remèdes. Page 186, 187, 192.
- Circonstances dans lesquelles il faut en hâter la rupture. 315.
- Action du système musculaire, lorsqu'elle est augmentée, supplée à celle des poumons. 100.
- Air, en Angleterre est généralement froid & humide. 160.
- est différent sur mer que sur terre. 4.
- est plus humide sur mer que sur terre. 5.
- est plus homogène & plus élastique sur mer que sur terre. 7.
- est plus pur en mer que sur terre. 8.
- est plus chaud & d'une température plus uniforme en mer que sur terre. 10.

- En mer, est chargé de beaucoup de particules salines. 9, 295.
- en mer subit un mouvement ondulatoire constant. 13.
- action de ce mouvement ondulatoire sur le corps. 31, 101.
- de la mer est pectoral. 112 & *suiv.* 317.
- Anciens, prescrivoient aux pulmoniques d'aller respirer l'air de la mer. 111.
- Arbres, ne profitent point sur les bords de la mer. 152.
- Ardeur d'estomach guérie par la navigation. 330.
- Arsenic proposé en fumigation pour la cure de la pulmonie. 309.
- Asthme guéri par la navigation. 79.
- guéri par l'air de la mer. 180.
- Astringens, ne doivent être employés qu'avec beaucoup de circonspection dans les crachemens de sang. 290.
- B.
- B**AINS, leurs usages dans les fièvres. 241 & *suiv.* 331.
- sont particulièrement utiles dans les pleurésies & les péripneumonies. 268.

DES MATIÈRES. 341

Baûmés & autres remédes balsamiques
& détergens, en quels cas sont utiles.

215.

— en quels cas sont dangereux. 191,

216, 290.

C.

Callosité des poumons, guérie par l'air
de la mer. 300.

Cauteres utiles au commencement d'une
consomption. 222.

— actuels prescrits dans le même cas
par les Anciens, & négligés à tort par
les Modernes. 224.

Consomption, est à craindre à un certain
période de la vie. 128.

— doit être distinguée en plusieurs es-
pèces. 180.

— epidémique. 184.

— est ordinairement scrophuleuse. 201.

Consomption, guérie par la navigation.

38, 41, 44, 46, 53, 55, 60, 66, 78,

80, 293.

— guérie par l'usage du mercure. 204,

206.

— peut être contagieuse. 203.

Convalescences difficiles & longues, de-

- viennent beaucoup plus courtes à l'aide
de la navigation. 238.
Crachement de sang, guéri par la navi-
gation. 73, 235.
— épidémique. 110.
— est souvent la cause & l'avant-cou-
reur de la pulmonie. 234.
Cure de la consommation. 183, & *suiv.*

D.

- D**ELICATESSE de tempérament ;
guérie par la navigation. 163.
— avantages qu'en pourroit retirer
l'économie politique. 133.
Douleur à l'estomach, guérie par la navi-
gation. 49.

E.

- E**CROUELLES, différentes variétés
de cette maladie. 201 & *suiv.*
— se trouvent souvent compliquées
avec la pulmonie. 312.
Electricité, prouve l'existence universelle
d'un principe extrêmement actif. 278.
Epilepsie guérie par la navigation. 330.
Etables, leur habitation peut être de quel-

DES MATIERES. 343

- qu'utilité dans la pulmonie , mais ne
vaut pas la navigation. 229.
- Exercice du corps , très-utile pour la cure
de différentes maladies. 22.
- il n'y en a pas de plus digne de
considération que celui de la naviga-
tion. 24.
- que l'on prend en mer , ses proprié-
tés. 99.
- du cheval , souvent inutile dans la
consomption. 212.

F.

- F**IEVRES vaporeuses guéries par la
navigation. 50, 75.
- Fumigations , proposées comme remèdes
pour les ulcères au poumon. 105, 308.
- raisons qui les ont fait tomber en
discrédit. 140.

G.

- G**ENS délicats résistent mieux à la mer
que d'autres d'une constitution plus ro-
buste. 133, 146.

— parti que l'économie politique pour-
roit en retirer. 134.

H.

HA Z A R D , guérit quelquefois des ma-
ladies qui avoient résisté à beaucoup de
remèdes. 324 & suiv.

Hocquet , accompagne quelquefois les
consomptions. 189 , 206.

Hydropisie , usages de la navigation dans
cette maladie. 165.

— guérie par la navigation. 166.

Hypochondriaques , pourquoi se portent
mieux lorsque le tems est orageux. 101.

I.

JA U N I S S E , guérie d'une manière sin-
gulière. 326.

Indications à remplir pour la cure de la
pulmonie. 138 & suiv. 290.

L.

LA I T , moyens de s'en procurer en
mer. 124.

— les Anciens en faisoient grand cas

DES MATIERES. 345

- dans la pulmonie. 135.
— maniere d'augmenter ses vertus. 138.
— son usage est suivi de peu de succès
dans certaines consommptions. 214.
Lait-de-beurre, ses avantages. 188, 214,
227.

M.

- M**ALADIE de nerfs, guérie par la
navigation. 62, 328.
— mene souvent à la consommation. 189.
— des reins, usages de la navigation
en ce cas. 167, 326.
— état de celles qui sont communes en
Angleterre. 160.
Mal-de-mer, ses causes. 25 & suiv.
Marins, sont peu sujets aux maladies chro-
niques. 142.
Médecine, devient plus certaine, à me-
sure qu'elle est plus simple. 320.
Mer est une source abondante d'air. 6.
— est peut-être une source abondante
de matiere électrique. 279.
— pourquoi ses eaux sont moins salées
à leur surface. 17.
— pourquoi elle est salée. 19.

- exhale une quantité plus ou moins grande d'un esprit acide. 20.
- Mercure , ses usages dans la consommation. 204.
- Migraine , guérie par la navigation. 59.
- Mons Lactarius* de Cassiodore , où il étoit situé. 135.
- Mouvement continuel des poumons , n'est pas la raison seule qui s'oppose à la cicatrice des ulcères au poumon. 208.
- Muscles du corps , sont tous en action , lorsqu'on navige. 33, 36.

N.

- N** AVIGATION , l'exercice qu'elle procure comparée avec les autres exercices. 24 & suiv.
- maniere dont elle opere. 88 & suiv.
- est un remède propre à la consommation. 103, 231 & suiv.
- recommandée par les Anciens dans les maladies chroniques. 94, 114.
- propre aux maladies communes dans la Grande-Bretagne 168 & suiv.
- utile dans l'atrophie , la cachexie. 239.

— & surtout dans l'atrophie nerveuse,
 suite de la colique des Peintres 240.

O.

OBSERVATIONS de maladies gué-
 ries par des voyages sur mer. 38 & *suiv.*

— de fièvres guéries par l'usage des
 bains. 243 & *suiv.*

Obstructions dans les glandes, se trou-
 vent souvent réunies avec le scorbut,
 la délicatesse, la pulmonie. 173.

Opération proposée dans le cas d'ulcere
 au poumon. 208.

Opiates sont nuisibles en certains cas de
 consommation. 197, 209.

Opinions des Anciens sur l'usage des bains
 dans les fièvres. 261.

P.

PASSIONS de l'ame, se succèdent ra-
 pidement chez les Marins. 102.

— sont un moyen de guérison. *Id.* 144.

Poumons, lorsqu'ils ont été une fois affec-
 tés, sont plus faciles à être affectés par
 la suite. 86.

Principe vivifiant , existe en mer plus qu'à terre. 98, 279.

Pulmonie. *Voyez* Consomption.

Pulmoniques , vivent plus à leur aise dans l'air des grandes villes. 110.

Pus , lorsqu'il se forme dans les poumons , est très-difficile à découvrir. 188.

Q.

QUINQUINA , nuisible dans quelques consommptions. 210.

— cas où ce remède est utile. 217.

R.

RA Fraichissement des liqueurs , comment il se fait dans les Indes Orientales. 12, 14.

Règles prescrites par les Anciens lorsqu'ils ordonnoient la navigation à leurs Malades. 117.

— prescrites en ce même cas par l'Auteur. 120 & *suiv.*

Remèdes béchiques ou pectoraux ont peu de vertu pour les maladies de poitrine.

112.

DES MATIERES. 349

Révulsion forte, est nécessaire dans les
maladies des nerfs. 170.

— est l'effet du vomissement que pro-
duit le mal-de-mer, ou de celui qui est
excité par les émétiques. 89 & suiv.

Rhumes sont souvent les premiers fonde-
mens d'une consommation. 176, 181.

S.

SAIGNE'E, occasion de la placer dans
la consommation. 218, 220.

— est quelquefois fatale. 222.

Sang, sa nature, 277, 280.

Scorbut, maladie des Marins. 150.

— c'est à tort qu'on a cru que le sel
marin étoit la cause de cette maladie.

151.

— la navigation est utile dans cette ma-
ladie. 164.

Sel marin, son usage est nécessaire à la
vie. 155.

Situation à observer dans les rhumes pro-
fonds. 193 & suiv.

Stabie, lieu propre aux pulmoniques. 106.

Stomachica passio. 168.

Suppuration des poumons, guérie par la navigation. 58.

Sympathie remarquable entre les nerfs qui servent à la vision, & ceux qui se distribuent à l'estomach. 28.

T.

TOUX sèche, accompagnée de fièvre, est souvent un signe de tubercules. 286.

Tubercules au poumon, première cause de la pulmonie. 181, 286.

— cause de l'hœmoptisie. 284.

V.

VAPEURS, sont d'une nature différente en mer qu'à terre. 3, 14.

— qui s'élevent de la mer, sont salines. 15, 17, 96.

— elles sont aussi chargées de particules huileuses, bitumineuses, sulfureuses. 18.

— sont propres aux maladies du poumon. 104, 304.

— sont antiseptiques. 304.

Vapeurs, causes de cette maladie. 168.

DES MATIÈRES. 351

- Vent de terre est sec, chaud, brûlant,
12, 158.
- de mer est frais & agréable. 12, 109.
- Vents sont plus forts & plus fréquents en
mer qu'à terre. 8.
- Végétaux, sont ranimés lorsque le vent
de mer vient à souffler. 158.
- Vessicatoires utiles au commencement
d'une consommation. 225.
- effet d'un vessicatoire, dans un cas
désespéré. 226.
- Ulcere au poumon, guéri par la naviga-
tion. 68.
- cause de la pulmonie. 181.
- peut faire l'office d'un cautere, &
alors n'est pas dangereux. 209.
- Vomissement que produit le mal-de-mer,
nettoie les premières voies. 88.
- est propre à différentes maladies.
94, 327.
- préférable à celui que procurent dif-
férens médicamens. 172.
- ses effets lorsqu'il est continué. 93.
- ses effets dans les maladies aiguës.
90.
- ses effets dans le cas d'abcès au
poumon. 198, 315.

Usages de la navigation dans le cas d'une convalescence douteuse.	71.
— dans la consommation.	231.
— dans la paralysie.	81.
— dans les obstructions des glandes.	172.
— dans les fluxions.	174.
— dans les rhumes.	176.
— dans l'asthme.	180.
— dans les maladies des reins.	327.
— dans la jaunisse.	<i>Id.</i>

Fin de la Table des Matieres.